
Digitized by Google

FROM THE LIBRARY OF
HUGO PAUL THIEME
PROFESSOR OF FRENCH
1914 — 1940
HIS GIFT TO
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN



LA CHANSON
DE
ROLAND

TRADUCTION NOUVELLE

D'APRÈS LE MANUSCRIT D'OXFORD

par

HENRI CHAMARD



LIBRAIRIE ARMAND COLIN

103, Boulevard Saint-Michel, 103 — PARIS

A mon cher ami Hugo Thieme
en souvenir des bonnes journées
d'Ann Arbor, 19-21 janvier 1922
Cordialement.

Henri Chamard

LA CHANSON
DE
ROLAND

LA CHANSON
DE
ROLAND

TRADUCTION NOUVELLE
D'APRÈS LE MANUSCRIT D'OXFORD

PAR
HENRI CHAMARD
Professeur adjoint en Sorbonne,
Professeur de Littérature française à l'École Normale Supérieure
de Fontenay-aux-Roses.



LIBRAIRIE ARMAND COLIN
103, BOULEVARD SAINT-MICHEL, 103, PARIS

1919



Je ne sais rien de plus grand et de plus touchant que ce spectacle unique d'une nation qui, lorsqu'elle peut s'attacher à des souvenirs heureux et glorieux, s'enthousiasme pour la souffrance et s'éprend d'une défaite !

A. Angellier.



A MES ÉLÈVES DE FONTENAY-AUX-ROSES

CHÈRES ÉLÈVES,

Ce livre vous revient de droit. C'est dans les conférences où nous lisions ensemble quelques-uns des plus beaux passages de notre *Chanson de Roland* que j'en ai conçu le dessein. Il est juste que vous ayez l'hommage de l'exécution.

Cette traduction que je vous dédie, je l'ai faite avec amour et piété. Lisez-la dans le même esprit. Le vieux poème, dont voici une forme un peu rajeunie, célèbre les exploits fabuleux de nos pères, leur vaillance chevaleresque, leur juvénile enthousiasme, leur passion du sacrifice, leur foi sereine en l'idéal. Ces vertus sont encore les nôtres, — et leurs exploits, à la fulgurante lumière des réalités contemporaines, nous semblent peut-être un peu moins fabuleux. Vous le savez, vous le sentez surtout, jeunes Françaises, qui depuis quatre ans vivez chaque jour une vie d'héroïsme et d'abnégation, et voyez engagés dans les hasards et les périls de la plus terrible des guerres tant de héros chers à vos cœurs, vos pères, vos frères, — plusieurs de vous vos fiancés !

Qu'en exaltant votre fierté, cette œuvre si naïve, mais d'un souffle si mâle, réconforte vos sentiments et soutienne votre énergie. Puisez-y tout le suc des vertus ancestrales. Un jour, qui n'est pas loin, vous aurez à former des âmes. Vous, qu'attend la noble mission d'instruire et façonner la studieuse jeunesse de ce peuple de France, si courageux, si généreux, qui, pour la plus sainte des causes, a versé sans compter le meilleur de son sang, et d'où nous avons vu sortir tant de Rolands et d'Oliviers, — n'oubliez pas ce qui jaillit des vers de l'antique chanson, où s'incarne déjà « notre France éternelle » ! En faisant lire à vos élèves quelques pages du vieux poème, montrez-leur bien le lien toujours vivace qui joint au passé le présent, ce pieux attachement à certaines idées que, sur notre sol bien-aimé, se transmettent les générations, — ardent amour de la patrie, culte souverain de l'honneur et de la parole donnée, crainte de forfaire et d'être honni, besoin de se dévouer pour la justice et le droit, tendresse et pitié pour les faibles, croyance à l'idéal, — tout cet ensemble de vertus que nos aïeux du Moyen Age, pénétrés de foi religieuse, nommaient du nom de *chrétienté,* que nous résumons aujourd'hui du nom de *civilisation,* et qui sont le trésor le plus pur de la race !

Rothéneuf-en-Bretagne, le 21 août 1918.



PRÉFACE

On a traduit déjà bien des fois en français la *Chanson de Roland* : on l'a traduite en vers, soit rimés[1], soit assonancés[2] ; on l'a traduite en prose libre[3], en prose rythmée[4], en prose mêlée de vers[5]. Toutes ces traductions ont leurs mérites propres. J'ai connu la plupart d'entre elles ; je n'ai pas craint d'en profiter, et je tiens dès l'abord à dire combien je leur suis redevable. L'expérience de leurs aînés sert toujours aux derniers venus. J'ai cru devoir tirer parti de tous les efforts antérieurs, et n'ai pas eu la prétention de mieux faire que mes devanciers, quand mes devanciers avaient très bien fait.

Cette dette de gratitude dûment reconnue et payée, peut-être me permettra-t-on, pour prévenir toute accusation de plagiat, de marquer très expressément la vraie nouveauté de

1. P. Jônain (Paris, Chamerot et Tardieu, 1861) ; — A. Lehugeur (Paris, Hachette, 1870) ; — A. Jubert (Paris, Librairie des Bibliophiles, 1886) ; — M. Bouchor (Paris, Hachette, 1899).

2. L. Petit de Julleville (Paris, Lemerre, 1878).

3. F. Génin (Paris, Imprimerie Nationale, 1850) ; — A. de Saint-Albin (Paris, Lacroix et Verbœckhoven, 1865) ; — L. Gautier (Tours, Mame, 1872) ; — H. Feuilleret (Limoges, Ardant, 1879) ; — A. Chaillot (Limoges, Ardant, 1880) ; — J. Geddes (New York, Macmillan, 1906) ; — J. Bédier [Paris, Piazza (*sous presse*)].

4. A. d'Avril (Paris, Duprat, 1865 ; nouvelle rédaction, presque entièrement refondue, Paris, Sanard et Derangeon, 1895) ; — L. Clédat (Paris, Leroux, 1887) ; — J. Fabre (Paris, Belin, 1902).

5. E. Rœhrich (Paris, Fischbacher, 1885).



ma tentative. Voici donc les principes qui m'ont constamment inspiré.

D'abord, contrairement à quelques-uns de mes prédécesseurs qui, pour des raisons diverses, ont jugé bon de raccourcir ou d'allonger le texte du *Roland*, soit en l'allégeant de certaines « longueurs » (tel l'épisode de Baligant), soit en comblant certaines lacunes par des emprunts à d'autres manuscrits, j'ai suivi très fidèlement le manuscrit d'Oxford [1]. Joseph Bédier, dans ses belles études sur nos chansons de geste, a trop bien établi la valeur de ce texte, — qu'il a lui-même adopté dans sa récente traduction, — pour que je pusse avoir à cet égard la moindre incertitude. Sauf une interversion reconnue nécessaire par tous les critiques [2], je m'y suis tenu pas à pas : comme l'original d'Oxford, ma traduction a 4002 vers. J'ai fait effort d'un bout à l'autre pour serrer le texte de près, et, de quelque façon qu'on juge les répétitions qu'il présente, — défauts d'art ou bien effets d'art, — je les ai, toujours et partout, scrupuleusement conservées.

Convaincu, d'autre part, que l'on ne traduit bien les poètes qu'en vers, et que la prose, même rythmée, ne suffit pas à leur garder le mouvement et la couleur [3], c'est une traduction en vers que j'apporte après plusieurs autres, mais sur des principes un peu différents. Je ne crois pas que nos oreilles, habituées à la rime depuis tant de siècles, puissent se contenter de la simple assonance ; et d'ailleurs, à quoi bon refaire ce qu'a déjà tenté Petit de Julleville ? Ma traduction est donc *rimée,* mais selon un système qui, j'ose l'espérer, la rapproche de l'original d'une manière assez sensible. Rendre la *Chanson de Roland* en alexandrins à rimes plates, comme Alfred Lehugeur, ou, comme Maurice Bouchor, dans la forme artistique du huitain villonesque, c'est se tromper semblablement sur la

1. Reproduit par G. Gröber dans les fasc. 53-54 de la *Bibliotheca Romanica* (Strasbourg, 1908).

2. Voir plus loin la note du v. 1467.

3. Maurice Bouchor dit excellemment : « Un poème est chose bien incomplète, lorsque, dans une version même très exacte, il perd le rythme, l'accent, la musique du vers. »



facture du vieux trouvère, qui n'a manié que les décasyllabes et qui les a groupés en laisses inégales. L'exactitude veut d'abord qu'on soit fidèle à sa facture.

La laisse épique du *Roland,* d'étendue variable, présente ce caractère, presque toujours, d'avoir une forte unité : presque toujours, c'est un tableau en raccourci, qui a son sujet propre, se suffit à lui-même, et se termine par un vers plein et détaché, formant clausule. J'ai respecté cette facture originale, et, gardant le décasyllabe[1], j'ai traduit laisse par laisse, vers par vers.

Il va sans dire que je ne pouvais pas songer à construire partout des laisses monorimes. La version que je donne en offre quelques-unes, mais tout à fait par exception[2]. Je me suis rallié, pour ma part, au système des rimes libres, qui m'a procuré le double avantage d'utiliser beaucoup de rimes fournies par le modèle, et de multiplier les rimes similaires, ce qui maintient, dans une certaine mesure, l'unité de la laisse[3].

Cela posé, deux considérations m'ont dirigé dans mon travail.

En premier lieu, les vers du *Roland* primitif étaient destinés, non à la lecture, mais à l'audition ; ils ne s'adressaient pas aux yeux, mais à l'oreille. Pourquoi ne pas tenter une version moderne où l'oreille serait le seul juge du rythme et de la rime ? Puisque notre oreille, aujourd'hui, ne perçoit plus de différence, pour la quantité des syllabes, entre *armée* et *armés,*

1. Ainsi que Maurice Bouchor, « tout en maintenant la division du vers original en deux parties, la 1re de quatre syllabes, la 2e de six, j'ai cherché à varier les effets en mettant parfois le repos après d'autres syllabes que la 4e » ; il faut d'ailleurs noter que, dans l'antique décasyllabe, on n'a pas toujours au 4e pied de coupe fortement marquée.

2. Laisses XLII, CXXXVIII, CXLIV, CCXXI, CCXL, CCLIV.

3. Mon travail était à peu près fini, quand j'ai eu connaissance de l'adaptation de Jônain. Il s'est avisé le premier, — reconnaissons-lui ce mérite, — de faire usage du décasyllabe à rimes libres ; mais, en dépit des éloges de Michelet et de Mistral, dont il s'est paré si complaisamment, il faut bien convenir avec Léon Gautier que l'exécution est, chez lui, d'une burlesque platitude.



prie et *pris, lieues* et *lieux,* pourquoi ne pas risquer des vers comme ceux-ci :

> J'ai la plus belle *armée* qu'on vit jamais.
> De quinze *lieues* on entend la rumeur.
> De vos *épées fourbies* frappez, seigneurs !

Ne nous donnent-ils pas l'impression auditive de réguliers décasyllabes ? Puisque notre oreille, aujourd'hui, ne perçoit plus de différence, au point de vue du son final, entre *manoir* et *noire, vif* et *calife, haubert* et *terre, Mahom* et *Rome, léopard* et *prépare, enfer* et *défaire, soleil* et *vermeils, corps* et *mort, milliers* et *publié, droit* et *roi, radoter* et *liberté, descendus* et *saluent, moustaches* et *détachent,* etc., pourquoi, sans distinction de masculins et féminins et de singuliers et pluriels, ne pas faire rimer ces mots, qui sonnent à l'oreille de la même manière ?

En second lieu, dès lors que le rythme et la rime satisfont pleinement l'oreille, à quoi bon tenir compte de certaines pratiques qui datent seulement de Ronsard ou Malherbe, mais qu'ignorait totalement un trouvère du XIe siècle ? Voilà pourquoi j'ai négligé l'alternance systématique des masculines et des féminines, et l'obligation établie depuis la Renaissance de faire rimer richement certaines catégories de mots ; pourquoi j'ai rejeté la règle qui veut qu'on rime autant pour l'œil que pour l'oreille ; pourquoi je me suis quelquefois permis, comme au Moyen Age, la rime du simple et du composé ; pourquoi, dans certains cas, j'ai même admis l'hiatus, quand l'hiatus était pour moi le seul moyen de rester fidèle à l'original.

Et c'est ainsi que, sans l'avoir cherché, je me suis trouvé pratiquer en fait, pour rendre un vieux texte neuf fois séculaire, certaines libertés de notre poésie contemporaine. Mais c'est grâce à ces libertés que j'ai pu parvenir à plus d'exactitude, et qu'un grand nombre de mes vers ne sont, en somme, qu'une transcription pure et simple des vers de l'œuvre primitive.

Pour garder au poème sa couleur archaïque, je n'ai pas craint de faire appel, par certains mots, par certains tours, aux ressources du vieux langage.



On ne saurait trouver étrange que j'aie conservé les termes techniques de vêtement et d'armure : *bliaud, brogne, haubert, heaume, nasal,* etc., ou des noms de monnaies comme *besant* et *mangon*. Je suis allé plus loin. J'ai parfois calqué sur l'original des mots intraduisibles faute d'équivalents : comment traduire, par exemple, la dignité qu'exprime le terme d'*aumaçour*? et quel équivalent donner à ces injures de *glouton* et de *culvert,* dont Roland et ses pairs se montrent si prodigues envers les Sarrasins? L'occasion surtout m'a paru favorable pour faire hardiment passer du texte dans la traduction un certain nombre de vieux mots qui furent longtemps bien français, qu'employait parfois La Fontaine, que La Bruyère regrettait, et dont le sens n'est pas obscur : *chef* (tête), *deuil* (douleur), *gent* (peuple), *ire* (colère), *ost* (armée), *plaid* (procès), *férir* (frapper), *navrer* (blesser), *occire* (tuer), *fors* (excepté), *moult* (beaucoup), *onc* (jamais), etc.

Les noms propres ont leur couleur, qui contribue à l'archaïsme. Je n'avais qu'à les respecter. J'ai transcrit sans l'interpréter la curieuse expression de *Terre-Majeur* appliquée à la France[1]. Variables d'un texte à l'autre, certains noms propres, rien que dans le texte d'Oxford, présentent des formes diverses. J'ai dû choisir, — et j'ai choisi celle qui m'offrait le plus d'avantage dans ma tâche de traducteur. Pour une raison analogue, j'emploie également *Charles* et *Charle, Naimes* et *Naime,* comme je dis, selon les cas, *Gane* et *Ganelon, Mahomet* et *Mahom.*

Enfin, je n'ai pas cru hors de saison d'avoir ici recours à certaines souplesses de syntaxe et de style qui n'étaient pas encore toutes passées d'usage au début du XVIIe siècle. La vieille langue avait une grâce exquise à supprimer l'article indéfini ou défini :

> Dans vos deux mains portez branches d'olive.
> Païens ont tort, et chrétiens, eux, ont droit.

Elle disait couramment *grand'douleur, grand'pitié, grand'ri-*

1. Pour la double interprétation qu'on peut en proposer, cf. la note du v. 600.

chesse, comme nous disons *grand'mère* et *grand'messe.* Elle jugeait superflu d'ajouter *pas* à la négation :

Tous gens sans peur et ne craignant la mort.

Elle pratiquait l'inversion du complément direct :

A Roncevaux j'irai Roland occire.

Elle faisait, à l'occasion, l'ellipse du pronom personnel sujet :

Point n'ai de gent qui dérompe sa gent.

Il m'a paru que, dans la traduction d'un antique poème, surtout dans les paroles prêtées aux personnages, il pouvait y avoir profit à revenir de temps en temps à ces vieux tours, quand le sens n'était pas obscur et que la clarté n'en pouvait souffrir. A qui serait tenté de m'imputer à blâme ce faible pour le vieux langage, je répondrais en invoquant l'autorité de Fénelon, qui lui trouvait « je ne sais quoi de court, de naïf, de hardi, de vif et de passionné ».

Le *Lexique-Index* qui termine cet ouvrage, en fournissant l'explication de tout ce qui pourrait arrêter le lecteur, me justifiera, je l'espère, des hardiesses que j'ai commises.

J'ai regret que les circonstances ne m'aient point permis de faire pour ce petit volume ce qu'ont fait pour leurs traductions Léon Gautiér et James Geddes : il se fût présenté plus agréablement, accompagné d'illustrations, et la vue d'une simple image est plus éloquente souvent, pour comprendre certains détails, que le plus docte commentaire.

A défaut de cet ornement, on trouvera au bas des pages quelques notes explicatives qui m'ont paru indispensables, et que j'ai faites, autant que je l'ai pu, précises et sobres. Il fallait bien, dans certains cas, éclaircir les difficultés d'un texte quelquefois obscur, rectifier les erreurs ou les inadvertances, interpréter les allusions, marquer ou suggérer d'utiles rapprochements, enfin, — autant pour définir la part originale de l'imagination, créatrice de poésie, que pour dissiper, en les prévenant, des confusions toujours faciles, — faire le départ nécessaire entre la légende et l'histoire. Plusieurs de ces notes m'ont été fournies par quelques-uns des romanistes qui ont

le mieux parlé de notre *Chanson de Roland* : Léon Gautier, Gaston Paris, Petit de Julleville, Léon Clédat, Joseph Bédier. Quel lecteur me reprochera de l'avoir fait bénéficier, lorsque j'en avais l'occasion, du riche trésor de leur science ?

Je ne finirai pas sans dire hautement à Joseph Bédier ma gratitude émue. Non content de m'encourager dans les termes les plus cordiaux à poursuivre une tentative qui l'avait surpris tout d'abord, mais qu'il jugeait intéressante et neuve, il a bien voulu me communiquer, pour que j'en fasse mon profit, les pages encore inédites de la nouvelle traduction qu'il va donner lui-même de notre héroïque chanson. Et puis, en ces temps immortels où nous sentons plus cher à notre cœur tout ce qui touche à la Patrie, tout Français doit lui savoir gré d'avoir ajouté quelque chose à la gloire de notre France, en montrant avec tant de force que nos vieilles chansons de geste, trop longtemps réputées de source germanique, sont des œuvres bien nationales, d'esprit et de sens bien français, et qui demeurent sans conteste une des formes les plus nobles de notre patrimoine poétique et moral [1].

1. On aura plaisir et profit à lire au tome III des *Légendes épiques*, p. 410 sqq., la si pénétrante analyse que l'auteur a donnée de l'œuvre de Turold.

I

LA TRAHISON

I

LA TRAHISON

Conseil de Marsile à Saragosse.

I

Notre grand roi, l'empereur Charlemagne,
Est demeuré sept ans pleins en Espagne [1].
Jusqu'à la mer il détient la campagne.
Pas un castel devant lui n'est debout;
Pas de cité qu'il n'ait réduite à bout,
Fors Saragosse, assise en la montagne [2].
Marsile [3] y règne, — un prince à Dieu félon,
Qui sert Mahom et réclame Apollon [4].
A le frapper malheur ne sera long.

1. Historiquement, Charlemagne, — qui ne devint empereur qu'en 800, — avait fait en Espagne, l'an 778, jusqu'à l'Èbre, une expédition qui dura seulement quelques mois.

2. Saragosse, ville d'Aragon, est dans une plaine, sur l'Èbre; mais c'est la capitale d'un pays montagneux.

3. Personnage légendaire, qu'on retrouve en d'autres chansons de geste, et toujours comme un ennemi de Charlemagne et des chrétiens.

4. Dans les chansons de geste, les Musulmans, qu'on appelle des *Sarrasins,* sont confondus avec les païens et jugés, comme eux, idolâtres. De là, ce culte qu'on leur prête pour Apollon et Mahomet (dont Mahom est la forme abrégée). A ces deux noms de dieux, fréquemment rapprochés, s'associe quelquefois celui de Tervagant (v. 611, 2468, 2589, 2697, 2712, 3267, 3491).

II

En Saragosse était le roi Marsile.
Dans un verger, à l'ombre, il s'est rendu
Et sur un bleu perron s'est étendu.
A ses côtés, ils sont plus de vingt mille.
Comtes et ducs, il en appelle à tous[1] :
« Oyez, seigneurs, quel deuil pèse sur nous !
Car l'empereur Charles de France douce[2]
Nous est venu confondre insolemment.
Je n'ai point d'ost, hélas ! qui le repousse,
Point n'ai de gent qui dérompe sa gent.
Conseillez-moi, sages, sur vous je compte
Pour me garder et de mort et de honte. »
De ces païens pas un seul qui réponde,
Fors Blancandrin, du castel de Val-Fonde.

III

Ce Blancandrin entre tous était sage,
Bon chevalier et de fier vasselage,
Homme de sens pour aider son seigneur.
Il dit au roi : « N'ayez émoi ni peur ;
Mais promettez au superbe empereur
Grande amitié, Sire, et fidèle hommage,
Avec présent de chiens, de lions, d'ours,
Sept cents chameaux et mille beaux autours[3],

1. Naïvement, l'auteur suppose chez les Sarrasins l'organisation féodale de la France du XIe siècle.

2. L'épithète de *douce* est constamment jointe au nom de la France, même dans la bouche des païens.

3. Le texte dit : « mille autours *mués* ». C'est après la mue que les oiseaux de chasse, autours et faucons, ont le plus de valeur.

Plus quatre cents mulets, traînant encore
Cinquante chars remplis d'argent et d'or :
Il en pourra tous ses soldats payer.
En ce pays c'est assez guerroyer.
S'il regagne Aix, donnez-lui l'assurance
Qu'à saint Michel[1] vous le suivrez en France[2],
Et, recevant le baptême chrétien,
Serez son homme en tout honneur et bien.
Pour le séduire, envoyez des otages,
S'il veut, — ou dix, ou vingt, ou davantage.
Prenez les fils de nos femmes. Le mien,
Dût-il périr, je veux bien l'envoyer.
Mieux vaut encor qu'ils y perdent leurs chefs
Que perdre, nous, nos seigneuries, nos fiefs,
Et nous trouver réduits à mendier. »

IV

Blancandrin dit : « Par cette dextre main,

1. A la fête de saint Michel (cf. v. 53 et 152), qui tombait le 16 octobre. « D'anciens martyrologes attestent que l'on célébrait ce jour-là l'apparition, en 708, du glorieux archange à saint Aubert, évêque d'Avranches, et c'est cette apparition qui donna sujet à ce prélat de bâtir la fameuse abbaye du Mont Saint-Michel. » (L. Gautier.) — Le Mont Saint-Michel du Péril de la Mer, aux confins de la Normandie et de la Bretagne, était au Moyen Age un grand lieu de pèlerinage.

2. Un commentateur a compté que le nom de *France* est donné 170 fois, dans le *Roland*, à tout l'empire de Charlemagne, « lequel, en dehors de la France proprement dite, renfermait, d'après notre chanson, la Bavière, l'Allemagne, la Normandie, la Bretagne, le Poitou, l'Auvergne, la Flandre, la Frise, la Lorraine et la Bourgogne. C'est ainsi qu'Aix-la-Chapelle est en France. » (L. Gautier.) — En quelques endroits du poème (notamment v. 3703), le mot de *France* est pris dans un sens plus restreint, désignant simplement le pays qui correspondait au domaine royal avant Philippe-Auguste.

Et par la barbe ondoyante en mon sein[1],
Vous verrez tôt l'ost des Francs se défaire;
Ils s'en iront en France, sur leur terre,
Et chacun d'eux rejoindra son repaire.
Charles, rentré dans Aix, en sa chapelle[2],
Le jour venu, fêtera saint Michel.
Il franchira le terme solennel
Sans recevoir de nous mot ni nouvelle.
Fier est le roi, cruel est son courage :
Il tranchera les têtes des otages.
Mieux vaut encor qu'ils y perdent leurs chefs
Que perdre, nous, claire Espagne la belle,
Et que souffrir tant de maux et méchefs. »
— « Peut-être bien, » dit la gent infidèle.

V

Le roi Marsile au conseil a mis fin.
Il mande alors Clarin de Balaguer[3],

1. Sarrasins et Français nous sont représentés comme portant la barbe longue, selon l'usage du xie siècle, tandis qu'au temps de l'empereur on ne portait que la moustache. De même qu'ici Blancandrin, Charlemagne jure par sa barbe (v. 249, 261, 3954), Olivier également (v. 1719). — On notera ce trait particulier : la barbe étalée sur la cuirasse est, quand on marche en guerre, un signe de bravade à l'adresse de l'ennemi (v. 1843, 3122-3123, 3318, 3520-3521).

2. Cette formule désigne Aix-la-Chapelle. Cf. v. 726, 2917, 3744. — « On sait que Charlemagne ne fonda Aix-la-Chapelle que bien après le combat de Roncevaux ; mais, son type épique s'étant surtout formé d'après les années qui suivirent la restauration en sa personne de la dignité impériale, il devint inséparable d'Aix. » (G. Paris.)

3. Balaguer, ville à trois lieues de Lerida (Catalogne), est, d'après G. Paris, « le point le plus lointain qu'aient atteint les armes de Roland ». On verra plus bas (v. 200) que Roland se vante, en effet, d'avoir conquis cette ville à Charlemagne.

Estamarin et son pair Eudropin,
Joimer[1], Garlan le barbu, Machiner,
Maheu son oncle, et Malbien d'outre-mer,
Et Priamon[2], et Blancandrin le sage.
Il a, pour leur confier son message,
Mandé ces dix païens, des plus félons :
« Vers Charlemagne allez, seigneurs barons.
Il est à Cordre[3], assiégeant la cité.
Dans vos deux mains portez branches d'olive[4],
Signe de paix comme d'humilité.
Si, par votre art, à m'accorder j'arrive,
Je vous donne or et argent ; vous aurez
Terres et fiefs, tant que vous en voudrez. »
Mais les païens : « Nous en avons assez. »

VI

Le roi Marsile au conseil a mis fin.
« Seigneurs, dit-il aux siens, allez, afin
Qu'en vos deux mains portant branches d'olive,
Vous conjuriez Charlemagne le roi
Que, pour son Dieu, il ait merci de moi.

1. D'après le manuscrit d'Oxford, on peut lire aussi bien : Jouner.

2. Ces neuf Sarrasins, qui composeront avec Blancandrin l'ambassade envoyée par Marsile, n'auront pas d'autre rôle dans le poème.

3. « Cordre est présentée dans la *Chanson de Roland* comme étant à proximité de Saragosse. Ce ne peut donc être Cordoue, à moins d'une confusion géographique de l'auteur. » (L. Clédat.) — Pour beaucoup de romanistes, la confusion n'est pas douteuse : le poète ignorait que 150 lieues séparent les deux villes, et n'avait pas la moindre idée de leur situation respective.

4. Le rameau d'olivier est un symbole de paix, inconnu de l'antiquité, familier au Moyen Age, et dont la colombe de l'arche (*Genèse*, VIII, 11) a sans doute fourni l'idée.

Dites-lui bien qu'avant un mois j'arrive,
Mille féaux serrés autour de moi,
Lui faire hommage et d'amour et de foi,
Et recevoir la loi de chrétienté.
Même, il aura des otages de moi. »
Lors, Blancandrin : « Vous aurez bon traité. »

VII

Dix blancs mulets, don du roi de Suatile,
Sont amenés par ordre de Marsile.
Les freins sont d'or et les selles d'argent.
Sur ces mulets il fait monter ses gens,
Qui, dans leurs mains portant branches d'olive,
S'en vont et vers le roi de France arrivent.
A l'engeigner ils seront diligents.

Conseil de Charlemagne à Cordre.

VIII

L'empereur Charle est en fête et liesse :
Il a pris Cordre et mis les murs en pièces
Et démoli les tours, de ses pierriers.
Quel beau butin ont fait ses chevaliers !
Que d'or, d'argent, d'armes de grand'richesse !
En la cité, pas ne reste un païen
Qui ne soit mort ou devenu chrétien[1].

1. « Cette façon de traiter les Sarrasins vaincus est constante dans les chansons de geste ; elle a été souvent pratiquée aussi dans les guerres réelles contre les Musulmans ; toutefois, l'exécution n'en était pas toujours possible, et elle est plutôt un idéal qu'une règle absolue

L'empereur est en un verger plein d'herbe.
Auprès de lui sont Roland[1], Olivier[2],
Le duc Samson, Anséïs le superbe,
Geoffroy d'Anjou[3], du roi gonfanonier,
Et puis Gérin et son ami Gérier ;
Avec ceux-là, combien d'autres guerriers !
De douce France ils sont quinze milliers.
Sur blancs satins assis, beaucoup de preux
Aux tables jouent pour s'amuser entre eux ;
Au jeu d'échecs les plus âgés bataillent[4] ;
Les bacheliers escriment et brétaillent...

de conduite. Plus loin (v. 3666-3671), racontant la prise de Saragosse, le poète dit naïvement que tous les païens qui ne furent pas mis à mort devinrent de vrais chrétiens. » (G. Paris.)

1. L'histoire nous apprend deux choses de Roland : Il était comte de la marche de Bretagne (Bretagne française), et il mourut à Roncevaux le 15 août 778. Tout le reste est légende. Légende, notamment, la donnée qui fait de lui le neveu de Charlemagne.

2. Olivier, fils du duc Renier (v. 2208), resté fameux surtout par sa touchante amitié pour Roland, joue un rôle considérable dans plusieurs autres épopées (*Gérard de Vienne*, *Fierabras*, *Entrée en Espagne*).

3. Personnage historique, Geoffroy Grisegonelle, premier duc d'Anjou, mort en 987, n'est introduit qu'au prix d'un anachronisme dans la légende de Roland. La maison d'Anjou possédait au XIe siècle l'office de grand sénéchal du duché de France : c'est pour cette raison peut-être que Geoffroy, dans notre poème, a l'honneur de porter le gonfanon royal.

4. « Le jeu des tables, à peu près pareil à celui du trictrac, est un héritage de l'antiquité. Le jeu des échecs, au contraire, n'a pas été connu du monde classique. On ne sait pas au juste à quelle époque il passa, par l'intermédiaire des Arabes, de Perse en Occident ; ce fut sans doute au VIIIe siècle. On sait que Haroun al Raschid avait envoyé à Charlemagne un jeu d'échecs magnifique. Les échecs furent au Moyen Age, surtout du XIe au XIIIe siècle, l'objet d'une véritable passion. La façon de jouer et la marche des pièces n'étaient pas tout à fait les nôtres ; elles étaient plus simples. » (G. Paris.)

Dessous un pin, auprès d'un églantier,
Est un fauteuil fait d'or pur tout entier :
C'est là que sied le roi de douce France.
Blanche est sa barbe et tout fleuri son chef[1],
Noble son corps, fière sa contenance.
Qui le cherchait devine en lui le chef.
Les messagers, à terre descendus,
En tout amour et tout bien le saluent.

IX

C'est Blancandrin qui parle en premier lieu.
Il dit au roi : « Salut au nom de Dieu,
Le Glorieux, qu'il nous faut adorer !
Mon vaillant roi m'envoie pour vous mander
Que, soucieux de son salut d'abord,
Il vous fera grands dons sur ses trésors :
Des lévriers, des lions et des ours,
Sept cents chameaux et mille beaux autours,
Plus quatre cents mulets, traînant encore
Cinquante chars remplis d'argent et d'or.
De fins besants vous aurez un tel tas
Que vous pourrez payer tous vos soldats.
En ce pays c'est assez séjourner.
Dans Aix, en France, il vous faut retourner.
Mon roi s'engage à vous suivre en ce lieu. »
. . . .
Lors, l'empereur étend les mains vers Dieu,
Baisse la tête, et commence à penser.

1. Dans toutes les chansons de geste, Charlemagne est ainsi dépeint comme un vieillard. *Gaydon* le montre ayant 215 ans, et c'est à peu près l'âge que lui donne Marsile (v. 524, 539, 552). Historiquement, lors de l'expédition d'Espagne (778), il n'avait que 36 ans.

X

L'empereur Franc garde le chef baissé.
Pour la parole, il n'est jamais pressé ;
Parler à point fut toujours son usage.
Il se redresse et montre un fier visage :
« C'est fort bien dit, ô messagers ! fait-il,
Mais c'est mon grand ennemi que Marsile.
Aux beaux discours prononcés devant moi
Par quel moyen pourrai-je ajouter foi ? »
Le Sarrasin répond : « Par des otages.
Vous en aurez dix, quinze, ou davantage.
Dût-il périr, moi, j'y mettrai mon fils.
Vous en aurez encor de plus gentils.
Lorsque, rentré dans le royal palais,
Vous fêterez saint Michel du Péril [1],
Mon maître ira vous rejoindre, dit-il,
A vos bains d'Aix, que Dieu pour vous a faits [2].
C'est là qu'il veut devenir bon chrétien. »
— « Pour son salut, dit Charles, tout va bien. »

XI

Le clair soleil a lui, le soir est pur.
Les dix mulets établés en lieu sûr,
Le roi fait tendre une tente au verger
Pour recevoir chacun des messagers.

1. C'est sous ce vocable que saint Michel était invoqué dans la célèbre abbaye du Mont Saint-Michel. Cf. encore v. 1428 et 2394.

2. Les eaux chaudes d'Aix-la-Chapelle étaient depuis longtemps fameuses, et les Romains les connaissaient; mais une tradition populaire prétendait qu'elles avaient jailli miraculeusement pour Charlemagne.

Douze sergents auront soin du service.
Jusqu'au jour clair tous dorment. — Du matin,
Charles se lève ; il écoute l'office,
Messe suivie de matines. Enfin,
Vers ses barons il s'en va sous un pin :
Pour le conseil il les a tous mandés.
Par ceux de France il entend se guider.

XII

Donc, l'empereur est allé sous un pin,
Pour le conseil mandant ses gens de guerre :
Le duc Ogier[1], l'archevêque Turpin[2],
Richard le Vieux[3], Henri, fils de son frère,
Ce fier Gascon, le preux comte Acelin,
Thibaut de Reims et Milon son cousin,
Et puis Gérin et son ami Gérier,
Près d'eux Roland, dont l'âme est si virile,
Et le gentil et vaillant Olivier :
Des Francs de France ils sont là plus de mille.

1. Il s'agit d'Ogier le Danois, un des plus célèbres héros de notre épopée nationale. A l'origine ennemi de Charlemagne, il était devenu, d'après la légende, son plus fidèle compagnon. La suite montrera de quel ton il lui parle (v. 3531-3539).

2. Il exista bien un Turpin, qui fut archevêque de Reims de 753 à 794, et qui, partant, ne mourut pas à Roncevaux. L'histoire fait mention de ses vertus ecclésiastiques, mais sans justifier d'aucune manière la physionomie de prêtre-soldat que lui donne notre chanson. — Au XIIe siècle, un clerc a rédigé sous le nom de Turpin une *chronique* latine des expéditions de Charlemagne au delà des Pyrénées, chronique où se trouve un récit du désastre de Roncevaux. Est-il besoin de dire que cette chronique du pseudo-Turpin fait survivre l'archevêque au désastre qu'il raconte ?

3. Richard le Vieux, duc de Normandie, mort en 996, figure ici par

Gane [1] est venu... pour trahir, ô douleur !
Alors se tient ce conseil de malheur.

XIII

« Seigneurs barons, dit l'empereur très sage,
Le roi païen m'a transmis un message.
Il me promet grands dons sur ses trésors :
Des lévriers, des lions et des ours,
Sept cents chameaux et mille beaux autours,
Plus quatre cents mulets, traînant encore
Cinquante chars au moins, tout chargés d'or.
Mais il entend que je m'en aille en France.
Il me suivra dans Aix, ma résidence,
Y recevra notre loi salutaire,
Et, fait chrétien, de moi tiendra ses terres.
Quel est le fond de son cœur ? Je ne sais. »
— « Prenons bien garde ! » exclament les Français.

XIV

Quand l'empereur a fini ses raisons,
Le preux Roland, qui ne peut y souscrire,
En pied se dresse et vient y contredire :
« Croire Marsile ! ah ! quelle déraison !

un anachronisme, comme plus haut (v. 106) Geoffroy d'Anjou. — Son neveu Henri nous est inconnu.

1. Gane ou Ganelon n'a rien d'historique, — à moins d'admettre, avec G. Paris et L. Gautier, que ce type de traître doive quelque chose au souvenir d'un certain Wenilo, archevêque de Sens, lequel trahit, pour Louis le Germanique, la cause de Charles le Chauve, qui l'avait comblé de bienfaits, et fut de ce fait condamné par le concile de Savonières (859). La trahison ne fut pour rien dans le désastre de Roncevaux ; mais le sentiment populaire ne put s'expliquer ce désastre que par la félonie de l'un des Français.

Voilà sept ans qu'en guerre nous passons,
O Roi! J'ai pris pour vous Pine et sa terre,
J'ai conquis Nople, et Commible, et Valterre,
Et Balaguer, et Tudèle, et Sézile [1].
Toujours en traître agit le roi Marsile.
Il envoya jadis quinze des siens,
Portant chacun une branche d'olive ;
Comme aujourd'hui parlèrent ces païens.
De vos Français la sagesse fautive
Vous conseilla légèrement. Deux comtes
Furent chargés d'aller régler les comptes :
L'un fut Basan et l'autre fut Basile.
Il leur coupa la tête, aux monts d'Haltile [2]...
Poursuivez donc la guerre commencée :
En Saragosse amenant votre armée,
Assiégez-la plutôt jusqu'à mourir,
Et vengez ceux qu'un félon fit périr. »

XV

Pensif, le roi, dont l'œil au sol s'attache,
Flatte sa barbe et tire sa moustache,
A son neveu ne disant oui ni non.
Tous les Français se taisent... Ganelon
En pied se dresse et s'en vient devant Charles,

1. De toutes ces villes d'Espagne, il en est quelques-unes qu'on peut identifier : Pine (Pina) est située près de Saragosse; Valterre (Valtierra) et Tudèle (Tudela) sont sur l'Èbre, en Navarre; Balaguer est en Catalogne (cf. v. 63). Nople et Commible sont inconnues. Pour certains, Sézile est Séville, que l'ignorance du trouvère situerait au nord de l'Espagne (cf. Cordre, au v. 71).

2. L'histoire de Basan et Basile, ambassadeurs de Charlemagne mis à mort par Marsile, est racontée dans une chanson de geste du XIVe siècle, la *Prise de Pampelune*.

Et fièrement à l'empereur il parle :
« N'écoutez pas les insensés, — ni moi,
Ni d'autres, — mais votre seul avantage.
Lorsque Marsile ici vous mande, ô Roi,
Qu'à jointes mains il veut vous faire hommage,
Qu'il veut tenir de vous l'Espagne en don
Et recevoir la loi que nous gardons, —
Qui vous exhorte à rejeter ces gages,
Point ne lui chaut quelle mort nous attend.
Conseil d'orgueil est toujours imprudent.
Laissons les fous, et nous tenons aux sages. »

XVI

Naimes[1] se lève et s'avance à son tour.
Meilleur vassal ne fut onc en la cour.
Il dit au roi : « Vous avez entendu,
Sire, les mots qu'a répliqués le comte.
Ce sage avis vaut qu'on en tienne compte.
Le roi Marsile à la guerre est vaincu :
Vous avez pris toutes ses forteresses,
Et vos pierriers ont mis ses murs en pièces;
Sur ses cités partout la flamme a lui.
Quand il vous prie d'avoir merci de lui
Et qu'en retour il offre des otages,
Vous pécheriez à vouloir davantage.
Si grande guerre a trop longtemps duré. »
Lors, les Français : « Le duc a bien parlé. »

1. « Naimes ou Naimon de Bavière est le Nestor de l'épopée française ; il joue auprès de Charles le rôle de conseiller prudent et dévoué. On ne trouve dans l'histoire aucun personnage qui puisse paraître lui avoir servi de modèle. » (G. Paris.)

XVII

« Seigneurs barons, quel messager faut-il
A Saragosse envoyer vers Marsile? »
Naimes répond : « J'irai, par votre don.
Octroyez-moi le gant et le bâton[1]. »
Mais l'empereur : « Homme plein de raison,
Par ma moustache et par ma barbe, non,
Vous n'irez pas si loin de ma personne.
Allez vous seoir, Naimes, je vous l'ordonne. »

XVIII

« Seigneurs barons, qui de vous enverrai-je
A Saragosse, auprès du Sarrasin? »
— « Moi, dit Roland, de très bon cœur irai-je. »
— « Non pas, s'écrie Olivier son voisin.
Votre courage est fier et téméraire :
Vous vous feriez, j'en ai peur, quelque affaire.
S'il plaît au roi, j'irai bien volontiers. »
Le roi reprend : « Taisez-vous donc chacun.
Ni vous ni lui n'y porterez les pieds.
Par cette barbe aux poils blanchis, aucun
Des douze pairs[2] n'aura la préférence. »
Tous les Français observent le silence.

1. Le gant et le bâton, qui représentaient la main et le sceptre, étaient le symbole de l'investiture, qu'il s'agît d'un fief, d'un office, ou, comme ici, d'une mission. — Le gant seul, en particulier, était au Moyen Age d'un usage fréquent. « On s'assignait en justice, on s'appelait sur le terrain par le jet d'un gant. Jeter son gant, c'était provocation; le présenter, c'était soumission. » (J. Quicherat.) C'est ainsi que Roland, sur le point de mourir, offre à Dieu son gant droit, pour faire hommage de lui-même (v. 2365, 2373, 2389).

2. « Les douze pairs, c'est-à-dire les douze égaux. Il s'agit d'une

XIX

Turpin de Reims s'est levé de son rang
Et dit au roi : « Laissez en paix vos Francs.
Depuis sept ans que vous faites campagne,
Ils n'ont connu que labeur et tourment.
Accordez-moi le bâton et le gant.
J'irai trouver le Sarrasin d'Espagne,
Et voir à quoi le sire est ressemblant. »
Mais l'empereur irrité le gourmande :
« Allez-vous seoir sur votre satin blanc ;
Ne parlez plus, si je ne vous commande. »

XX

« Francs chevaliers, à vous je m'en réfère :
Élisez donc un baron de ma terre,
Qui pour Marsile emporte mon message. »
Roland s'écrie : « Eh ! prenez mon beau-père[1] ! »
Et les Français : « Oui, Gane peut bien faire ;
Vous n'en sauriez envoyer un plus sage. »

sorte de confrérie qui, d'après des récits anciens, avait été constituée, spécialement en vue de l'expédition d'Espagne, entre douze jeunes guerriers de l'entourage de Charlemagne. — Les douze pairs sont dans notre poème : Roland, Olivier, Ivon, Ivoire, Othon, Bérenger, Samson, Anséïs, Gérin, Gérier, Engelier et Gérard de Roussillon. — Dans la confrérie des douze pairs, on remarque trois petites associations plus intimes, trois couples de guerriers qui sont entre eux « compagnons » : Ivon et Ivoire, Gérin et Gérier, Roland et Olivier. » (G. Paris.)

1. D'après la tradition suivie par le trouvère, Ganelon avait épousé la sœur de Charlemagne, veuve de Milon et mère de Roland. Il était donc le « parâtre » ou beau-père de Roland.

Le comte Gane à l'angoisse est en proie.
Jetant les peaux de martre, sa fourrure,
Il n'a gardé que son bliaud de soie.
Il apparaît, corps gent, large carrure,
Et fier visage où brillent des yeux vairs.
Il est si beau qu'il frappe tous ses pairs.
« Roland, dit-il, pourquoi cette colère ?
On le sait bien, que je suis ton beau-père.
Tu veux que j'aille à Marsile !... Au retour,
Si Dieu permet que j'en revienne un jour,
Je te vouerai telle haine à mon tour,
Qu'elle n'aura d'autre fin que ta vie[1]. »
Roland répond : « C'est orgueil et folie.
On sait assez si j'ai peur des menaces.
Il faut là-bas un messager sagace :
S'il plaît au roi, je pars à votre place. »

XXI

Gane reprend : « Tu n'iras point pour moi.
Tu n'es mon homme et je ne suis ton sire.
Servant de Charle en tout ce qu'il désire,
J'irai trouver Marsile au nom du roi.
Oui, mais là-bas je ferai, par ma foi,
Quelque folie, tant est grande mon ire ! »
En l'entendant, Roland se met à rire.

1. « Parmi les barons, Roland a cherché, pour le désigner à Charles comme messager, le plus vaillant, le plus sage : il a trouvé Ganelon. Il pense lui faire honneur, et tous le comprennent ainsi, et Ganelon lui-même le comprendrait ainsi, si un autre que Roland l'avait désigné ; mais il se méprend, il croit que Roland veut sa mort, et sa méprise vient de ce qu'une haine obscure, ancienne, dont lui-même ne sait pas encore toute l'intensité, l'anime contre son fillâtre. » (J. Bédier.)

XXII

Quand Gane voit qu'on rit à ses dépens,
De deuil et d'ire il souffre au dernier point,
Et peu s'en faut qu'il ne perde le sens.
« Roland, dit-il, je ne vous aime point :
Vous m'avez fait choisir perfidement !...
Droit empereur, vous me voyez présent :
Je veux remplir votre commandement. »

XXIII

« En Saragosse, où mon devoir m'appelle,
J'irai. Mais qui va là n'en revient pas.
Or, votre sœur est ma femme ; j'ai d'elle
Un fils, — si beau qu'il n'est tel ici-bas :
C'est mon Baudoin, qui promet d'être un preux.
A lui mes fiefs. Gardez-le bien, hélas !
Car plus jamais ne le verront mes yeux. »
Charles répond : « Trop avez le cœur tendre.
Où je vous dis d'aller, il faut vous rendre. »

XXIV

Puis il ajoute : « Avancez, Ganelon,
Et recevez le gant et le bâton.
La voix des Francs a voulu vous élire. »
Gane, à ces mots : « Roland a tout fait, Sire.
Mais à jamais je le tiens ennemi,
Comme Olivier, puisqu'il est son ami,
Comme les pairs, puisque aux pairs il plaît tant !
Tous, à vos yeux, Sire, je les défie [1]. »

1. Sur ce défi, conforme aux lois de la chevalerie, cf. plus bas la note du v. 2002.

Le roi reprend : « C'est trop d'acrimonie.
Vous partirez sur mon commandement. »
— « J'y puis aller, mais j'irai sans garant...
Comme Basile et son frère Basan [1]. »

XXV

A Ganelon Charles tend son gant droit.
Le comte au loin se voudrait. Maladroit,
Il laisse choir le gant de l'empereur.
Français s'écrient : « O Dieu! triste présage!
Un grand malheur suivra donc ce message! »
Gane répond : « Vous le saurez, seigneurs. »

XXVI

« -Vous, donnez-moi congé, dit-il au roi,
Que sans retard je m'en aille où je dois. »
Et le roi dit : « Pour Jésus et pour moi! »
Et de sa dextre il signe Ganelon [2],
Et lui remet le bref et le bâton.

Ambassade de Ganelon à Saragosse.

XXVII

Gane le comte à son hôtel se rend
Pour s'équiper : en fait d'armure, il prend

1. Cf. la note du v. 209.

2. Noter cette bénédiction donnée par l'empereur à celui qu'il envoie : la royauté de Charlemagne prend de la sorte un caractère quasi sacerdotal. — Cf. encore v. 3066.

Tout ce qu'il a de mieux en son trésor,
Fixe à ses pieds de beaux éperons d'or,
Et ceint Murgleis, sa bonne épée [1]. Il monte
Sur Tachebrun, son vaillant destrier [2] :
C'est Guinemer [3] qui lui tient l'étrier.
Vous eussiez vu pleurer maint chevalier.
Ils disent tous : « Hélas ! malheureux comte !
En cour du roi serviteur si loyal,
Et renommé comme noble vassal !
Qui vous élut pour un pareil voyage
De Charle en vain aura le patronage.
Roland a tort d'avoir pour rien compté
Votre naissance et votre parenté. »
Puis ils concluent : « Emmenez-nous, baron. »
Gane répond : « A Dieu ne plaise ! Non.
Mieux vaut mourir moi seul que tant de preux.
En douce France, ô seigneurs généreux,
Allez-vous-en. Saluez en mon nom
Ma femme, avec mon pair et compagnon,
Pinabel [4], — puis mon très cher fils Baudoin.
De le tenir pour seigneur ayez soin. »
Gane se met en route et part au loin.

1. Les héros des chansons de geste donnent un nom à leur épée. On verra par la suite que celle de Roland s'appelle *Durendal,* celle d'Olivier *Hauteclaire,* celle de Turpin *Almace,* celle de Charlemagne *Joyeuse,* celle de Baligant *Précieuse.* L'épée acquiert ainsi comme une individualité.

2. Pareillement, le cheval de guerre de Roland aura le nom de *Veillantif,* celui de Charlemagne le nom de *Tencendor.* En divers endroits (v. 1379, 1380, 1491, 1528, 1554, 1572, 1890), des chevaux de pairs ou de Sarrasins sont ainsi nommément désignés.

3. Le texte dit que Guinemer est l'oncle de Ganelon.

4. Le trouvère, non sans adresse, introduit ici Pinabel, qu'on verra reparaître à la fin pour défendre l'honneur de Ganelon.

XXVIII

Or, sous les hauts oliviers du chemin,
Gane a rejoint le groupe sarrasin.
Seul avec lui s'attarde Blancandrin.
Par grand savoir l'un à l'autre ils se parlent.
Blancandrin dit : « Merveilleux homme est Charles,
Qui prit la Pouille et la Calabre entière [1],
Passa la mer, envahit l'Angleterre [2],
Dont il conquit le tribut à saint Pierre [3].
Mais que vient-il chercher en notre terre ? »
Gane répond : « Tel est son bon plaisir,
Et contre lui nul ne pourra tenir. »

XXIX

Blancandrin dit : « Les Francs sont valeureux ;
Mais à leur roi ducs et comtes font tort,
En lui donnant ces conseils malheureux :

1. Cette conquête est racontée dans la *Chanson d'Aspremont* (1re moitié du XIIIe siècle).

2. Cette invasion de l'Angleterre par Charlemagne est purement légendaire.

3. « C'est une allusion évidente au Denier de saint Pierre. Offa, roi de Mercie, mort en 796, en fut le véritable instituteur. Comme il attribuait ses victoires au Prince des Apôtres, il lui promit, en son nom et en celui de ses successeurs, un tribut annuel de 300 marcs. Ethelwolf, père d'Alfred, renouvela la promesse d'Offa, pendant son séjour à Rome en 855. Alfred lui-même, dès qu'il eut soumis les Danois, envoya le tribut annuel rétabli par son père, et sous le règne d'Édouard (900-924) on parlait du Denier de saint Pierre comme d'une contribution régulière. C'est donc à tort que notre poète attribue à Charles cette institution célèbre ; mais, touchant la date originelle, il ne se trompe point, et Offa était, en effet, un contemporain de Charlemagne. » (L. GAUTIER.)

Ils perdent Charle et bien d'autres encore. »
Gane répond : « Ce n'est vrai de personne,
Hors de Roland, qui n'en aura que honte...
L'autre matin [1], — on croirait que c'est conte ! —
Fier du butin qu'il fit à Carcassonne,
Cuirasse au corps, une pomme en la main,
Devant son oncle il a paru, hautain :
« Tenez, beau Sire, a-t-il dit, je vous donne
« De tous les rois du monde les couronnes. »
Qu'un jour prochain son orgueil le confonde,
Lui qui sans cesse à la mort s'abandonne !
Roland occis, nous aurions paix profonde. »

XXX

Blancandrin dit : « Bien cruel est Roland,
Qui veut réduire à merci toute gent
Et réclamer tous pays, la main haute.
Sur qui peut-il compter pour le succès ? »
Gane répond : « Sur qui ? Sur les Français.
Ils l'aiment tant qu'ils ne lui feront faute.
Ils ont par lui si grands dons ! or, argent,
Mulets, chevaux, satins, armes de guerre !
L'empereur même a tout ce qu'il prétend.
Jusqu'au Levant il conquerra la terre. »

XXXI

En chevauchant, Gane avec Blancandrin
Tombe si bien d'accord, qu'ils font serment

1. Le texte dit : « *hier* matin ». Mais le mot ne désigne ici qu'une époque indéterminée. Il est évident que la scène ne pouvait se passer la veille à Carcassonne.

De travailler à la mort de Roland.
En chevauchant par voie et par chemin,
A Saragosse ils arrivent enfin
Et sous un if descendent. Près d'un pin,
Un trône orné de soie alexandrine [1]
Portait le roi de la gent Sarrasine.
A ses côtés sont vingt mille infidèles.
Nul ne dit mot autour du souverain,
Tant on désire entendre les nouvelles...
Voici venir Gane avec Blancandrin.

XXXII

Blancandrin s'est avancé vers le roi,
Tenant au poing le comte Ganelon :
« Salut à vous, dit-il, par Apollon
Et par Mahom, dont nous gardons la loi.
Charle a reçu de nous votre message.
Levant les mains au ciel, pour tout langage,
Il a loué son Dieu. Mais, ô grand Roi,
Il vous envoie un sien noble baron,
Un preux de France, — et vous saurez sans doute
Par lui si vous aurez la paix ou non. »
— « Qu'il parle donc, dit Marsile, on l'écoute. »

XXXIII

Gane avait eu le temps de méditer,
Par grand savoir il commence à parler,

1. Alexandrie était alors le plus riche marché du monde, et c'est de là que provenaient les étoffes précieuses de l'Orient.



En homme expert à pratiquer ce jeu.
Il dit au roi : « Salut au nom de Dieu,
Le Glorieux, qu'il nous faut adorer[1] !
Voici ce que vous mande Charlemagne :
Soumettez-vous à sainte chrétienté,
Et vous aurez la moitié de l'Espagne.
Si cet accord par vous est rejeté,
Alors, ô Roi, pris de force, enchaîné,
Au siège d'Aix[2] vous serez emmené ;
Par jugement là-bas vous finirez,
Et dans la honte et l'opprobre mourrez. »
Le roi Marsile est d'effroi consterné :
Il veut férir le comte d'une flèche
Aux barbes d'or... Un des siens l'en empêche.

XXXIV

Le roi Marsile a la couleur changée.
Il a brandi sa flèche de nouveau.
Gane le voit, met la main à l'épée
Et de deux doigts[3] la tire du fourreau :
« Murgleis, dit-il, vous êtes belle et claire.
Tant que je vous tiendrai devant ce sire,
Mon empereur n'aura pas lieu de dire
Que je sois mort seul en terre étrangère :
Car les meilleurs vous auront bien payée[4] ! »
Païens s'écrient : « Empêchons la mêlée. »

1. Ganelon commence son discours à Marsile exactement dans les mêmes termes que Blancandrin son discours à Charlemagne (v. 123-124).
2. Aix-la-Chapelle était le siège de l'empire. — Cf. la note du v. 52.
3. C'est-à-dire : la longueur de deux doigts.
4. En vous achetant au prix de leur sang.

XXXV

Cédant au vœu de ses meilleurs amis,
Dans son fauteuil Marsile s'est remis.
« C'était, lui dit le calife[1], folie
Que de férir le Français ; avant tout,
Vous le deviez écouter jusqu'au bout. »
Gane reprend : « Cet affront, je l'oublie,
Soit. Cependant, pour tout l'or que Dieu fit,
Pour tous les biens de ce pays d'Espagne,
Je ne saurais manquer de dire ici
Ce que, par moi, le puissant Charlemagne
Vous mande, à vous, son mortel ennemi. »
Gane portait manteau de zibeline
Tout recouvert de soie alexandrine[2] :
Il l'a jeté, Blancandrin le reçoit.
Pour son épée, il ne veut s'en défaire :
Par le pommeau la serre son poing droit.
« Noble baron ! » disent ses adversaires.

XXXVI

Devers le roi Gane s'est avancé :
« Vous vous fâchez à tort, en vérité.
Celui qui tient la France, Charlemagne,
Si vous suivez la loi de chrétienté,
Vous donne en fief la moitié de l'Espagne.
L'autre à Roland, son neveu, reviendra.

1. Ce calife est l'oncle de Marsile (v. 493 et 505).
2. Cf. le v. 408 et la note.

Vous aurez là, certe, un fier compagnon!
A cet accord si vous répondez non,
En Saragosse on vous assiégera,
Sire, et bientôt pris de force, enchaîné,
Au siège d'Aix vous serez droit mené.
Là, vous n'aurez mulet ni destrier
Ni palefroi; mais un mauvais sommier,
Pour tout honneur, sera votre monture,
Et vous perdrez par jugement le chef...
Notre empereur vous fait tenir ce bref. »
Et son poing droit livre au roi l'écriture.

XXXVII

Marsile alors, de rage, est sans couleur.
Il rompt le sceau, dont il jette la cire,
Ouvre le bref, qu'il se hâte de lire.
« Charles, dit-il, qui de France a l'empire,
Me ramentoit son ire et sa douleur,
Lorsque à Basan et son frère Basile
Je fis couper la tête, aux monts d'Haltile [1].
Donc, si je veux que mon corps reste vif,
Je dois livrer mon oncle le calife.
Sinon, jamais entre nous d'amitié. »
Le fils du roi s'exclame : « C'est pitié,
Que de parler comme cet envoyé !
Il a tant fait qu'il n'a plus droit de vivre.
A lui la mort! Sire, qu'on me le livre,
Et j'en ferai justice. » Épée en main,
Gane, à ces mots, s'adosse au tronc du pin.
. . . .

1. Cf. plus haut les v. 201-209.

XXXVIII

Dans son verger s'en est allé le roi,
Menant des siens les meilleurs avec soi :
C'est Blancandrin, dont le chef est tout blanc ;
Puis Jurfaleu, son fils, son héritier ;
Son oncle enfin, calife au cœur altier.
Blancandrin dit : « Rappelez donc le Franc :
De nous servir il m'a juré sa foi. »
Le roi répond : « Bien, ramenez-le-moi. »
Et Blancandrin prend aux doigts Ganelon,
Puis au verger l'amène jusqu'au roi.
Là, s'accomplit l'infâme trahison.

XXXIX

« Beau sire Gane, oui, j'eus tort envers vous,
Lui dit le chef de la gent Sarrasine,
Quand je voulus vous férir, de courroux.
Je vous fais droit avec ces zibelines.
Mieux en vaut l'or que ne font cinq cents livres[1].
L'amende est belle : eh bien ! je vous la livre. »
Gane répond : « Je ne puis refuser.
Qu'il plaise à Dieu vous en récompenser ! »

XL

Marsile dit : « Gane, écoutez : je sens
Que le désir de vous aimer me gagne.

1. Vers transcrit littéralement de l'original. Entendez : elles valent en or plus de cinq cents livres.

Je veux ouïr parler de Charlemagne.
Il est bien vieux ; il a fini son temps,
Et, — que je sache, — a passé deux cents ans[1].
Il a porté son corps par mainte terre,
Reçu maints coups sur son écu de guerre,
Réduit maint roi puissant à mendier.
Quand sera-t-il donc las de guerroyer? »
Gane répond : « Las? tel n'est point mon maître.
Nul ne le voit et ne l'a pu connaître
Sans l'avouer pour baron achevé.
Je ne puis tant le louer ni vanter
Qu'il n'ait encor plus d'honneur, de bonté.
Sa grand' valeur, qui la pourrait conter?
Dieu l'a tant fait de vertu resplendir
Que le quitter est plus dur que mourir. »

XLI

Le païen dit : « Le cas est merveilleux :
Car Charlemagne est tout chenu, tout vieux,
Et, — que je sache, — a deux cents ans et mieux.
Il a peiné de son corps en maints lieux,
Reçu maints coups de lances et d'épieux,
Réduit maint roi puissant à mendier.
Quand sera-t-il donc las de guerroyer? »
— « Tant que vivra son neveu, rien de tel.
Il n'est tel preux sous la chape du ciel.
Très preux aussi, son fidèle Olivier.
Les douze pairs, que Charle affectionne,
Veillent avec vingt mille chevaliers.
Charle, assuré, ne redoute personne. »

1. Cf. la note du v. 117.

XLII

Le païen dit : « Je m'étonne vraiment :
Car Charlemagne est tout chenu, tout blanc,
Et, — que je sache, — a plus de deux cents ans.
Il a passé partout en conquérant,
Reçu maints coups de bons épieux tranchants,
Occis maint roi puissant défait au champ.
Quand sera-t-il las d'aller guerroyant ? »
— « Certes jamais, tant que vivra Roland.
Il n'est tel preux jusques en Orient.
Très preux encore, Olivier le vaillant.
Les douze pairs, que Charles aime tant,
Veillent, en garde, avec vingt mille Francs.
Charle, assuré, ne craint homme vivant. »

XLIII

— « Beau sire Gane, a dit le roi Marsile,
J'ai la plus belle armée qu'on vit jamais.
Mes chevaliers sont bien quatre cent mille :
Je puis combattre et Charle et ses Français. »
Gane répond : « Ne tentez pas le coup :
De vos païens vous perdriez beaucoup.
Laissez folie, et montrez-vous plus sage.
A l'empereur donnez tant de trésors
Que tout Français s'émerveille d'abord ;
Envoyez-lui par surcroît vingt otages :
En douce France il s'en retournera.
L'arrière-garde après lui restera,
Dont son neveu Roland sera, je crois,
Et Olivier, le preux et le courtois.
Si l'on m'en croit, ils sont morts cette fois.

Charles verra son grand orgueil à bas,
Et plus jamais n'aura soif de combats. »

XLIV

— « Beau sire Gane, a dit le roi, beau sire,
Ce fier Roland, quel moyen de l'occire ? »
Gane répond : « Je m'en vais vous le dire.
Charles s'enfonce aux meilleurs ports de Cize[1].
Derrière lui, l'arrière-garde est mise,
Avec, pour chefs, Roland, le comte altier,
Et son ami, le fidèle Olivier.
Leur compagnie est de vingt mille Francs.
Lancez sur eux cent mille combattants,
Pour engager la lutte avec furie ;
La gent de France en sortira meurtrie.
Vous pourrez bien souffrir de la tuerie ;
Mais livrez-leur nouveau combat sanglant.
Dans l'un des deux succombera Roland.
Vous aurez fait noble chevalerie,
Et plus n'aurez guerre de votre vie. »

XLV

« S'il se pouvait que Roland y fût mort,
Charles perdrait le bras droit de son corps.
Sa merveilleuse armée y resterait ;
Il n'aurait plus tant de forces jamais.
Terre-Majeur[2] en paix reposerait. »

1. Région de la Navarre qui touche à Roncevaux. Pour aller d'Espagne en France, on traversait d'abord les défilés de Roncevaux, qui sont sur le territoire espagnol, puis les défilés de Cize, qui sont sur le territoire français.

2. Terre-Majeur (c'est-à-dire : d'après G. Paris, la grande terre ;

Marsile au cou baise Gane, et dès lors,
Joyeux, il lui découvre ses trésors.

XLVI

Marsile dit : « Abrégeons l'entretien.
Accord n'est bon, qui n'est fondé sur rien.
Jurez la mort de Roland, jurez-la. »
Gane répond : « Soit, comme il vous plaira. »
Et sur Murgleis, qui contient des reliques[1],
Il a juré, consommant l'acte inique.

XLVII

Sur un fauteuil d'ivoire blanc, le roi
Fait apporter un livre vénéré :
C'est de Mahom et Tervagant[2] la loi.
Le Sarrasin à son tour a juré :
Certes, s'il trouve à l'arrière Roland,
Il lancera sur lui toute sa gent,
Et, s'il se peut, il le fera mourir.
Gane répond : « Puissiez-vous réussir ! »

XLVIII

Voici venir un païen, Valdabron, —
Parrain du roi[3], — qui dit à Ganelon,

d'après J. Bédier, la terre des ancêtres) est une expression qui revient plusieurs fois dans notre poème (v. 818, 952, 1489, 1616, 1784), toujours pour désigner la France. Les Sarrasins mêmes la nomment ainsi.

1. Cf. la note du v. 2345.

2. Tervagant est, avec Apollon et Mahomet, le dieu qui complète la « trinité » des Sarrasins. Cf. plus haut la note du v. 8.

3. Il ne s'agit pas ici du baptême religieux, mais du baptême che-

En riant clair : « Prenez donc mon épée :
Nul, à coup sûr, n'en a de mieux trempée.
Mille mangons sont entre les deux gardes[1].
Par amitié, je vous en fais le don,
Beau sire ; mais que Roland le baron,
Vous-même aidant, soit à l'arrière-garde. »
— « Ce sera fait, » lui répond Ganelon.
Et tous les deux se baisent au menton[2].

XLIX

Après, arrive un païen, Climborin.
En riant clair, à Ganelon il dit :
« Prenez mon heaume : onc meilleur je ne vis.
Mais livrez-nous Roland le paladin[3],
Que nous puissions couvrir son nom de honte. »
— « Ce sera fait, » répond Gane le comte.
Et sur la bouche ils se baisent enfin.

valeresque : on se présentait à l'*adoubement* avec un parrain, comme l'enfant au baptême.

1. Je traduis le vers littéralement. « Il est connu que les *mangons* sont une sorte de monnaie ; mais le sens est, d'ailleurs, assez difficile à établir. S'agirait-il d'une épée dans le pommeau de laquelle on aurait mis des pièces d'or ? C'est ce que semblerait indiquer le v. 1527. Mais, à coup sûr, le pommeau n'était susceptible que de recevoir un petit nombre de ces pièces. Il n'y avait donc là que l'équivalent ou la valeur de mille mangons. » (L. Gautier.) — J. Bédier comprend : la garde, à elle seule, vaut plus de mille mangons.

2. « Le baiser sur la bouche était l'un des rites de l'hommage rendu par le vassal au suzerain. Le vassal mettait ses mains dans celles du seigneur et le baisait sur les lèvres. » (L. Gautier.)

3. Le texte porte : « Roland le *marquis* ». On appelait *marquis*, à l'origine, le gouverneur d'une *marche* ou pays frontière. Ce titre convient à Roland, puisqu'il fut, d'après la chronique, « comte de la marche de Bretagne », *Britannici limitis praefectus*. La même qualification se retrouve au v. 2031.

L

Voici venir la reine Bramimonde :
« Je vous aime, oui, d'une amitié profonde,
Vous, tant prisé par messire et ses hommes.
Ces deux colliers à votre femme iront :
L'or, le rubis, l'améthyste les font
Plus précieux que tout l'avoir de Rome.
Votre empereur n'eut onc pareils joyaux. »
Gane les prend, les boute en ses houseaux.

LI

Le roi s'adresse au chef de son trésor :
« Tous les apprêts, Mauduit, sont terminés ? »
— « Sire, les dons à Charles destinés,
Sept cents chameaux chargés d'argent et d'or,
Sont là, plus vingt otages des mieux nés. »

LII

Marsile tient par l'épaule le comte :
« Baron, dit-il, vous êtes brave et sage.
Par cette loi qui seule, à vos yeux, compte,
A notre égard ne changez de courage,
Et vous aurez grand' part de mes trésors :
Dix beaux mulets chargés du plus fin or.
Je vous ferai même don tous les ans.
Prenez les clefs de ma cité guerrière.
A Charlemagne offrez tous ces présents.
Puis, placez-moi Roland bien à l'arrière.

Si je le trouve au passage d'un port,
Tôt je lui livre une bataille à mort. »
Gane répond : « Je tarde trop, sans doute. »
Il monte en selle et se remet en route...

Rentrée de Charlemagne en France.

LIII

Vers son pays s'en va le roi des Francs.
Dans la cité de Galne il s'est porté.
Prise et rasée par Roland, la cité
Fut de ce jour déserte pour cent ans.
C'est là qu'avec Ganelon, Charle attend
Tout le tribut d'Espagne la grand' terre.
Or, un matin, voici qu'à l'aube claire
Gane le comte arrive au campement.

LIV

De bon matin s'est levé l'empereur.
Il entend messe et matines[1] ; ensuite,
Devant sa tente il va s'asseoir, songeur,
Sur le gazon. Roland est de sa suite,
Olivier, Naime, et maint autre baron.
Gane paraît, le traître, le félon.
Dans un discours subtil, plein d'artifice,
Il dit au roi : « Sire, Dieu vous bénisse !
Avec les clefs de Saragosse en gage,
Voici de grands trésors, — et vingt otages :
Faites-les bien garder. Le roi Marsile,

1. Cf. plus haut les v. 162-164.

Si le calife y manque, vous fait dire
De ne le point blâmer. De ses gens, Sire,
Mes propres yeux ont vu quatre cent mille,
Vêtus de leurs hauberts, heaumes fermés,
Tous ceints d'épées aux pommeaux d'or niellés,
Accompagnant le calife sur mer.
S'ils s'enfuyaient, c'est qu'ils trouvaient amer
De recevoir la loi de chrétienté.
Ils n'avaient pas navigué quatre lieues,
Qu'un ouragan soulevait les eaux bleues :
Tous sont noyés, pas un ne s'est sauvé.
J'eusse amené leur chef, s'il eût vécu[1]...
Et quant au roi, soyez-en convaincu,
Vous ne verrez passer un mois total,
Qu'il ne vous suive en France, où vous régnez.
Il recevra la loi que vous tenez,
A jointes mains sera votre vassal,
Tiendra de vous le royaume d'Espagne. »
— « Grâces en soient à Dieu ! dit Charlemagne.
Votre service aura sa récompense. »
Parmi l'armée sonnent mille clairons.
Levant le camp, les Francs et leurs barons,
Sommiers chargés, partent vers douce France.

LV

Charles le Grand a dévasté l'Espagne,
Pris les castels, les cités, la campagne[2].

1. Tout ce récit est pur mensonge de Ganelon, qui prétend s'excuser ainsi de n'avoir pas ramené le calife réclamé par Charlemagne (cf. v. 492-494). On verra le calife reparaître plus loin (v. 1914 sqq.) et prendre part à la bataille : c'est lui qui blessera mortellement Olivier.

2. Reprise résumée du début du poème. Cf. encore v. 2609-2611. —

Heureux, dit-il, d'avoir fini sa guerre,
Vers douce France il s'en va chevauchant...
Tout au sommet d'un tertre vert, Roland
Droit vers le ciel a planté sa bannière.
Le camp des Francs tient toute la contrée...
Or, les païens par ces grandes vallées
Montent, portant le haubert bien fermé,
Le heaume au front, l'épée ceinte au côté,
L'écu pendant au cou, la lance prête.
Au haut des puys, dans un bois ils s'arrêtent ;
Quatre cent mille attendent là l'aurore.
Dieu ! quel malheur que les Français l'ignorent !

LVI

Le jour s'en va, la nuit sombre descend.
Charles s'endort, l'empereur très puissant.
Aux ports de Cize[1] il se voit, dans un rêve,
Tenant sa lance en bois de frêne au poing.
Gane soudain la saisit et l'enlève,
Il la brandit, et la tord à tel point
Que vers le ciel en volent les éclats.
Charles dormait ; il ne s'éveille pas.

LVII

Puis, l'empereur a vision nouvelle.
Il est en France, à Aix, en sa chapelle[2].

D'après L. Gautier, notre chanson étant trop longue pour être dite en une fois, ces reprises marquent sans doute les débuts de récitations ou « séances épiques ».

1. Cf. la note du v. 583.
2. Même formule aux v. 52, 2917, 3744.

A son bras droit le mord un sanglier.
Devers l'Ardenne, il voit que d'autre part
Férocement l'assaut un léopard.
Mais du palais surgit un lévrier
Qui, bondissant, court à lui, l'empereur,
Tranche la droite oreille au sanglier,
Au léopard s'attaque avec fureur.
Français s'écrient : « Voilà rudes combats ! »
Mais nul ne sait quel sera le vainqueur.
Charles dormait ; il ne s'éveille pas[1].

LVIII

La nuit s'en va ; l'aube éclaire les cieux.
Très fièrement chevauche Charlemagne ;
Sur son armée sans cesse il a les yeux.
« Seigneurs barons, dit-il, de la montagne
Voici les ports et les étroits passages :
A qui faut-il donner l'arrière-garde ? »
— « Que mon beau-fils Roland en ait la garde,
Dit Gane. Aucun baron n'a son courage. »
Charle, à ces mots, lui jette un regard dur :
« Vous êtes donc le diable ? Au corps, pour sûr,
Vous est entrée une rage mortelle.
Et l'avant-garde, à qui donc sera-t-elle ? »
— « N'avez-vous pas Ogier le Danois, Sire ?
Quel meilleur chef pourriez-vous bien élire ? »

1. Ce songe est symbolique : le bras droit de Charlemagne, c'est Roland (cf. v. 597) ; le sanglier, c'est Ganelon ; le léopard, c'est Pinabel, futur champion de Ganelon ; le lévrier, c'est Thierry, qui proclamera la félonie de Ganelon et vaincra Pinabel. — On trouvera plus loin (v. 2525-2569) d'autres visions symboliques.

LIX

En s'entendant par Ganelon nommer,
Le preux Roland en vrai chevalier parle :
« Sire beau-père, oui, je vous dois aimer
De m'avoir fait à l'arrière placer [1].
Mais n'ayez peur : le roi de France, Charle,
Moi le sachant, n'y perdra destrier,
Ni palefroi, ni mulet que l'on monte ;
Il n'y perdra ni roussin ni sommier,
Qu'on ne les ait achetés à cher compte. »
— « Je le sais bien, c'est vrai, » répond le comte.

LX

Roland, voyant qu'on le met à l'arrière,
Plein de courroux s'adresse à son beau-père :
« Culvert [2], dit-il, fils de mauvaise race,
Tu croyais donc me voir laissant sur place
Tomber le gant, ainsi que toi naguère [3] ? »

1. La phrase est ironique; sinon, on ne comprendrait pas la colère de Roland dans la laisse suivante. S'il s'indigne contre son beau-père au point de s'emporter en paroles violentes, ce n'est pas qu'il ait peur du péril à courir; mais il a peine à concevoir la bassesse du procédé, ce mesquin sentiment de vengeance.

2. J'ai cru devoir garder ce mot, sans nul équivalent dans la langue moderne. Exactement, le *culvert* était un « individu dont la condition était intermédiaire entre l'esclavage et la liberté, mais plus près de l'esclavage » (*Lexique* de Godefroy), quelque chose comme un serf. Ce mot revient souvent comme une injure dans la bouche de Roland et des pairs.

3. Cf. plus haut les v. 331-333.

LXI

« Droit Empereur, dit Roland le baron,
Donnez-moi l'arc que vous tenez au poing :
Je suis bien sûr qu'on ne me verra point
Le laisser choir, comme fit Ganelon,
Quand il reçut le gant et le bâton. »
Mais l'empereur, dont l'œil au sol s'attache,
Flatte sa barbe et tire sa moustache[1],
Et de ses yeux des larmes se détachent.

LXII

Naime est venu, qui s'avance à son tour.
Meilleur vassal ne fut onc en la cour[2].
Il dit au roi : « Vous l'avez entendu,
Le preux Roland est en grande colère
Qu'on l'ait ainsi désigné pour l'arrière.
Vous n'avez pas baron plus résolu.
Donnez-lui l'arc que vous avez tendu,
Et trouvez-lui de bons aides. » Le roi
Lui donne l'arc, et Roland le reçoit.

LXIII

L'empereur Franc s'adresse à son neveu :
« Beau cher neveu, sachez que je vous veux
Laisser moitié de mon armée en don :
C'est le salut pour vous, gardez-la donc. »
— « Jamais! répond Roland, pour rien au monde !

1. Reprise presque textuelle des v. 214-215.
2. Reprise presque textuelle des v. 230-231.

Si je démens mon sang, Dieu me confonde !
Je garderai vingt mille hommes vaillants.
Pour vous, passez les ports tranquillement,
Et ne craignez personne, moi vivant. »

LXIV

Le preux Roland monte son destrier.
Près de lui vient son fidèle Olivier,
Et puis Gérin et le brave Gérier,
Othon, le vieil Anséïs, Bérenger,
Astor, le fier Gérard de Roussillon[1],
Gaifier enfin, le très puissant baron.
Turpin s'écrie : « Par mon chef, j'en serai. »
— « J'y vais aussi, dit le comte Gautier.
Je suis son homme et ne lui manquerai. »
Lors, entre soi, ces valeureux guerriers
Se sont élu vingt mille chevaliers.

LXV

Gautier de l'Hum est là. Roland lui parle :
« Gautier, prenez mille Français de France ;
Tenez hauteurs et défilés ; que Charles
N'y perde aucun des siens ! » Plein d'assurance,
Gautier répond : « Pour vous je le dois bien. »
Le comte, avec mille Français de France,
Parcourt hauteurs et défilés ; pour rien
Il n'en voudra descendre, auparavant
Que soient tirées sept cents lames au vent.

1. Gérard de Roussillon est le héros d'une épopée provençale du XIIe siècle.

Ce jour, le roi de Belferne, Almaris,
Va leur livrer combat, cent contre dix[1].
. . . .

LXVI

Hauts sont les puys, et les vaux ténébreux,
Les rochers bis, les défilés affreux.
Ce jour, les Francs passent à grand' douleur.
De quinze lieues on entend la rumeur.
Enfin, là-bas, voici Terre-Majeur!
Voici Gascogne, où règne leur seigneur!
Maint souvenir leur revient : fiefs, honneurs,
Vierges chéries, femmes au noble cœur!...
Il n'en est pas qui de pitié ne pleure.
Plus angoisseux que tous est Charlemagne :
Il a laissé Roland aux ports d'Espagne!
Pitié l'en prend ; il ne retient ses pleurs.

LXVII

Les douze pairs sont restés en Espagne.
Vingt mille Francs choisis les accompagnent,
Tous gens sans peur et ne craignant la mort.
Pour l'empereur, il s'en retourne en France,
Sous son manteau cachant sa contenance.
A ses côtés, Naime à cheval s'avance :
« Sire, dit-il, qui vous pèse si fort? »
Charles répond : « Le demander m'offense.
J'ai si grand deuil que malgré moi je pleure.
Par Ganelon périra douce France.

1. Cette laisse, que je traduis à peu près littéralement, présente quelque obscurité, le fait qu'elle mentionne n'ayant pas d'autre suite dans le texte d'Oxford que les v. 2040-2053.

J'eus cette nuit rêve d'ange[1] : ô douleur!
Entre mes poings Gane brisait ma lance...
C'est par sa faute, hélas ! que mon neveu
Reste à l'arrière en sol étranger... Dieu !
Si je le perds, qui donc m'en tiendra lieu? »

LXVIII

Charles le Grand ne se tient de pleurer.
Cent mille Francs ont pitié de ses larmes,
Et pour Roland sentent vives alarmes.
Gane, félon, n'a craint de le livrer,
Du roi païen ayant reçu grands dons,
Or et argent, satins et ciclatons,
Mulets, chevaux et chameaux et lions.
. . . .

Préparatifs de guerre des Sarrasins.

Or, cependant, les barons de Marsile[2],
Comtes et ducs, vicomtes, aumaçours,
Émirs, vers lui s'empressent. En trois jours,
Il en a bien groupé quatre cent mille.
En Saragosse ont sonné ses tambours,
Et Mahomet[3] est dressé sur les tours;

1. Rêve d'ange, c'est-à-dire suscité par un ange. « Les songes sont des visions que les anges, par l'ordre de Dieu, font apparaître devant les hommes endormis : c'est une conception biblique. » (G. Paris.)

2. Ce vers et les suivants font encore partie de la laisse LXVIII.

3. C'est-à-dire l'image de Mahomet. — Nouvelle erreur sur le compte des Musulmans, qui ne sont pas plus adorateurs d'images que polythéistes (cf. la note du v. 8).

Il n'est païen qui ne l'adore et prie...
Tous, chevauchant, traversent en furie
Terre-Certaine[1], et les vaux et les monts.
De ceux de France ils voient les gonfanons. —
Les douze pairs et leur arrière-garde
De refuser le combat n'auront garde.

LXIX

Vient le premier le neveu de Marsile[2],
Sur un mulet à son bâton docile.
Au roi son oncle il dit d'un air ravi :
« Beau sire roi, je vous ai tant servi,
J'ai tant souffert de peines et d'ahans,
J'ai tant gagné de batailles au champ,
Qu'un fief m'est dû : c'est le coup de Roland[3].
Je l'occirai de mon épieu tranchant.
Si Mahomet me veut être garant,
J'affranchirai tout le pays d'Espagne
Depuis les ports jusques à Durestant[4].
Je lasserai les Francs et Charlemagne.

1. Comme J. Bédier, je traduis le vers littéralement. Nous ne savons ce qu'est cette *Terre-Certaine*. Il ne saurait être question, comme on l'a cru, de la Cerdagne.

2. Le v. 1188 nous apprend qu'il se nomme Aëlroth.

3. C'est-à-dire : je demande en récompense, comme une investiture, de frapper Roland le premier. — « Roland n'assiste pas à la scène qui suit, et pourtant il la remplit. Tous les principaux chefs Sarrasins s'avancent tour à tour et jurent de tuer Roland. Dans toute l'armée chrétienne ils ne voient que Roland ; et cette haine universelle de l'ennemi contre un seul homme rehausse singulièrement le héros. Il y a là un art incontestable et délicat. » (Petit de Julleville.)

4. « Il s'agit ici d'une localité au sud de l'Espagne, près de l'Afrique ; mais nous avons évidemment affaire à une bévue géographique, comme il y en a tant dans le *Roland*. » (L. Gautier.)

Plus n'aurez guerre en tout votre vivant. »
Le roi Marsile, alors, lui tend le gant.

LXX

Du roi Marsile ayant au poing le gant,
Son neveu dit sur un ton arrogant :
« Beau sire Roi, vous m'avez fait grand don.
Élisez-moi onze de vos barons :
Je combattrai les douze compagnons[1]. »
Tout le premier lui répond Falsaron
(Du roi païen c'était le propre frère) :
« Beau cher neveu, vous et moi nous irons ;
Cette bataille, oui, nous la livrerons.
Les Francs que Charle a laissés à l'arrière,
Il est jugé que nous les occirons. »

LXXI

Mais Corsablis s'avance d'autre part.
Ce roi Barbare[2] est très enclin au mal.
Et cependant il parle en bon vassal :
Tout l'or de Dieu ne le rendrait couard...
Voici venir Malprimis de Brigal,
Qui court à pied plus vite qu'un cheval.
Devant Marsile il s'écrie hautement :
« A Roncevaux[3] je veux aller, vraiment !
Si je l'y puis trouver, mort à Roland ! »

1. Les douze pairs de France.

2. Entendez : ce roi de Barbarie, des États barbaresques (situés dans l'Afrique du Nord, le long de la Méditerranée).

3. Roncevaux est en Espagne, sur la route de Pampelune à Saint-Jean-Pied-de-Port, à quelques kilomètres de la frontière française. Cf. la note du v. 583.

LXXII

Il y a là l'émir de Balaguer[1],
Très gent de corps, fier et clair de visage.
Monté sur son cheval, il est très fier
De bien porter son armure de fer.
Il a partout renom de vasselage,
Parfait baron, s'il eût été chrétien.
Devant Marsile, il crie au roi païen :
« A Roncevaux j'irai jouer mon corps.
Si je l'y puis trouver, Roland est mort,
Mort Olivier, et tous les douze pairs.
Français mourront, de honte tout couverts.
Charles le Grand est vieux à radoter :
Il sera lâche à poursuivre sa guerre,
Et laissera l'Espagne en liberté. »
Le roi lui dit un merci très sincère.

LXXIII

De Moriane[2] est venu l'aumaçour :
L'Espagne n'eut jamais plus grand félon.
Devant Marsile il fait le fanfaron :
« A Roncevaux, moi, je guide à mon tour
Vingt mille gens avec écus et lances.
Si je l'y joins, Roland est mort d'avance.
Charles pourra le pleurer chaque jour. »

1. Sur Balaguer, cf. la note du v. 63.

2. Il ne peut pas s'agir de la Maurienne (région de la Savoie). « Ici, probablement, ce nom désigne vaguement la terre des Maures. » (Petit de Julleville.)

LXXIV

D'autre part vient Turgis de Tourtelouse[1],
Comte et seigneur de sa ville. Aux chrétiens
Il veut du mal en son âme jalouse.
Devant Marsile il amène les siens
Et dit : « N'ayez émoi ni peur. Mahom
Vaut certes plus que saint Pierre de Rome.
Servez-le bien, nôtre est l'honneur du champ.
A Roncevaux j'irai joindre Roland ;
Nul de la mort ne le garantira.
Voyez ma lame : elle est longue, elle est bonne.
A Durendal mon bras l'opposera.
Vous apprendrez qui le mieux espadonne.
Français mourront, si Français nous affrontent.
Charles le vieux en aura deuil et honte,
Et plus jamais ne portera couronne. »

LXXV

D'autre part vient Escremis de Valterre,
Franc Sarrasin et maître de sa terre.
Il lance un cri que tout païen approuve :
« A Roncevaux, dit-il, j'irai défaire
L'orgueil des Francs. Roland, si je l'y trouve,
Comme Olivier, y laissera sa tête.
Les douze pairs sont jugés pour leur perte.
Français mourront, France en sera déserte ;
De bons vassaux Charles aura disette. »

1. Il semble bien que Tourtelouse soit la ville de Tortose, près des bouches de l'Èbre.

LXXVI

D'autre part vient un païen, Estorgant,
Estramaris aussi, son compagnon, —
Traîtres tous deux, suborneurs et félons.
Le roi leur dit : « Seigneurs, venez avant.
A Roncevaux vous irez par les ports,
Et m'aiderez à conduire ma gent. »
— « Sire, selon votre commandement,
Nous combattrons Olivier et Roland.
Les douze pairs n'éviteront la mort :
Car notre fer est bon et bien tranchant.
Nous le ferons vermeil et chaud de sang.
Français mourront, Charle en sera dolent.
Vous recevrez de nous Terre-Majeur.
Venez-y, Roi, vous le verrez vraiment :
Nous vous ferons présent de l'empereur. »

LXXVII

Vient en courant Margaris de Sibile[1],
Jusqu'à la mer seigneur du sol fertile[2].
Pour sa beauté l'aiment toutes les dames ;
En le voyant, il n'est un front de femme
Qui ne s'éclaire et qui ne lui sourie.
Nul païen n'a tant de chevalerie.

1. Pour certains, Sibile est Séville. Nous avons déjà vu plus haut (v. 200) qu'on a de même identifié Sézile avec Séville. Tout cela reste fort douteux.

2. Le texte d'Oxford porte exactement : « Il tient la terre jusques à Cazmarine. » — « On peut songer à identifier ce lieu à Camarinas, port de mer en Galice, à 60 kilomètres au nord-est de Compostelle. » (J. Bédier.)

Il fend la presse et plus que tous s'écrie,
Disant au roi : « Ne craignez rien, beau Sire.
A Roncevaux j'irai Roland occire ;
Son Olivier ne gardera la vie ;
Les douze pairs sont voués au martyre.
Voyez ma lame à la garde d'or pur,
Don de l'émir de Primes : je vous jure
Qu'en sang vermeil elle sera rougie.
Français mourront, France en sera honnie.
Charles le vieux, à la barbe fleurie,
En ire et deuil achèvera sa vie.
Avant un an, sa France, nous l'aurons,
Et dans le bourg Saint-Denis[1] coucherons. »
Le roi païen fait un salut profond.

LXXVIII

Arrive enfin Chernuble de Valneire,
Dont les cheveux vont traînant jusqu'à terre.
En se jouant, il porte un plus lourd faix
Que ne le font, chargés, quatre mulets.
Dans son pays natal, dit-on, jamais
Soleil ne luit, blé ne pousse jamais ;
Jamais de pluie et jamais de rosée ;
Pierre n'y a qui ne soit toute noire,
Et c'est, croit-on, des diables le manoir.
Chernuble dit : « J'ai ceint ma bonne épée.
A Roncevaux je la rougirai toute.
Si j'ai trouvé ce Roland sur ma route
Sans l'assaillir, — que de ma foi l'on doute.
De Durendal mon fer triomphera.

1. Saint-Denis, près Paris, célèbre par son abbaye, où l'on enterrait les rois de France.

Français mourront, et France périra. »
Lors, se rallient les douze chefs païens :
Ils conduiront cent mille Sarrasins,
Qui, s'excitant à la vertu guerrière,
Vont s'adouber sous une sapinière.

LXXIX

Des Sarrasins la troupe est équipée.
Que n'ont-ils point ! Hauberts doublés en trois,
Heaumes très bons de Saragosse, épées
Entièrement faites d'acier viennois,
Riches écus, épieux valentinois,
Et gonfanons blancs et bleus et vermeils[1].
Tous, délaissant mulets et palefrois,
Sur destriers ils vont en rangs étroits[2].
Clair est le jour, radieux le soleil[3],
Et chaque armure étincelle et flamboie.
Mille clairons sonnent, pour plus de joie !...
Un si grand bruit parvient à ceux de France.
« Mon compagnon, dit Olivier, je pense
Que nous aurons bataille incessamment. »

1. Le gonfanon est une enseigne ou bannière, attachée au sommet de la lance, un peu au-dessous de la pointe. C'est le signe de reconnaissance du chevalier pour rallier ses hommes autour de lui. — Les gonfanons « blancs et bleus et vermeils » ne sont pas tricolores, comme on l'a dit ; mais il y en a de blancs, de bleus, de rouges, aussi bien chez les chrétiens (v. 1800) qu'ici chez les Sarrasins ; il y en a même de jaunes (v. 3427) ; celui de Roland est tout blanc (v. 1157). Le sens de drapeau tricolore est tout à fait inadmissible : peut-on supposer que les deux armées avaient deux drapeaux tout semblables ?

2. « On chevauchait le mulet ou le palefroi en dehors du combat ; le destrier était le cheval de bataille. » (G. Paris.)

3. « Ce vers contient peut-être un souvenir historique : le combat de Roncevaux eut lieu le 15 août. » (G. Paris.)

— « Dieu nous l'octroie! répond le fier Roland.
Bien devons-nous tenir pour notre roi.
Pour son seigneur on doit souffrir détresse,
Endurer tout, et grand chaud et grand froid,
Perdre du cuir et du poil. Sans effroi,
Qu'à bien frapper chacun de nous s'empresse,
Pour éviter chansons à notre endroit[1].
Païens ont tort, et chrétiens, eux, ont droit[2].
Mauvais exemple onc ne viendra de moi. »

1. « Ce vers atteste l'usage de composer des chansons élogieuses ou satiriques sur la conduite de chacun à la guerre. Des chansons de ce genre ont pu fournir des éléments aux chansons de geste postérieures. » (G. Paris.)

2. « Cette idée du bon droit des chrétiens revient souvent dans notre poème, et fait de la guerre entre chrétiens et infidèles un vrai « jugement de Dieu ». Aussi, quand Roland et les siens ont succombé, est-il indispensable que Charlemagne prenne une éclatante revanche. (G. Paris.)

II

LE DÉSASTRE



II

LE DÉSASTRE



II

LE DÉSASTRE

Préludes de la bataille.

LXXX

Sur un haut puy Olivier est monté.
A droite, il voit, parmi l'herbeux vallon,
Venir la gent du païen détesté.
Lors, appelant Roland son compagnon :
« Quelle rumeur vers l'Espagne j'entends !
Que de hauberts, de heaumes éclatants !
A nos Français quel deuil viendra bientôt !
Gane l'a su, le traître, le menteur,
Qui nous choisit par-devant l'empereur ! »
— « Paix, Olivier ! dit le comte aussitôt.
C'est mon beau-père, il n'en faut sonner mot. »

LXXXI

Sur un haut puy Olivier est monté.
Il voit de là l'Espagne, et quantité
De Sarrasins en armes rassemblés.
Il voit briller ces heaumes d'or gemmés,

Et ces écus, et ces hauberts brodés [1],
Et ces épieux, ces gonfanons fixés [2].
Son œil ne peut seulement pas compter
Les bataillons, tant le nombre en est grand.
Vif est l'émoi que lui-même en ressent.
De la hauteur au plus vite il descend,
Puis aux Français il vient tout raconter.

LXXXII

Olivier dit : « Que de païens j'ai vus !
Jamais nul homme en terre n'en vit plus.
Ils sont bien là cent mille avec écus,
Heaumes lacés, de blancs hauberts vêtus,
Lances en l'air et bruns épieux luisants.
Vous connaîtrez combat sans précédent.
Seigneurs Français, Dieu vous donne vertu !
Tenez au champ, pour n'être pas vaincus ! »
Français s'écrient : « Malheur à qui fuira !
S'il faut mourir, nul ne vous manquera ! »

LXXXIII

Olivier dit : « Les païens sont bien forts,
Et nos Français bien peu pour cet effort.
Ami Roland, sonnez de votre cor !
Charle entendra, ramènera l'armée. »

1. Le texte porte « safrés », mot intraduisible. Du Cange interprète *safre* par « orfroi, broderie d'or ou de soie ». Il faut comprendre ici que les hauberts étaient brodés de fils d'archal imitant l'or, lesquels s'inséraient dans les mailles.
2. Attachés au sommet des lances. Cf. la note du v. 999.

Roland répond : « Je ne serais qu'un fou.
En douce France adieu ma renommée !
Non ! Durendal frappera de grands coups ;
Sanglant sera son fer jusques à l'or [1].
Pour leur malheur païens viennent aux ports :
Je vous le dis, tous sont jugés à mort. »

LXXXIV

— « Ami Roland, sonnez de l'olifant [2] !
Charle entendra, ramènera l'armée.
Barons et roi viendront, nous secourant. »
— « Au Seigneur Dieu ne plaise, dit Roland,
Que mes parents pour moi se voient blâmés [3],
Et que la honte en vienne à douce France [4] !
Non ! Durendal frappera d'importance,
Ma bonne épée, que j'ai ceinte au côté ;
Vous en verrez le fer ensanglanté.
Pour leur malheur païens sont assemblés :
Je vous le dis, tous sont à mort livrés. »

1. C'est-à-dire : jusqu'à l'or de la garde.

2. L'*olifant* est un cor d'ivoire (cf. *éléphant*), précieux par la matière et par les ornements. — « Il faut établir une distinction entre le *cor* que porte chaque chevalier et l'*olifant*. Il y a soixante mille *cors* dans l'armée de Charles (v. 2111), mais il n'y a qu'un *olifant*. Celui-ci est d'ivoire, comme son nom l'indique, et la légende épique lui prête un son bien plus retentissant qu'à tous les autres cors (v. 3119 et 3302). » (L. Gautier.)

3. « Notons ici le sentiment de la solidarité de la famille noble, tout entière glorifiée ou déshonorée par la conduite d'un de ses membres. » (G. Paris.) — Cf. plus bas les v. 1705-1707.

4. « A côté de l'honneur de famille, apparaît ici l'honneur patriotique : Roland aime mieux mourir que d'être cause d'un abaissement de la gloire de la France. » (G. Paris.)

LXXXV

— « Ami Roland, sonnez votre olifant !
Charle entendra, qui est aux ports passant.
Je garantis que reviendront les Francs. »
— « Ne plaise à Dieu, répond le preux Roland,
Qu'il soit redit par nul homme vivant
Que pour païens on m'ait ouï cornant !
Nul n'en fera reproche à mes parents.
Quand je serai dans la bataille, alors
Je frapperai mille coups et sept cents ;
De Durendal l'acier sera sanglant.
Nos bons Français frapperont, fiers et forts ;
Rien n'ôtera ceux d'Espagne à la mort. »

LXXXVI

Olivier dit : « Quel blâme craignez-vous ?
Je les ai vus, les Sarrasins d'Espagne :
Ils couvrent tout, le val et la montagne,
Et, par delà, la lande et la campagne.
Grande est l'armée étrangère ; mais nous,
Que faire avec si faible compagnie ? »
Roland répond : « Plus grande est mon ardeur.
A Dieu ne plaise, à ses anges bénis,
Que France, en moi, perde de sa valeur !
Plutôt mourir que souffrir déshonneur !
Qui frappe bien est cher à l'empereur ! »

LXXXVII

Roland est preux, mais Olivier est sage[1].

1. « Ce vers exprime avec une concision puissante la différence du

Ils ont tous deux merveilleux vasselage,
Et, dès qu'ils sont à cheval, sous l'armure,
Mourraient plutôt qu'esquiver l'aventure.
Ils sont hardis, et fier est leur langage...
Félons païens chevauchent avec rage.
Olivier dit : « Voyez un peu, Roland.
Ils sont tout près ; Charle est trop loin. Si vous
Aviez daigné sonner votre olifant,
Il serait là : tout irait mieux pour nous.
Aux ports d'Espagne, ah ! regardez les nôtres,
L'arrière-garde, à grands périls promise :
Ceux qui sont là n'en verront jamais d'autres. »
Roland répond : « Ne dites pas sottise.
Mal soit du cœur atteint de couardise !
Nous tiendrons pied sans nous laisser abattre ;
A nous ici de battre et de combattre[1] ! »

LXXXVIII

Roland, voyant qu'un combat se prépare, —
Plus fier que n'est lion ou léopard,
S'adresse aux Francs, et puis à son ami :
« Sire Olivier, ne parlez plus ainsi.
Notre empereur nous a laissés ici
Avec vingt mille hommes choisis à part,
Dont il sait bien que pas un n'est couard.
Pour son seigneur on doit souffrir grands maux,
Endurer tout, et grand froid et grand chaud,

caractère des deux amis ; le poète a soin d'ajouter qu'une fois la décision prise, Olivier, plus prudent au conseil, ne le cède pas en courage à son ami. » (G. Paris.)

1. Je garde le vers du baron d'Avril, qui a tenté de rendre l'allitération de l'original :

Par nos i ert et li colps et li caples.

Perdre le sang et la chair, s'il le faut[1].
Brandis ta lance, et moi ma Durendal,
Ma bonne épée, don du roi notre sire ;
Et si je meurs, qui l'aura pourra dire
Qu'elle appartint à très noble vassal. »

LXXXIX

Or, d'autre part, l'archevêque Turpin,
Piquant des deux, gravit un tertre, afin
De haranguer Français en un sermon :
« Charles nous a laissés ici, barons.
Pour notre roi nous devons bien mourir,
Et chrétienté de nos bras soutenir.
Vous combattrez, vous en êtes certains :
Car à vos yeux voici les Sarrasins.
Confessez-vous, criez à Dieu merci !
Je m'en vais, moi, vous absoudre et guérir.
Si vous mourez, vous serez saints martyrs,
Et siégerez dans le grand Paradis[2]. »
Tous, descendant, à terre se sont mis,
Et l'archevêque, alors, les a bénis,
Pour pénitence ordonnant de férir.

XC

Français se sont levés et redressés.

1. Cf. plus haut les v. 1010-1012.

2. « Cette idée, que les chrétiens tués en combattant les infidèles sont de vrais martyrs, se retrouve vivante au temps des croisades. Il faut cependant noter ici que Turpin ne juge pas une absolution inutile ; mais le péril imminent dispense de confession détaillée. » (G. Paris.)

Ils sont absous, quittes de leurs péchés :
Au nom de Dieu Turpin les a signés.
Ils montent lors sur leurs prompts destriers,
Et, tout armés comme des chevaliers,
Pour la bataille ils sont appareillés.
Roland le comte interpelle Olivier :
« Mon compagnon, fort bien vous le disiez[1],
Que Ganelon nous a, pour beaux deniers
D'argent et d'or, livrés et trahis tous.
Ah ! l'empereur nous devrait bien venger.
Le roi Marsile a fait marché de nous ;
C'est à l'épée qu'il faudra le payer. »

XCI

Aux ports d'Espagne il est passé, Roland,
Sur Veillantif, son bon cheval courant[2].
Sous son armure il a grand air vraiment.
Le baron va brandissant son épieu,
Dont la pointe est tournée vers le ciel bleu ;
En haut se lace un gonfanon tout blanc,
Aux franges d'or jusqu'aux mains lui battant.
Son corps est beau, son front clair et riant.
Son compagnon de près le va suivant,
Et les Français le clament leur garant.
Il jette un fier regard aux Sarrasins,
Mais un regard humble et doux sur les siens.

1. Allusion aux v. 1024-1025.

2. « C'est dans la *Chanson d'Aspremont* (1re moitié du XIIIe siècle) que nous assistons à la conquête par Roland, encore enfant, de l'épée Durendal et du cheval Veillantif. Il les conquiert l'une et l'autre sur le jeune Eaumont, fils du roi païen Agolant. La scène de ces exploits est la Calabre. » (L. GAUTIER.)

A ses Français il dit courtoisement :
« Seigneurs barons, avancez lentement.
Païens ici viennent chercher leur fin.
Nous en ferons un riche et beau butin,
Comme jamais n'en fit nul roi de France. »
Les deux armées déjà sont en présence.

XCII

Olivier dit : « N'attendez que je parle.
Vous n'avez pas daigné sonner du cor,
Et vous n'aurez aucun secours de Charles.
Ce n'est sa faute, il ne sait rien encore ;
Ceux qui sont loin ne sont pas à blâmer...
Chevauchez donc au mieux que vous pourrez,
Seigneurs barons, et fermes tenez-vous !
Au nom de Dieu, soyez bien décidés
A recevoir et donner force coups.
N'oublions pas du roi le cri guerrier ! »
Tous les Français alors de s'écrier :
« Monjoie [1] ! » Et qui les eût ouï crier
Se souviendrait toujours du vrai courage...
Puis, on chevauche. O Dieu ! quel fier visage,
Et quelle hâte à piquer ont ces preux !
Ils vont férir : que feraient-ils de mieux ? —
Les Sarrasins n'ont garde de trembler.
Francs et païens sont près de se mêler.

1. « *Monjoie* est le cri de ralliement de ceux qui combattent sous Charles. Plus tard, ce nom fut donné à l'oriflamme, à ce que raconte notre poète lui-même (v. 3093-3095). On n'a pu déterminer avec certitude l'origine du cri *Monjoie,* qui fut allongé en *Monjoie Saint-Denis* quand les rois de France, en qualité de comtes du Vexin, devinrent fictivement les vassaux de l'abbaye de Saint-Denis. » (G. Paris.)

Première bataille.

XCIII

C'est Aëlroth, le neveu de Marsile,
Qui devant l'ost chevauche le premier.
De nos Français quels mauvais mots dit-il !
« Félons Français, nous allons donc jouter !
Tel vous trahit qui vous devait garder.
Bien fou le roi, de vous laisser aux ports !
Oui, France douce y perdra son orgueil,
Et l'empereur le bras droit de son corps. »
Roland l'ouït. Dieu ! qu'il en eut grand deuil !
Soudain, piquant de ses éperons d'or,
Sur le païen il s'élance à grand' erre,
Rompt son écu, fracasse son haubert,
Fend sa poitrine et lui brise les os,
Et, séparant de l'échine le dos,
De son épieu jette l'âme dehors.
D'un coup si rude il ébranle le corps,
Et, du cheval, sa lance l'abat mort.
En deux moitiés il a brisé le cou.
L'homme abattu, Roland lui parle encore :
« Va donc, culvert ! Non, Charles n'est pas fou !
La trahison ne fut onc de son goût.
Il a bien fait de nous laisser aux ports.
Sauf est l'orgueil de France douce. Et vous,
Français, frappez ! Nôtre est le premier coup.
Nous avons droit, et ces gloutons ont tort ! »

XCIV

Un duc est là, du nom de Falsaron.

Frère du roi Marsile, il tient la terre
Que tint Dathan et que tint Abiron[1].
Dessous le ciel il n'est pire félon.
Entre ses yeux s'étend un large front
D'un demi-pied au moins. — Il considère
Son neveu mort et sent vive colère.
Il fend la presse et court devant les siens,
Jetant le cri de guerre des païens.
Il lance alors aux Français cet affront :
« La douce France ici perdra l'honneur ! »
Mais Olivier l'entend. Plein de fureur,
Sur son cheval, piquant de l'éperon,
Il va férir le duc en vrai baron,
Brise l'écu, rompt le haubert, au corps
Plonge d'un coup les pans du gonfanon,
Et, des arçons, sa lance l'abat mort.
Quand il a vu par terre le glouton,
Il dit d'un ton d'orgueil mêlé de joie :
« De vos défis, culvert, je n'ai souci.
Frappez, Français ! Nous les vaincrons ici. »
Puis il redit le cri du roi : « Monjoie ! »

XCV

Un autre chef est là, c'est Corsablis
De Barbarie, un étrange pays.
Il interpelle ainsi les Sarrasins :
« Cette bataille est pour nous simple jeu ;
Car les Français pour lutter sont si peu !

1. Souvenir biblique, que n'a pas reconnu le copiste d'Oxford, qui transforme Dathan et Abiron en Datliun et Balbiun. — D'après la Bible (*Nombres*, XVI, 1-35), Dathan et Abiron, fils d'Éliab, avec Coré, fils d'Isaar, furent engloutis dans la terre, pour s'être révoltés contre Moïse et Aaron.

Ceux qui sont là méritent nos dédains;
Leur empereur ne les peut secourir.
Voici le jour qu'il leur faudra mourir. »
Bien l'entendit l'archevêque Turpin.
Il n'est païen qu'il veuille autant haïr.
Piquant avec ses éperons d'or fin,
A toute force il s'en va le férir,
Brise l'écu, défonce le haubert,
De son épieu lui traverse le corps,
Le fait du coup chanceler vers la terre,
Et, de sa lance, au chemin l'abat mort.
Lorsqu'il le voit gisant dans la poussière,
A ce glouton il s'adresse et lui dit:
« Culvert païen, vous en avez menti!
Messire Charle est toujours notre appui,
Et nos Français ne pensent pas à fuir.
Vos compagnons, nous les clouerons ici.
Je vous l'apprends: vous devez tous mourir!
Frappez, Français, et sans vous ralentir!
Ce premier coup est nôtre, Dieu merci! »
« Monjoie! » crie-t-il, car le champ est à lui.

XCVI

Gérin convainc Malprimis de Brigal
Que son écu ne lui vaut un denier:
Il brise net sa boucle de cristal[1],
Dont sur le sol va rouler la moitié.

1. Le milieu de la face extérieure de l'écu présentait un léger renflement terminé quelquefois en pointe et souvent orné de pierres précieuses : c'était la *boucle* de l'écu. Ici, la boucle est de cristal; un peu plus bas (v. 1283), elle sera d'or. La boucle de l'écu d'Abîme (v. 1660-1662) est particulièrement riche.

Jusqu'à la chair il perce son haubert,
Lui plonge au corps son épieu tout entier;
Et d'un seul coup le païen tombe à terre,
Et Satanas prend son âme en enfer[1].

XCVII

Gérier, frappant l'émir de Balaguer,
Rompt son écu, démaille son haubert,
Lui met son bon épieu dans les entrailles,
Pousse si bien qu'il traverse le corps,
Et, de sa lance, à terre l'abat mort.
Olivier dit : « Gente est notre bataille ! »

XCVIII

A l'aumaçour s'en prend le duc Samson.
Il rompt l'écu, de fleurs et d'or couvert,
Atteint la peau, malgré le bon haubert,
Fend au païen cœur et foie et poumon,
Et l'abat mort, qu'on s'en afflige ou non[2].
Turpin s'écrie : « C'est un coup de baron ! »

XCIX

Laissant courir son cheval, Anséïs
En plein écu s'en vient frapper Turgis
De Tourtelouse ; il rompt sa boucle d'or,

1. On voit les démons emporter les âmes dans presque toutes les chansons de geste : *Doon de Mayence, Gaufrey, Gaydon,* etc. — Cf. plus bas le v. 1510.

2. Cf. une formule analogue aux v. 1546 et 3364.

De son haubert brise la double maille,
Lui met le fer de l'épieu dans le corps :
De part en part il le perce à la taille,
Et, de sa lance, il le renverse mort.
« Ah! dit Roland, voilà le coup d'un fort! »

C

Lors, Engelier, le Gascon de Bordeaux,
Lâchant la bride à son cheval de guerre,
S'en va férir Escremis de Valterre,
Frappe l'écu, dont il fait des morceaux,
Et du haubert rompt la ventaille; puis,
D'un coup rapide entre les deux mamelles,
A pleine lance, il l'abat mort de selle.
« Ainsi, dit-il, vous serez tous réduits! »

CI

Othon, lui, frappe un païen, Estorgant,
Sur son écu, dans le cuir, par devant:
Il en enlève et le rouge et le blanc.
De son haubert il déchire les pans,
Lui met au corps son bon épieu tranchant,
Et l'abat mort de son cheval courant.
Puis il lui dit: « Point n'aurez de garant! »

CII

Et Bérenger! Il frappe Estramaris,
Brise l'écu, rompt le haubert, et puis,
En lui plongeant son épieu dans le corps,
Entre un millier de félons l'abat mort. —

Des douze pairs païens, dix sont occis ;
Il n'est resté que deux vivants encore :
L'un est Chernuble et l'autre Margaris.

CIII

Margaris est un vaillant chevalier,
Robuste et fort et rapide et léger.
Piquant des deux, il court sur Olivier ;
Il rompt l'écu dessous la boucle d'or,
Et son épieu rase le flanc du brave.
Dieu ne voulut qu'il atteignît le corps.
La chair demeure intacte... Sans entrave,
Passe et s'en va le champion des païens,
Sonnant du cor pour rallier les siens[1].

CIV

Partout la lutte est merveilleuse et dure.
Le preux Roland ne craint de s'exposer.
Son épieu frappe autant que le bois dure,
Mais quinze coups à la fin l'ont brisé.
Mettant alors à nu sa Durendal,
Contre Chernuble il s'élance à cheval.
Il rompt le heaume où l'escarboucle luit,
Tranche la coiffe avec la chevelure,

1. Comme l'a remarqué PETIT DE JULLEVILLE, Margaris de Sibile est le seul Sarrasin de marque à qui le poète fasse grâce de la vie. Il semble qu'il ait été touché lui-même par cette beauté charmante qu'il lui attribue (v. 957-959). Baligant aussi est très beau (v. 3157-3164). Mais, en général, le poète a dépeint les ennemis comme effrayants à voir ; quelques-uns même sont de vrais monstres : Chernuble, dont les cheveux balaient la terre (v. 976) ; Falsaron, qui n'a pas moins d'un demi-pied de front entre les deux yeux (v. 1217-1218).

Et tranche aussi les yeux et la figure,
Le blanc haubert à fine maille, et puis
Le corps entier jusques à l'enfourchure ;
Il fend la selle incrustée en or pur,
Et, de son fer, sans chercher la jointure,
En pleine échine il tranche la monture.
Homme et cheval gisent sur l'herbe drue.
« Culvert, s'écrie Roland à cette vue,
Mal t'en a pris ! Mahomet n'y peut rien !
A tel glouton victoire n'appartient ! »

CV

Roland s'en va par le champ de bataille.
Sa Durendal, qui bien tranche et bien taille,
Aux Sarrasins fait un immense tort.
Il faut le voir entasser mort sur mort,
Et par la place épandre le sang clair.
Rouges de sang sont ses bras, son haubert,
Et rouge aussi jusqu'au cou son cheval.
Olivier est à férir son égal ;
Les douze pairs ne méritent nul blâme,
Et les Français se battent avec âme,
Quant aux païens, ils meurent ou se pâment.
« A nos barons, dit Turpin, gloire et joie ! »
Puis il redit le cri du roi : « Monjoie ! »

CVI

Dans la mêlée Olivier chevauchant
Va, n'ayant plus de lance — qu'un tronçon.
Il vient férir un païen, Malsaron,
Brise l'écu, d'or et de fleurs luisant,

Fait, à ses pieds, du front du Sarrasin
Jaillir les yeux et la cervelle, enfin
Entre sept cents des siens l'abat mort. Puis,
Il tue encore Estorgus et Turgis[1].
Mais jusqu'au poing s'est rompu le tronçon.
« Que faites-vous, dit Roland, compagnon?
En tel combat de quoi sert un bâton?
Acier et fer ont seuls valeur égale.
Mais où donc est votre épée, Hauteclaire,
A garde d'or, à pommeau de cristal ? »
— « Je ne puis pas, lui répond son rival,
La tirer, tant j'ai de férir affaire ! »

CVII

Sire Olivier tire sa bonne épée,
Par son ami Roland tant réclamée,
Et la lui montre, en vrai bon chevalier.
Il frappe alors Justin de Val-Ferrée,
Fend au païen la tête par moitié,
Tranche le corps, la cuirasse brodée[2],
La bonne selle amplement d'or gemmée,
Coupe l'échine au cheval en deux parts,
Et sur le pré jette le tout épars.
Roland lui dit: « Pour frère je vous tiens.
Voilà les coups que Charle aime des siens ! »
— « Monjoie ! Monjoie ! » crie-t-on de toutes parts.

1. Si l'on n'admet pas une inadvertance, il faut croire que ce Turgis est un autre païen que le Turgis de Tourtelouse, tué plus haut par Anséïs (v. 1279-1288).

2. Pour le sens de cette épithète (de même aux v. 1453 et 3307), cf. la note du v. 1032.

CVIII

Le preux Gérin à son cheval Sorel
Et son ami Gérier à Passe-Cerf
Lâchent la bride et piquent de concert.
Ils vont férir un païen, Timozel,
L'un dans l'écu, l'autre dans le haubert,
Et, lui plongeant leurs deux épieux au corps,
Sur un guéret ils le renversent mort.
De ces deux pairs, mêmement intrépides,
Je ne sais pas qui fut le plus rapide...
Espervcris par là se trouve encore :
Sous Engelier meurt ce fils de Borel.
Par l'archevêque est tué Siglorel :
Cet enchanteur a déjà vu l'enfer,
Où, par magie, le mena Jupiter[1].
Turpin s'écrie : « C'est bon ! il a vécu ! »
Roland répond : « Le culvert est vaincu !
Frère Olivier, de tels coups me sont chers ! »

CIX

Et la bataille est devenue horrible !
Francs et païens portent des coups terribles,
En pratiquant l'attaque ou la défense.
Partout on voit des enseignes, des lances,
Des gonfanons sanglants et tout en pièces.
Que de Français perdent là leur jeunesse,
Et ne pourront revoir leurs mères, las !

1. Jupiter fait ici figure de démon. L'erreur est à peu près la même, qui nous représente Apollon adoré par les Sarrasins. Le trouvère est évidemment très mal informé sur le paganisme.

Leurs femmes, ceux qui attendent là-bas[1] !...
Charles en pleure et lamente. A quoi bon,
Puisqu'ils n'auront de sa part nul secours ?
Ah ! Ganelon l'a mal servi, le jour
Qu'en Saragosse il vendit sa maison !
Il doit pourtant l'expier et périr :
Un plaid, dans Aix, fera pendre ce grand,
Et, avec lui, trente de ses parents,
Qui n'avaient pas, certes, compté mourir[2] !

CX

C'est un combat merveilleux et pesant.
Là, font miracle Olivier et Roland,
Et l'archevêque assène coups sur coups ;
Les douze pairs à férir ne sont mous,
Et les Français frappent en bons chrétiens.
Par cent, par mille, y meurent les païens.
Qui ne s'enfuit contre mort n'a garant ;
Qu'il veuille ou non, il finit là son temps.
Nous y perdons tous nos meilleurs, hélas !
Qui plus jamais ne verront leurs parents,
Ni l'empereur qui les attend là-bas !...
. . . .
En France éclate une étrange tourmente,
Un ouragan de tonnerre et de vent.
Il pleut, il grêle, et démesurément.

1. « Remarquez cet attendrissement du poète sur tant de braves gens qui ne reverront jamais leurs mères, leurs femmes, leurs amis. Cette note émue repose l'âme parmi tant de férocité. Le poète l'a senti habilement, et, dans sa furie guerrière, il reste humain. » (Petit de Julleville.)

2. Ces quatre vers nous font prévoir le dénouement. On remarquera toutefois que Ganelon est à la fin, non pas pendu, mais écartelé.

La foudre tombe, effroyable et fréquente.
Et c'est vraiment un tremblement de terre
De Saint-Michel du Péril[1] jusqu'à Sens[2],
De Besançon jusqu'au port de Wissant[3].
Dans les maisons crèvent les murs ouverts.
En plein midi s'étendent les ténèbres :
Il n'est clarté que du feu des éclairs.
Chacun s'effraie de ces signes funèbres.
Plusieurs s'écrient que tout est consommé,
Que c'est la fin de ce siècle présent.
Mais nul ne sait, nul ne dit vérité :
C'est le grand deuil pour la mort de Roland[4].

CXI

Tous les Français ont frappé dur et fort.
En foule et par milliers païens sont morts :
De cent milliers il n'en survit pas deux.
« Ah ! dit Roland, nos hommes sont des preux,
Et sous le ciel nul n'en a de meilleurs.
Il est écrit en la geste des Francs[5]
Que bons vassaux servent notre empereur. »

1. Il s'agit du Mont Saint-Michel. Cf. les notes des v. 37 et 152.

2. Je garde le mot du texte d'Oxford ; mais, sur l'identification de ce nom géographique, les critiques sont partagés.

3. Wissant est un port de mer, entre Boulogne et Calais.

4. « Ce trouble de la nature, ce *grand deuil pour la mort de Roland*, est une des plus belles inspirations de notre épopée. » (G. Paris.) — Ces signes précurseurs de la mort du héros semblent bien être un souvenir de ceux qui, d'après l'Évangile, ont marqué la mort du Messie.

5. Les auteurs de chansons de geste, pour authentiquer leurs récits, se plaisent à les présenter comme fondés sur des *chroniques* qu'ils auraient lues dans quelque monastère (cf. plus bas v. 1684-1685, 2094-2098, 3181, 3262, 3742). On pense bien que ces chroniques, la plupart du temps, sont imaginaires.

Or, par la plaine, ils vont cherchant les leurs.
Tendresse et deuil leur font verser des pleurs,
Par grand amour de cœur pour leurs parents...
Surgit le roi Marsile avec ses gens.

Seconde bataille.

CXII

Marsile vient le long d'une vallée,
Accompagné d'une puissante armée,
Qu'il a lui-même en vingt corps divisée.
Heaumes luisant de pierres, d'or gemmées,
Riches écus et cuirasses brodées
Brillent au loin, et sept mille clairons
Sonnent : grand bruit par toute la contrée...
Roland s'écrie : « Mon frère et compagnon,
Gane a juré notre mort, le félon !
Sa trahison ne peut être celée.
Par l'empereur elle sera vengée.
Mais nous aurons, nous, bataille acharnée ;
On n'aura vu jamais telle mêlée.
J'ai, pour férir, Durendal, mon épée,
Et vous, ami, vous avez Hauteclaire.
Par nous portées en maint lieu de la terre,
Que de combats gagnés nous leur devons !
Gardons-les bien des mauvaises chansons [1] ! »

CXIII [2]

Quand les Français voient tant de Sarrasins

1. Cf. la note du v. 1014.
2. A partir d'ici, le texte d'Oxford présente dans les laisses un ordre

De toutes parts couvrir les champs voisins,
Troublés, ils crient vers Olivier, Roland,
Les douze pairs, pour qu'ils soient leur défense.
Alors, Turpin leur dit son sentiment :
« Seigneurs barons, restez sans défaillance !
Au nom de Dieu, qu'on ne vous voie fuyant,
Et que nul preux n'en fasse un mauvais chant !
Mieux vaut pour nous mourir en combattant !
Il est certain qu'ici nous finirons
Et que, passé ce jour, plus ne vivrons.
Mais une chose est vraie, je vous le dis :
Tous, vous verrez s'ouvrir saint Paradis,
Et serez près des Innocents[1] assis. »
A ce mot-là, les Francs sont pleins de joie ;
Il n'en est point qui ne s'écrie : « Monjoie ! »

CXIV

Un Sarrasin de Saragosse est là,
De qui dépend la moitié de la ville :
C'est Climborin, un seigneur d'âme vile.
De Ganelon, le traître comte, il a
Reçu la foi, lui donnant par faveur[2]

peu satisfaisant pour le sens : v. 1628-1670 (CXXV, CXXVI), 1467-1609 (CXIII-CXXII), 1620-1627 (CXXIV), 1610-1619 (CXXIII), 1671-1690 (CXXVII). J'adopte les transpositions qu'ont adoptées les éditeurs et traducteurs, depuis MÜLLER jusqu'à BÉDIER, conformément au texte des autres manuscrits.

1. On a quelquefois entendu ce mot des saints Innocents, dont la fête se célèbre le 28 décembre. L. GAUTIER estime que le sens est plus large, et qu'il s'agit ici de tous les bienheureux.

2. C'est-à-dire : en signe d'amitié. — Au lieu d'un *heaume* (v. 1488), le texte parle d'une *épée* : le v. 629, où nous avons vu Climborin donner son *heaume* à Ganelon, établit que c'est une inadvertance.

Heaume à rubis et baiser sur la bouche.
Il honnira, dit-il, Terre-Majeur,
Et prendra sa couronne à l'empereur.
Sur son cheval, qu'il nomme Barbamouche,
Mieux qu'épervier ou qu'hirondelle il vole.
Piquant des deux en une course folle,
Il va férir Engelier de Gascogne,
Que rien ne peut sauver, — écu ni brogne, —
De son épieu lui met la pointe au corps,
Pousse si bien qu'il enfonce le fer,
Et sur le champ sa lance l'abat mort.
Puis il s'écrie : « Ils sont bons à défaire.
Frappez leurs rangs, païens, et rompez-les ! »
— « Perdre un tel preux ! quel deuil ! » crient les [Français.

CXV

Roland le comte interpelle Olivier :
« Mon compagnon, voici mort Engelier.
Nous n'avions pas plus vaillant chevalier. »
— « Ami, que Dieu me le donne à venger ! »
L'éperon d'or pique le destrier,
Et, Hauteclaire en main, sanglant acier,
Le preux, ardent, va férir le païen,
Brandit son coup, et fait choir l'adversaire,
Dont les démons portent l'âme en enfer[1].
Puis, Olivier tue le duc Alphaien,
D'Escababi tranche le chef, démonte
Sept cavaliers Arabes : grâce au comte,
Ils ne pourront jamais plus guerroyer

1. Cf. la note du v. 1268.

« Mon compagnon se fâche, dit Roland,
Et, près de moi, va se faire louer.
Voilà les coups qu'en nous Charle aime tant[1] ! »
Bien haut il crie : « Frappez-les, chevaliers ! »

CXVI

Vient d'autre part un païen, Valdabron.
Il est du roi Marsile le parrain[2],
Seigneur sur mer de quatre cents dromons,
Et reconnu par quiconque est marin.
Jérusalem prise par trahison,
Il viola du saint roi Salomon
Le temple, et puis occit devant les fonts
Le patriarche[3]. A Gane il a fait don
De son épée avec mille mangons[4].
Sur son cheval, qu'il nomme Gramimond,
Il vole, aussi rapide qu'un faucon.
L'ayant piqué de ses fins éperons,
Il va férir le puissant duc Samson,
Brise l'écu, rompt le haubert, au corps
Plonge d'un coup les pans du gonfanon,
Et, des arçons, sa lance l'abat mort.
« Frappez, païens, dit-il, nous les vaincrons. »
Français s'écrient : « Quel deuil ! un tel baron ! »

1. Reprise presque textuelle du v. 1377.

2. Cf. la note du v. 618.

3. Jérusalem et les lieux saints avaient plus d'une fois souffert de la haine des Musulmans. Il est donc malaisé de préciser le fait auquel ces vers font allusion. L. Gautier relève qu'en 1012, le calife Hakem persécuta les chrétiens, détruisit la grande église de Jérusalem et fit crever les yeux au patriarche Jérémie.

4. Cf. plus haut les v. 619-622. — Pour les *mangons*, cf. la note du v. 621.

CXVII

Le preux Roland, quand il voit Samson mort,
En a grand deuil, ainsi que bien on pense.
Sur son cheval, d'un seul bond, il s'élance.
Sa Durendal, qui vaut plus que fin or,
Frappant un coup de toute violence,
Fend au païen son heaume gemmé d'or,
Tranche la tête et la brogne et le corps,
La bonne selle incrustée en or pur,
Et, très à fond, le dos de la monture.
Bref, qu'on l'en blâme ou non [1], tous deux sont morts.
Païens s'écrient : « Rude coup pour les nôtres ! »
Roland répond : « Je n'aime pas les vôtres ;
Par devers vous est l'orgueil et le tort. »

CXVIII

Un Africain est là, venu d'Afrique :
C'est Malcuidant, le fils du roi Malcud.
Son armement est tout en or battu
Et, sous le ciel, luit d'un éclat unique.
Sur son cheval, qu'il nomme Saut-Perdu,
Et qu'à la course onc bête n'a vaincu,
Il va férir Anséïs en l'écu.
Le cuir vermeil et bleu cède à l'instant.
Puis, le païen rompt les pans du haubert,
Et plonge au corps le bois avec le fer.
Mort est le comte, il a fini son temps.
« Pauvre baron ! malheur ! » disent les Francs.

1. Cf. une formule analogue aux v. 1279 et 3364.

CXIX

Par le champ va l'archevêque Turpin.
Tel tonsuré jamais ne chanta messe,
Qui de son corps ait fait tant de prouesses.
« Dieu te châtie ! crie-t-il au Sarrasin,
Bourreau du preux dont je pleure la perte ! »
Vite, appelant son bon cheval à l'aide,
Il court frapper sur l'écu de Tolède,
Et l'Africain s'abat sur l'herbe verte.

CXX

Grandogne, alors, surgit d'autre côté.
Fils de Capuel, le roi de Cappadoce,
Sur son cheval Marmore, plus véloce
Que n'est l'oiseau qui vole, il est monté.
Rêne lâchée, piquant de l'éperon,
Il va s'en prendre à Gérin le baron,
Fend son écu, qu'il fait tomber du cou,
Et sa cuirasse aussi du même coup,
Lui plante au corps l'azur de sa bannière,
Et l'abat mort sur une roche altière.
Il tue aussi son compagnon Gérier,
Et Guy de Saint-Antoine, et Bérenger ;
Puis va férir un puissant duc, Austore,
Qui sur le Rhône eut le fief de Valence.
Païens ont joie en voyant le duc mort.
« Combien de nous tombent ! » crient ceux de
[France.

CXXI

Le preux Roland, dont l'épée est sanglante,

Ayant ouï que Français se lamentent,
En a tel deuil qu'il sent son cœur se fendre.
« Païen, dit-il, puisse Dieu te le rendre !
Toutes ces morts, je vais cher te les vendre[1] ! »
Il éperonne, et son cheval s'élance.
Lequel paiera ? Tous deux sont en présence.

CXXII

Grandogne était homme sage et vaillant,
Et vertueux et brave combattant.
Sur son chemin il rencontre Roland,
Qu'il reconnaît, sans l'avoir vu pourtant,
A son air fier, à son corps noble et gent,
A son regard comme à sa contenance.
Il s'en défend en vain, il est en transe.
Il voudrait fuir. Impossible ! Le preux
L'atteint d'un coup rapide et vigoureux,
Qui fend jusqu'au nasal le heaume en deux,
Tranche le nez et la bouche et les dents,
Le corps entier, le haubert jaseran[2],
La selle d'or aux deux auves d'argent,
Et, pénétrant jusqu'au dos du cheval,
Tue sans remède et l'homme et l'animal.
Les Espagnols exclament, tout dolents ;
Et les Français : « Quels coups frappe Roland ! »

1. C'est-à-dire : « tu vas me les payer cher ! »

2. Comme Petit de Julleville, je garde l'expréssion du texte : un haubert *jaseran* est un haubert à mailles. Le mot *jaseran*, d'abord adjectif, est de bonne heure devenu substantif pour désigner une cotte de mailles (dérivé du nom de la ville d'Alger, en arabe *al-Djezair*, d'où venaient beaucoup de cottes de mailles). Aujourd'hui, terme de bijouterie : un *jaseran* est une chaîne formée de petites mailles ou de petits anneaux.

CXXIII

La bataille est merveilleuse et hâtive.
Tous les Français, que la rage domine,
Tranchent les poings, les côtes, les échines,
Les vêtements jusque dans la chair vive ;
Et le sang clair coule sur l'herbe verte.
Mais les païens, qu'épouvantent leurs pertes :
« Terre-Majeur, Mahomet te maudisse !
Sur toute race est la tienne hardie ! »
Pas un qui vers Marsile ne s'écrie :
« Chevauche, ô Roi ! que ta gent ne périsse ! »

CXXIV

Oui, la bataille est merveilleuse, immense.
Français y vont des épieux brunissants.
Là, se peut voir partout grande souffrance :
Tant d'hommes morts et navrés et sanglants !
Ils gisent là, sur le dos, sur la face...
Les Sarrasins, n'y tenant plus longtemps,
Bon gré mal gré doivent quitter la place,
Et vivement les pourchassent les Francs.

Troisième bataille.

CXXV

Parmi les siens voyant tant de victimes,
Marsile a fait sonner cors et trompettes.
Avec son ban dans la lutte il se jette.

Devant, chevauche un Sarrasin, Abîme.
Un plus félon n'est en la compagnie :
Lourd de péchés, chargé de félonies,
Il ne croit pas en Dieu, fils de Marie ;
Plus noir que poix fondue, avec délice
Il accomplit trahison et tuerie,
Les aimant plus que tout l'or de Galice.
Nul ne l'a vu rire ni plaisanter ;
Mais il est brave, et jusqu'à la folie ;
Et pour cela le roi lui fait porter
Son grand dragon, où sa gent se rallie.
Un tel félon n'est du goût de Turpin.
Dès qu'il le voit, il désire sa fin
Et dit, ayant de soi pleine maîtrise :
« Fort hérétique, il me semble, est ce sire.
Plutôt mourir que n'aller point l'occire !
Onc je n'aimai couard ni couardise. »

CXXVI

Et l'archevêque engage la bataille
Sur le cheval qu'il prit au roi Grossaille,
En Danemark l'ayant tué jadis.
Le destrier est rapide et hardi :
La jambe est plate et les pieds sont moulés,
Courte la cuisse, et large le derrière ;
L'échine est haute et les flancs allongés ;
Blanche est la queue, et jaune la crinière,
Fauve la tête, et petite l'oreille.
Il n'est cheval d'encolure pareille.
Or, l'archevêque a piqué d'un cœur fier ;
Il n'entend pas qu'Abîme au coup échappe.
Sur son écu merveilleux il le frappe :
Rubis, topaze, améthyste, escarboucle,

Cristal de roche y luisent à la boucle[1].
L'émir Galafre[2] au païen fit ce don,
Au Val-Métas l'ayant eu d'un démon.
Turpin l'atteint si bien sur son coursier
Qu'après, l'écu ne vaut pas un denier,
De part en part il lui tranche le corps,
Et sur la place il l'abat raide mort.
Français s'écrient : « Quelle main décidée !
Avec Turpin, la crosse est bien gardée ! »

CXXVII

Roland le comte interpelle Olivier :
« Mon compagnon, s'il vous plaît l'octroyer,
Notre archevêque est très bon chevalier.
Meilleur n'existe en terre, sous les cieux :
Il sait férir et de lance et d'épieu. »
— « Courons l'aider ! » répond l'autre. A ce mot,
L'âpre combat recommence aussitôt.
Durs sont les coups et rude le labeur,
Et les chrétiens y souffrent grand'douleur.
. . . .
Qu'il eût fait beau voir Roland, Olivier
De leurs épées et férir et tailler,
Et l'archevêque y joindre son épieu !
Combien sont morts sous leurs coups en ce lieu ?
Chartes et brefs l'ont écrit, publié ;
La geste dit : plus de quatre milliers[3].

1. Cf. la note du v. 1263.

2. D'après L. Gautier, il s'agit peut-être de cet émir Galafre qui joue un si grand rôle dans la légende de Charlemagne. Galafre était roi de Tolède. C'est à sa cour que dut s'enfuir le jeune Charles, persécuté par ses deux frères ; il s'y cacha longtemps sous le nom de Mainet, et finit par s'y fiancer à Galienne, fille de l'émir.

3. Cf. la note du v. 1443.

Dans quatre chocs, tout alla bien pour eux ;
Mais le cinquième aux Francs est désastreux
Et voit périr tous les bons chevaliers,
Hormis soixante, épargnés du Seigneur.
Ceux-là vendront très cher leur dernière heure.

Appels du cor de Roland.

CXXVIII

Roland, devant cette immense tuerie,
Vers Olivier se tourne et l'interpelle :
« Beau cher ami, pour Dieu, je vous en prie,
Voyez quels preux gisent dans la prairie !
Plaignons, hélas ! douce France la belle,
Qui va rester veuve de tels barons !
Que n'êtes-vous, ô Roi que nous aimons,
A nos côtés ?... Cher Olivier, mon frère,
Pour lui mander nouvelles, comment faire ? »
— « Je n'en sais rien, répond le noble comte,
Plutôt mourir que d'encourir la honte [1] ! »

1. Ce beau vers d'Olivier est une réplique du beau vers de Roland (v. 1091) :

Plutôt mourir que souffrir déshonneur !

— « Le poète, recourant à ce procédé de symétrie contrastée dont il tire ses plus puissants effets, construit, comme pendant à la scène où Roland disait ses arguments pour ne pas appeler (laisses LXXXIII-LXXXVII), une seconde scène où Olivier, ironique, cruel, reprend à son compte contre Roland les arguments de Roland lui-même. » (J. BÉDIER.) L'étroite corrélation des deux épisodes prouve une contexture du poème habile et serrée.

CXXIX

Et Roland dit : « Je sonnerai du cor.
Charle entendra, tandis qu'il passe aux ports.
Je garantis que reviendront les Francs. »
Mais Olivier : « L'opprobre serait grand,
Et le reproche irait à vos parents,
Et durerait tant qu'ils seraient vivants[1].
Quand je l'ai dit, vous avez résisté ;
Vous le ferez sans mon gré maintenant.
Si vous cornez, ce sera lâcheté.
Puis, vous avez les deux bras tout sanglants[2]. »
— « C'est que j'ai bien frappé ! » répond Roland,

CXXX

Et Roland dit : « Rude est notre combat.
Je cornerai ; le roi Charle entendra. »
Mais Olivier : « Ce ne serait courage.
Quand je l'ai dit, vous l'avez dédaigné.
Le roi présent, nous n'aurions eu dommage.
Ceux qui sont loin ne sont pas à blâmer[3]... »
« Par cette barbe, a repris Olivier,
Si je revois ma sœur Aude là-bas,
Vous ne serez jamais entre ses bras[4]. »

1. Cf. la note du v. 1063.
2. « Non de blessures reçues, mais de blessures faites aux ennemis. » (G. Paris.)
3. Reprise textuelle du v. 1174.
4. Des récits postérieurs à notre poème nous montrent la sœur d'Olivier fiancée à Roland, après le duel épique où s'étaient mesurés dans une île du Rhône les deux jeunes héros, l'un champion de Gérard

CXXXI

Et Roland dit : « Pourquoi donc ce courroux ? »
L'autre répond : « La faute en est à vous :
Car le courage est bon sens, non folie ;
Mieux vaut toujours mesure que furie.
Français sont morts par votre légerie ;
Charles n'aura plus service de nous.
Le roi, si vous aviez daigné m'en croire,
S'en fût venu ; nous aurions la victoire,
Et pris ou mort serait Marsile. Certes,
Vous fûtes preux, mais c'est pour notre perte,
Et plus n'aura notre aide Charlemagne,
Ce roi sans pair jusqu'au grand Jugement[1].
France sera honnie, et vous, Roland,
Mourrez. Ici, notre amitié compagne
Avant ce soir finira tristement. »

CXXXII

Turpin, oyant les preux se disputer,
D'éperons d'or pique son destrier.
Il vient vers eux et se prend à gronder :
« Sire Roland, et vous, sire Olivier,
Veuillez, pour Dieu, ne vous pas quereller !
Plus n'est besoin que l'on sonne du cor ;
Mais néanmoins cela vaut mieux encore.

de Vienne, l'autre champion de Charlemagne (sujet traité par Victor Hugo dans son *Mariage de Roland*). — La très brève mention faite ici de la « belle Aude » ne prépare qu'insuffisamment la mort pathétique qu'on lira plus loin (v. 3705-3733).

1. C'est-à-dire : ce roi qui n'aura pas son pareil jusqu'au jour du Jugement dernier.

Vienne le roi, il pourra nous venger.
Pour ceux d'Espagne, adieu toute liesse.
Quand nos Français, à terre ayant mis pied,
Nous trouveront morts et taillés en pièces,
Ils nous mettront en bières, sur sommiers,
Et, nous pleurant de deuil et de pitié,
Nous coucheront aux parvis des moutiers,
Bien à l'abri des loups, des porcs, des chiens. »
Roland répond : « Sire, vous parlez bien. »

CXXXIII

Roland met donc à sa bouche le cor,
L'ajuste bien, et sonne à grand effort.
Hauts sont les puys, et très loin va le son :
A trente lieues au moins, l'écho répond.
Charles entend la voix qui se prolonge :
« Nos hommes ont bataille, » dit le roi.
Mais Ganelon lui réplique : « Ma foi,
D'autre que vous, on dirait : C'est mensonge ! »

CXXXIV

Péniblement, le preux comte Roland
A grand' douleur sonne son olifant ;
Et par la bouche a jailli le clair sang,
Et du cerveau la tempe aussi se fend.
Mais loin, très loin porte le son du cor.
Charles l'entend, qui va passant aux ports,
Et, comme lui, le duc Naime et les Francs.
« Ah ! dit le roi, c'est le cor de Roland.
Il n'en sonna jamais que combattant. »
Gane répond : « Bataille ? Non, vraiment.
Vous, un vieillard, vous, tout fleuri, tout blanc,

Par tels propos vous semblez un enfant[1].
Ignorez-vous tout l'orgueil de Roland ?
C'est merveilleux que Dieu le souffre tant.
Il conquit Nople, et sans votre agrément :
Quand les païens en sortirent armés
Pour résister au bon vassal Roland,
Il les occit, puis il lava les prés
A très grande eau, pour effacer le sang[2]...
Pour un seul lièvre il corne un jour durant.
Devant ses pairs, sans doute, il va gabant.
Qui, sous le ciel, l'attaquerait au champ ?
Chevauchez donc ; vous arrêterez-vous ?
Terre-Majeur est bien loin devant nous. »

CXXXV

Roland le comte a la bouche sanglante,
Et du cerveau la tempe est pantelante ;
A grand' douleur il sonne l'olifant.
Avec tous ses Français, Charles l'entend.
« Ah ! dit le roi, ce cor a longue haleine ! »
— « Roland, répond le duc Naime, est en peine.
On a bataille, oui, sur ma conscience.

1. « L'insolence de Ganelon s'explique par l'angoisse même qui le saisit naturellement en entendant comme les autres les sons prolongés du cor. » (G. Paris.)

2. « D'après les vieux récits, à un moment où Charlemagne le voulait près de lui pour livrer une grande bataille contre les Sarrasins, Roland s'échappa de l'armée en compagnie des autres pairs, pour aller prendre Nople, qui était une ville d'Espagne (cf. v. 198-200). Il s'en empara et mit à mort le roi, quoiqu'il sût que sa vie était chère à Charlemagne. L'empereur s'aperçut de la double désobéissance de son neveu, malgré tous ses efforts pour cacher son escapade, et pour effacer la trace du sang qu'il avait eu le tort de répandre. Courroucé, il souffleta Roland avec son gant. » (J. Fabre.)

Traître est celui qui vers vous cherche à feindre.
Adoubez-vous, criez le cri de France,
Et secourez votre race en souffrance.
N'oyez-vous pas au loin Roland se plaindre ? »

CXXXVI

L'empereur Charle a fait sonner ses cors.
Chacun met pied à terre, arme son corps :
Heaumes, hauberts, épées à garde d'or,
Riches écus, épieux très longs et forts,
Et gonfanons blancs et vermeils et bleus [1].
Sur leurs chevaux remontent tous les preux.
Éperonnant tant que durent les ports,
Ils vont, troublés et se disant entre eux :
« Si nous voyions Roland avant sa mort,
Oh ! près de lui, quels coups de notre part ! »
Mais à quoi bon ? Ils sont trop en retard.

CXXXVII

Comme le jour, le soir est clair et pur.
Sous le soleil reluisent les armures :
Heaumes, hauberts jettent grandes lueurs,
Et ces écus, tous si bien peints à fleurs,
Ces gonfanons dorés, et ces épieux...
L'empereur, donc, chevauche avec fureur,
Et les Français sont dolents, anxieux ;
Il n'en est pas qui durement ne pleure
Et pour Roland ne soit en très grand' peur.
. . . .
Faisant saisir le comte Ganelon,
Le roi le livre aux queux de sa maison.

1. Cf. le vers 999 et la note.

Ayant mandé leur chef, nommé Bégon :
« Garde-moi bien, lui dit-il, ce félon.
De ma famille il a fait trahison. »
Bégon le prend, et cherche à la cuisine
Cent compagnons, de bonne ou triste mine.
Eux, épilant du traître le menton,
De quatre coups de poing lui font tous don,
Puis font jouer la verge et le bâton,
Autour du col lui passent un chaînon,
Et, l'enchaînant comme on fait un ourson,
Sur un sommier le jettent — sans honneur.
Ils le rendront plus tard à l'empereur[1].

CXXXVIII

Hauts sont les puys et ténébreux et grands,
Profonds les vaux, rapides les torrents.
Clairons, sonnant et derrière et devant,
Répondent tous ensemble à l'olifant.
Le roi chevauche avec emportement,
Et les Français, anxieux et dolents,
Vont, pleurant tous et tous se lamentant,
Et priant Dieu qu'il préserve Roland,
Tant qu'ils aient pu venir en masse au champ
Et, près de lui, frapper virilement.
Mais à quoi bon ? Peine perdue, vraiment !
Ils tardent trop, ils n'y seront à temps.

1. « Ce passage est le seul dans notre poème où l'on croie voir une intention d'exciter le rire par le spectacle du grotesque. La scène est odieuse à notre goût, mais l'auditoire à demi barbare ne répugnait pas à ces excès de représailles contre un traître. On remarquera que Charles, qui s'attribue le droit de faire outrager Ganelon, n'a pas celui de le faire mourir sans le consentement des pairs de l'accusé. » (Petit de Julleville.) — Cf. la note du v. 3741.

CXXXIX

En grand courroux chevauche Charlemagne,
Sa barbe blanche inondant sa cuirasse[1].
Tous ses barons chevauchent sur sa trace,
Tous courroucés qu'aucun d'eux n'accompagne
Le fier Roland, dans la lutte sanglante
Par lui livrée aux Sarrasins d'Espagne.
Qui survivra, lui blessé ?... La montagne
A ses côtés n'en voit plus que soixante !
Onc roi ni chef n'eut troupe plus vaillante[2].

Déroute des Français.

CXL

Embrassant monts et landes du regard,
Roland a vu, gisants de toutes parts,
Des Francs, qu'il pleure en gentil chevalier[3] :
« Seigneurs barons, Dieu de vous ait pitié !
Qu'en Paradis il vous reçoive tous
Et vous octroie repos en saintes fleurs[4] !

1. Cf. la note du v. 48.

2. Après l'épisode du cor, ces vers nous ramènent au point de l'action marqué par les v. 1689-1690.

3. C'est le « regret funèbre » que l'on devait aux morts, notamment aux héros tombés dans le combat. Plus loin, Roland « plaindra » de même, à la mode de France, Olivier (laisse CLI) et Turpin (laisse CLXVII) ; et, sur le corps de son neveu, Charlemagne prononcera une véritable oraison funèbre (laisses CCVI-CCX).

4. L'imagination de ce temps se figurait le Paradis comme un jardin rempli de fleurs. Cf. v. 2197 et 2898. — G. PARIS fait remarquer que, dans la vieille poésie, le mot *paradis* a parfois pour synonyme *champ flori*.

Onc je ne vis meilleurs vassaux que vous,
Qui si longtemps m'avez servi, seigneurs,
En conquérant au roi si grands pays !
Pour quel désastre il vous avait nourris !
Terre de France, ô mon très doux pays,
De quels soutiens tu es veuve aujourd'hui !
Barons, pour moi je vous vois donc mourir,
Sans vous pouvoir sauver ni garantir !
Que Dieu vous aide ! Il n'est jamais menteur...
Frère Olivier, je ne vous dois faillir.
Si j'échappais, je mourrais de douleur.
Mon compagnon, retournons pour férir ! »

CXLI

Le preux Roland, tenant sa Durendal,
Au champ revient et frappe en bon vassal.
Il coupe en deux moitiés Faldron du Puy,
Et tue vingt-quatre assaillants avec lui [1].
Pour la revanche, onc il n'aura d'égal.
Comme le cerf s'en va devant les chiens,
Ainsi devant Roland fuient les païens.
Et l'archevêque au comte dit : « C'est bien !
Telle valeur convient à chevalier
Qui porte armure et monte un destrier.
Il faut qu'il soit un fort et fier guerrier ;
Sinon, il ne vaut pas quatre deniers.
Qu'il aille alors, moine en quelque moutier,
Ses jours durant, pour nos péchés prier ! »
— « Frappez ! répond Roland, point de quartier ! »
Ce mot des Francs ranime le courage ;
Mais des chrétiens il se fait grand dommage.

1. Le texte ajoute : « des mieux prisés », des plus vaillants.

CXLII

Dans un combat sans prisonniers, toujours
Avec fureur l'homme défend ses jours.
Aussi les Francs sont fiers comme lions.
Voici Marsile, ayant l'air d'un baron,
Sur son cheval qu'il appelle Gaignon.
Piquant des deux, il va férir Bevon,
Qui fut seigneur de Beaune et de Dijon ;
Écu, haubert rompent sous son effort,
Et, sans façon, il l'abat raide mort.
Il tue ensuite Ivoire avec Ivon,
Puis, avec eux, Gérard de Roussillon.
Roland n'était pas loin : « Que le Seigneur,
Dit-il au roi païen, t'envoie malheur !
Toi qui m'occis à tort mes compagnons,
Tu le paieras avant que nous quitter :
De mon épée tu vas savoir le nom. »
En vrai baron il s'en va le frapper
Et, d'un seul coup, lui tranche le poing droit.
A Jurfaleu le blond, ce fils du roi,
Roland encor prend la tête. Sur quoi,
Païens s'écrient : « Mahom, à l'aide ! Et vous,
O tous nos dieux, de Charles vengez-nous !
Sur notre terre il lâcha des félons
Qui mourront tous plutôt qu'ils ne fuiront. »
Alors, l'un dit à l'autre : « Or çà, fuyons ! »
Et, sur ce mot, cent mille hommes s'en vont.
Qu'on les rappelle, onc ils ne reviendront.

CXLIII

Mais à quoi bon ? Si Marsile est en fuite,

Son oncle reste[1], avec toute sa suite.
Il tient Carthage, Alferne, Garmalie,
Et l'Éthiopie, une terre maudite.
La noire gent, qu'il a sous sa baillie,
A le nez grand et larges les oreilles.
Ensemble, ils sont plus de cinquante mille.
Jetant le cri païen, ils vont, agiles,
Et fiers, et pleins d'un courroux sans pareil.
Et Roland dit : « Du martyre c'est l'heure.
Je le sais bien, nous ne vivrons plus guère ;
Mais honte à qui ne se vendra très cher !
De vos épées fourbies frappez, seigneurs ;
Disputez bien et vos morts et vos vies.
Que douce France en nous ne soit honnie !
Lorsque en ce champ viendra Charles, mon sire,
Et que, parmi les morts, contre un des nôtres
Il trouvera gisants quinze des autres,
Il ne pourra laisser de nous bénir. »

CXLIV

Lorsque Roland voit la maudite gent
Qui plus que l'encre est noire, et n'a de blanc
En tout le corps que les dents seulement,
Il parle ainsi : « Je le sais bien vraiment :
Oui, nous mourrons aujourd'hui sûrement.
Frappez, Français ! c'est mon commandement. »
Olivier dit : « Malheur soit au plus lent ! »
Et les Français se jettent en avant.

1. Le texte d'Oxford porte exactement : « son oncle *Marganice* », nom propre qu'on retrouve aux v. 1943 et 1954. Les autres textes remplacent *Marganice* par *l'algalife* (le calife). De ce calife, il a plusieurs fois été question déjà (v. 453-455, 493, 505, 679-691), mais sans qu'il soit jamais nommé. L. Gautier incline à croire que *Marganice* est une erreur du scribe.

Mort d'Olivier.

CXLV

Païens, voyant les Francs si peu nombreux,
En ont orgueil et réconfort entre eux.
« Leur empereur, se disent-ils, a tort[1]. »
Mais le calife, avec son roux coursier
Qu'il a piqué de ses éperons d'or,
Vient par derrière assaillir Olivier,
Et, lui brisant le blanc haubert au corps,
Plonge en plein cœur son épieu tout entier.
Puis il lui dit : « Le coup est assez fort.
Charle a mal fait de vous laisser aux ports.
Qu'il se loue donc de nous avoir fait tort !
Rien que sur vous j'ai bien vengé nos morts ! »

CXLVI

Olivier sent qu'à mort il est féru.
Avec l'acier bruni de Hauteclaire,
Du fier calife il fend le heaume aigu,
En fait voler fleurs et cristaux à terre,
Et jusqu'aux dents tranche la tête altière.
Le coup qu'il porte au païen l'abat mort.
Puis il lui dit : « Païen, maudit sois-tu !
Je ne dis pas que Charles n'ait perdu
Dans ce combat ; mais, au lieu d'où tu sors,

1. Entendez : il n'a pas le bon droit pour lui, donc il va succomber. Cf. v. 1015.

Tu n'iras pas à femme te vanter
De m'avoir pris un seul denier vaillant,
Ni fait aucun dommage, en vérité! »
Puis il s'écrie : « A mon aide, Roland! »

CXLVII

Olivier sent qu'il est à mort navré.
Mais se venger, le pourra-t-il assez?
Dans la mêlée il frappe en chevalier,
Coupant en deux lances et boucliers,
Et pieds et poings, épaules et côtés.
Qui l'eût pu voir aux Sarrasins bondir
Et les tailler, l'un sur l'autre jetés,
D'un bon vassal aurait le souvenir.
Par le fier cri de Charle il veut finir :
« Monjoie! » crie-t-il d'une voix haute et claire.
Puis, appelant son cher Roland, son pair :
« Mon compagnon, tout près de moi venez.
Ce jour, hélas! nous serons séparés! »

CXLVIII

Roland regarde Olivier au visage :
D'un teint livide et pâle il voit l'image.
Le long du corps coule le sang tout clair,
Et les filets en tombent sur la terre.
« Dieu! dit Roland, je ne sais plus que faire.
Mon compagnon, quel funeste courage!
Homme jamais n'aura votre valeur.
Ah! France aimée, veuve en ce jour fatal
De bons vassaux, déchue et mise à mal!
Quel grand dommage en aura l'empereur! »
Et le fier preux pâme sur son cheval.

CXLIX

Voilà Roland sur son cheval pâmé.
Mais Olivier lui-même, à mort navré,
Perd tant de sang que ses yeux sont troublés ;
Ni loin ni près, il ne voit clair assez
Pour reconnaître aucun homme mortel.
Donc, rencontrant son compagnon fidèle,
Il fend si bien le heaume d'or gemmé,
Qu'il le découpe en deux jusqu'au nasal.
Heureusement, le chef n'a pas de mal.
Mais, à ce coup, Roland l'a regardé.
Très doucement, il dit : « Mon compagnon,
Avez-vous fait la chose exprès, ou non ?
Je suis Roland, qui tant vous sut aimer.
Vous ne m'avez défié nullement[1]. »
Olivier dit : « Je vous entends parler,
Mais sans vous voir : que Dieu vous voie, Roland !
Pardonnez-moi, si je vous ai frappé. »
Roland répond : « Je ne suis point blessé,
Et, devant Dieu, vous êtes pardonné. »

1. Les mœurs de la chevalerie ne voulaient pas qu'on attaquât un adversaire sans l'avoir prévenu par un *défi* formel. Nous avons vu plus haut (v. 326) Ganelon *défier* Roland et tous les pairs ; il le rappellera lui-même tout au début de son procès (v. 3775-3776). — Ici, « Roland, frappé par Olivier, s'étonne, mais croit possible que son ami lui demande raison, pour les propos blessants qu'ils ont échangés (v. 1702-1736). La querelle a été vive, puisque Olivier a pu dire que sa sœur Aude n'épouserait jamais Roland (v. 1720-1721). Même en face des Sarrasins, les deux amis peuvent se croire obligés de se battre en duel, mais il faut le faire dans les règles ; voilà pourquoi Roland reproche à Olivier, doucement, de ne l'avoir pas *défié*. » (Petit de Julleville.)

Et, sur ce mot, l'un vers l'autre inclinés,
En tel amour les voilà séparés !

CL

Olivier sent l'angoisse de la mort,
Et les deux yeux lui tournent dans la tête ;
Il perd l'ouïe et la vue. De sa bête
Il descend, puis se couche à terre. Lors,
Très fermement, il proclame ses fautes,
Et les deux mains vers le ciel, à voix haute,
Il prie que Dieu lui donne Paradis,
En bénissant Charles et douce France,
Et, plus que tous, Roland, son cher ami.
Le cœur lui faut, et sa tête balance ;
Le corps entier sur la terre s'abat.
Mort est le comte, il n'est plus ici-bas.
Le preux Roland se désole et le pleure.
On n'entendra jamais plus grand' douleur.

CLI

Le preux Roland, qui voit mort son ami,
Le corps gisant la face contre terre,
Très doucement le regrette et lui dit :
« Mon compagnon, vous fûtes trop hardi !
Des jours, des ans, nous vécûmes unis,
Sans avoir onc un reproche à nous faire.
Toi mort, ce m'est douleur de rester vif. »
Le bon marquis [1], à ces mots, s'est pâmé
Sur son cheval, qu'on nomme Veillantif ;

1. Sur le sens de *marquis,* cf. la note du v. 630.

Mais l'étrier d'or fin retient fixé
Le corps qui penche, — et qui ne peut tomber.

Mort de Turpin.

CLII

De pâmoison à peine revenu,
Le preux Roland, dès qu'il s'est reconnu,
Voit le désastre et le mesure à plein :
Morts sont les Francs, il les a tous perdus,
Sauf deux, Gautier de l'Hum, et puis Turpin.
Gautier revient du haut de la montagne,
Où moult il a combattu ceux d'Espagne [1].
Ses gens sont morts, les païens ont vaincu.
Bon gré mal gré, par vaux il a dû fuir,
Et crie : « Roland, viens donc me secourir !
O gentil comte, ô preux, où donc es-tu ?
Car avec toi je n'ai jamais eu peur.
C'est moi, Gautier, qui conquis Maëlgut [2] ;
Moi, le neveu de Droon le chenu ;
Moi, ton vassal, aimé pour ma valeur.
Vois donc : ma lance est brisée, mon écu
Percé de coups, et mon haubert rompu ;
J'ai tout le corps traversé d'une lance ;

1. On a vu plus haut (v. 803-813) que Gautier de l'Hum, vassal de Roland, avait reçu de lui la mission de tenir hauteurs et défilés avec mille Français de France.

2. Les uns interprètent : qui *conquis* Maëlgut (nom de ville) ; les autres : qui *vainquis* Maëlgut (nom d'homme). — D'aucuns ont cru reconnaître en Maëlgut un mot celtique ; mais ce n'est là qu'une hypothèse.



Mais, si je meurs, cher je me suis vendu. »
Roland ne l'a pas plus tôt entendu
Qu'il éperonne et vers Gautier s'élance.

CLIII

Roland a deuil, et très grande est son ire.
Dans la mêlée il commence à férir;
De ceux d'Espagne il en abat morts vingt,
Et Gautier six, et l'archevêque cinq.
« Ah ! les félons ! crient les païens, ardents.
Gardez, seigneurs, qu'ils s'en aillent vivants.
Traître, celui qui ne fondra sur eux !
Lâche, celui qui les laissera fuir ! »
Cris et huées montent vers les trois preux ;
De toutes parts on les vient assaillir.

CLIV

Roland le comte est un noble guerrier,
Gautier de l'Hum un très bon chevalier,
Et l'archevêque un prud'homme accompli.
Aucun ne veut aux deux autres manquer ;
Dans la mêlée ils frappent sans répit.
Quant aux païens, un millier vont à pied,
Quarante mille ont gardé leurs chevaux.
Pas un, ma foi, n'ose approcher des preux,
Et c'est de loin qu'ils leur lancent épieux,
Flèches et dards, piques et javelots.
Aux premiers coups Gautier s'est affaissé.
Turpin de Reims a son écu percé,
Son heaume ouvert et son chef entaillé,
Et son haubert rompu et démaillé ;
De quatre épieux au corps il est blessé.

Tué sous lui, son destrier succombe.
Ah ! quel grand deuil, quand l'archevêque tombe !

CLV

Turpin de Reims, se sentant abattu
Et, par le corps, de quatre épieux féru,
Rapidement se redresse. A Roland,
Qu'il a cherché, puis rejoint en courant,
Il dit ce mot : « Je ne suis pas vaincu.
Un bon vassal ne se rend pas vivant. »
Il tire alors Almace, son épée
D'acier bruni, frappe dans la mêlée
Des coups sans nombre. Ainsi le redit Charles,
Qui, près de lui, trouva quatre cents corps,
Blessés, coupés en deux, ou bien encore
Décapités. D'ailleurs, la geste en parle [1],
Et celui-là qui fut lui-même au champ,
Saint Gille, un preux pour qui Dieu fait vertus [2].
Il l'écrivit dans le moutier de Laon,
Et qui l'ignore est bien mal entendu.

CLVI

Très noblement se bat le preux Roland ;

1. Cf. la note du v. 1443.

2. Saint Gilles vécut sous Charles Martel et mourut vers l'an 720 ; mais les poètes l'ont fait vivre à l'époque de Charlemagne et l'ont mêlé souvent à sa légende. D'après la chanson de *Hugues Capet* (début du XIVe siècle), il se trouvait à Roncevaux alors qu'y succomba Roland, et, en présence du désastre, il fit le vœu que, s'il plaisait à Dieu de le sauver par miracle du fer des « païens malotrus », il irait vivre ne reclus loin du monde. Ce preux, « pour qui Dieu fit vertus » (c'est-à-dire : miracles), fut un saint populaire, et l'on crut naïvement que dans une chronique, au moutier de Laon, il avait consigné le récit du désastre.

Mais tout suant et tout chaud est son corps,
Et dans la tête il a grand mal, s'étant
Rompu la tempe à sonner de son cor.
Il veut savoir s'il peut compter sur Charles,
Et tire un son faible de l'olifant.
L'empereur Franc s'arrête, écoute, — et parle :
« Seigneurs, tout va pour nous très malement,
Car aujourd'hui Roland nous manquera.
J'entends au son que guère il ne vivra.
Qui veut le voir chevauche vitement !
Tous à la fois, sonnez tous vos clairons ! »
Et les clairons, — soixante mille en tout, —
Sonnent, faisant retentir vaux et monts.
Mais les païens, qui ne rient à ce coup,
Disent entre eux : « Charles revient vers nous. »

CLVII

« Oui, l'empereur retourne sur ses pas.
Oyez sonner les trompettes de France.
Si Charles vient, c'est pour nous le trépas ;
Si Roland vit, la guerre recommence,
Et nous perdons Espagne, notre terre. »
Casqués, alors, quatre cents des meilleurs
Vont à Roland, le rude batailleur,
Tous à la fois rendre un combat sévère.
En vérité, le comte a fort à faire.

CLVIII

Lorsqu'il les voit venir, Roland le preux
Se montre fort et fier et vigoureux.
Pas de recul, tant qu'il restera vif.
Sur son cheval, qu'on nomme Veillantif,

Et qui bondit sous l'éperon d'or fin,
Dans la mêlée il se rue contre tous.
Avec lui va l'archevêque Turpin.
Les Sarrasins se disent : « Sauvons-nous !
Car nous avons ouï les cors des Francs.
Charles revient vers nous, le roi puissant. »

CLIX

Le preux Roland n'aima jamais nul homme
Qui fut couard, superbe ou déloyal,
Nul chevalier, s'il ne fut bon vassal.
Donc, il s'adresse à Turpin, vrai prud'homme :
« Quoi ! vous à pied, quand je suis à cheval,
Sire ! Pour votre amour, je reste là ;
Tout nous sera commun, le bien, le mal ;
Homme de chair [1] ne nous séparera.
Vite, aux païens rendons cet assaut-là.
Les meilleurs coups sont ceux de Durendal. »
Turpin dit : « Honte à qui mal frappera !
Charles revient, qui bien nous vengera. »

CLX

Païens s'écrient : « Hélas ! nous sommes nés
Maudits ! Ce jour est un jour de malheur !
Voilà tombés nos pairs et nos seigneurs.
Charles revient avec sa grande armée.
Oyez des Francs les clairons résonner.
Leur cri « Monjoie ! » au loin fait grand tapage.
Le preux Roland est de si fier courage

1. Cette expression toute chrétienne, qu'on retrouve encore un peu plus loin (v. 2153), veut dire simplement *mortel*.

Qu'homme de chair ne saurait le dompter.
Lançons sur lui nos traits de toutes parts,
Puis laissons-le ! » Sur lui, flèches et dards,
Lances, épieux, javelots empennés
Pleuvent. L'écu du comte est transpercé,
Et son haubert rompu et démaillé.
Le corps, pourtant, le corps n'est pas touché.
Mais Veillantif, en trente endroits navré,
S'affaisse mort sous celui qui le monte.
Païens s'enfuient, abandonnant le comte ;
Roland, vainqueur, est resté, seul, à pied.

CLXI

Païens s'enfuient, de rage courroucés ;
Devers l'Espagne ils se sont élancés.
Le preux Roland ne les a pourchassés :
Il a perdu son vaillant destrier,
Et, malgré lui, est resté, seul, à pied.
Il court aider l'archevêque Turpin,
Et, délaçant son heaume orné d'or fin,
Il lui défait son blanc haubert léger,
Puis du bliaud, qu'il a tout déchiré,
Prend les morceaux pour bander ses blessures.
Contre son cœur il le tient embrassé,
Et doucement le couche en la verdure.
Lors, il lui fait cette tendre prière :
« Gentil seigneur, ah ! donnez-moi congé[1].
Nos compagnons, que nous eûmes tant chers,
Ils sont tous morts. Pas ne les faut laisser.

1. « La politesse, dans l'ancienne épopée, est rigoureuse et souvent cérémonieuse. On ne se quitte jamais sans demander expressément congé. » (G. Paris.)

Je veux aller les querir et chercher,
Et devant vous les aligner ici. »
Turpin répond : « Allez et revenez.
A deux le champ nous reste, Dieu merci ! »

CLXII

Roland, tout seul, par le champ s'en va donc.
Fouillant les vaux, fouillant aussi les monts,
Il trouve tôt Gérin avec Gérier,
Son compagnon ; Othon et Bérenger ;
Il trouve encore Anséïs et Samson ;
Et puis Gérard, le vieux de Roussillon.
Tous, un par un, le baron les emporte ;
A l'archevêque en ses bras il les porte,
A ses genoux, en rang, les réunit.
Turpin ému ne peut tenir ses pleurs.
Il lève alors sa main et les bénit :
« Seigneurs, dit-il, vous eûtes du malheur !
En Paradis, que Dieu le Glorieux
Mette votre âme à tous en saintes fleurs[1] !
Ma propre mort, las ! me rend angoisseux :
Plus ne verrai le puissant empereur. »

CLXIII

Roland retourne au champ pour le fouiller.
Il trouve enfin son fidèle Olivier,
Contre son cœur étroitement le tient,
Et, comme il peut, vers le prélat revient.
Sur un écu, près des pairs, il l'étend,

1. Cf. la note du v. 1856.

Et l'archevêque en le signant l'absout.
Deuil et pitié redoublent à ce coup.
« Beau compagnon Olivier, dit Roland,
Vous fûtes fils du vaillant duc Renier[1],
Chef du pays jusqu'au val de Runier.
Pour briser un écu, rompre une lance,
Pour abaisser l'orgueil et l'insolence,
Aider les bons et les bien conseiller,
Nuire aux méchants et les terrifier,
Jamais ne fut un meilleur chevalier ! »

CLXIV

Le preux Roland, lorsqu'il voit morts ses pairs,
Mort Olivier, l'ami qu'il eut si cher,
En a tendreur et se prend à pleurer.
Son beau visage est tout décoloré ;
Tel est son deuil qu'il ne peut résister :
Qu'il veuille ou non, à terre il choit pâmé.
« Ah ! dit Turpin, baron infortuné ! »

CLXV

Quand l'archevêque a vu pâmer Roland,
Tel est son deuil qu'onc il n'en eut si grand.
Il tend la main et saisit l'olifant.
En Roncevaux est un ruisseau courant,
Dont il voudrait puiser l'eau pour Roland.
A petits pas il y va, chancelant.

1. L'histoire de Renier, un des fils de Garin de Monglane, est tout au long racontée dans une chanson de geste intitulée *Gérard de Vienne* (fin du XIIe siècle). C'est du mariage de Renier avec la fille du duc de Gênes que sont nés Olivier et sa sœur, la belle Aude.

Si faible il est qu'il tente un vain effort :
Son corps, hélas ! a perdu trop de sang.
Avant d'aller l'espace d'un arpent,
Le cœur lui faut, et, tombant en avant,
Turpin connaît l'angoisse de la mort.

CLXVI

Le preux Roland revient de pâmoison.
Il se redresse et sent un deuil profond :
Où qu'il regarde, en aval, en amont,
Sur l'herbe verte il voit ses compagnons,
Et, par-delà, le très noble baron,
Celui que Dieu mit sur terre en son nom.
Turpin, gisant, crie sa coulpe, les yeux
Levés ; il joint ses deux mains vers les cieux,
Et, pour avoir Paradis, il prie Dieu...
Mort est Turpin, de Charles bon soldat,
Qui, par très beaux sermons et grands combats,
Contre païens fut toujours un champion.
Dieu lui octroie sa bénédiction !

CLXVII

Le preux Roland voit l'archevêque à terre :
Boyaux sortis du corps, dans la poussière
Il gît, et sous le front bout sa cervelle.
Lors, lui croisant ses blanches mains si belles
Sur la poitrine, entre les deux mamelles,
Roland le plaint, à la mode de France :
« Gentil seigneur, de si noble naissance,
Je te confie au Glorieux du Ciel.
Onc il n'aura serviteur plus fidèle.

Nul n'a mieux su, depuis les saints Apôtres,
Garder la loi, la faire aimer des autres.
Puisse votre âme [1], exempte de souffrir,
Du Paradis voir la porte s'ouvrir ! »

Mort de Roland.

CLXVIII

Roland sent bien que tout proche est la mort,
Car son cerveau par les oreilles sort.
Pour tous ses pairs il prie le Dieu du Ciel,
Puis se confie à l'ange Gabriel [2].
Voulant rester sans blâme, il prend son cor
Dans une main, dans l'autre son épée,
Et va, plus loin qu'un arc n'a de portée,
En un guéret, sur la terre opposée [3].
Il monte un tertre où, dessous deux beaux arbres,
Quatre perrons se dressent, tout en marbre.
Sur le gazon le héros sans reproche
Tombe, pâmé : car la mort est tout proche.

1. J'ai cru devoir garder ce passage du *tu* au *vous*, dont le poème nous offre encore un autre exemple (v. 2344-2350). J. Fabre y trouve un « exquis alliage de tendresse et de révérence ». — Le passage du *vous* au *tu* se rencontre deux fois plus haut, quand Roland parle à Olivier (v. 1113-1120 et 2027-2030).

2. « L'ange Gabriel est dans notre poème l'intermédiaire coutumier entre Dieu et les hommes; ce rôle lui vient évidemment de l'Évangile de saint Luc, I, 5-38. » (G. Paris.)

3. Roland veut affirmer ainsi qu'il est resté maître du champ de bataille, et qu'il est mort sur la terre étrangère, « en conquérant » (v. 2363). — Cf. plus bas les v. 2860-2867.

CLXIX

Hauts sont les puys, et très hauts sont les arbres ;
Quatre perrons sont là, luisants de marbre.
Sur le gazon pâme le preux Roland.
Un Sarrasin le guette, cependant.
Couché parmi la foule, il fait le mort ;
Le sang salit son visage et son corps.
Il se redresse et fond sur le mourant.
Il est beau, fort, et de grand vasselage.
Ivre d'orgueil et de mortelle rage,
Armes et corps, il empoigne Roland.
« Vaincu, crie-t-il, est le neveu du roi !
En Arabie, cette épée avec moi
Viendra ! » Du coup, le preux revient à soi.

CLXX

Roland sent bien qu'on lui prend son épée ;
Il ouvre l'œil et ne dit que ce mot :
« Bien sûr, tu n'es des nôtres ! » Aussitôt,
De l'olifant, que tient sa main crispée,
Il frappe dur le heaume gemmé d'or,
Brise l'acier et la tête et les os,
Et fait jaillir les deux yeux. Le héros
Devant ses pieds abat le païen mort.
Puis il lui dit : « Culvert, tu te fis fort
De me saisir, soit à droit, soit à tort?
Qui l'apprendra te tiendra pour un fol.
Mais, au gros bout, j'en ai fendu mon cor[1] ;
Or et cristal ont roulé sur le sol. »

1. Dès le XIe siècle, on montrait en l'église Saint-Seurin de Bordeaux

CLXXI

Roland sent bien qu'il a perdu la vue,
Et sur ses pieds, tant qu'il peut, s'évertue.
Mais son visage a perdu sa couleur.
De son épée, sur une pierre brune,
Dix fois il frappe avec rage et douleur :
L'acier en grince, — il n'a brisure aucune.
« Sainte Marie, aidez-moi ! dit le comte.
Ah ! Durendal si bonne [1], quel mécompte !
Je vais mourir, plus n'ai besoin de vous.
J'ai, grâce à vous, tant de combats vaincus !
Et j'ai conquis tant de terres partout,
Que détient Charle à la barbe chenue !
Qu'homme fuyard n'ait de vous jouissance !
Un bon vassal vous a longtemps tenue :
Plus n'en aura de tel la libre France. »

CLXXII

Il frappe encor le perron de sardoine :
L'acier encor grince, — sans se briser.
Lorsque Roland voit qu'il a cet essoine,
Il plaint l'épée qu'il ne peut ébrécher :

un cor d'ivoire, fendu par le milieu, qu'on disait être le cor de Roland. Cf. plus bas les v. 3685-3687 et la note. — D'après une autre tradition, que rapporte la chronique du pseudo-Turpin [cf. la 2e note du v. 170], si l'olifant était fendu, c'est que Roland l'avait fait éclater par la violence de son souffle.

1. C'est un véritable « regret funèbre » (cf. la note du v. 1853) que par trois fois, dans cette laisse et les suivantes, Roland adresse à son épée.

« Ah ! Durendal, que tu es blanche et belle !
Comme ta lame au soleil étincelle !
Charles était dans les vaux de Maurienne,
Quand Dieu lui dit par son ange, du Ciel,
De te donner à vaillant capitaine ;
Et le gentil, le grand roi te fit mienne[1].
Je lui conquis, par toi, Bretagne, Anjou ;
Je lui conquis le Maine et le Poitou ;
Je lui conquis la franche Normandie ;
Je lui conquis Aquitaine et Provence,
Et la Romagne avec la Lombardie ;
Et je conquis encore à sa puissance
Bavière et Flandre et Pologne et Hongrie ;
Constantinople obéit à sa loi,
Et les Saxons lui donnèrent leur foi ;
Je lui conquis Écosse, Irlande, Galles,
Et l'Angleterre enfin, — chambre royale[2].
Oui, j'ai conquis des terres infinies
Que détient Charle à la barbe blanchie[3] !
Pour cette épée j'ai pesance et douleur :
Plutôt mourir qu'elle aux païens demeure !
Ne laissez pas honnir France, ô Seigneur ! »

1. « Une compilation norvégienne, faite sur des sources françaises en partie perdues, la *saga* de Charlemagne (XIIIe siècle), nous raconte l'histoire à laquelle il est ici fait allusion, mais sans y rien ajouter d'important, et sans nous dire d'où venait Durendal. » (G. PARIS.)

2. On appelait *chambres* du roi les villes ou provinces qui relevaient de son autorité directe, formant son « domaine privé ». Au v. 2910, l'empereur parle de sa *chambre* de Laon. — Dans cette expression un peu dédaigneuse appliquée à l'Angleterre, faut-il voir, ainsi qu'on l'a dit, un écho de la conquête normande de 1066 ?

3. Si quelques-unes des conquêtes énumérées par Roland ont bien contribué à la formation de l'empire de Charlemagne, il en est d'autres (Iles Britanniques, Hongrie, Constantinople) qui sont purement fabuleuses.

CLXXIII

Il frappe encor sur une pierre bise,
Dont il abat un énorme quartier[1] :
L'épée toujours grince, — mais ne se brise,
Et vers le ciel a rebondi l'acier.
Roland, voyant qu'il ne la peut briser,
Très doucement renouvelle sa plainte :
« Ah ! Durendal, que tu es belle et sainte !
Ton pommeau d'or a reliques de prix[2] :
Dent de saint Pierre et sang de saint Basile,
Cheveux coupés à Monsieur saint Denis,
Et vêtement de la Vierge Marie.
Sur toi n'ont droit païens à l'âme vile ;
De chrétiens seuls devez être servie[3].
Nul ne vous ait, qui fasse couardise !
Oh ! grâce à vous, que de terres conquises,
Que détient Charle à la barbe fleurie,
Et qui lui sont très riche seigneurie ! »

CLXXIV

Roland sent bien que la mort l'entreprend,
Que de la tête au cœur elle descend.
Dessous un pin il court, encore alerte ;

1. La légende, amplifiant ce que dit le poème, a très tôt attribué au coup d'épée du paladin l'ouverture de la gorge située au sommet des rochers qui forment le cirque de Gavarnie, et connue sous le nom de *Brèche de Roland*.

2. « L'usage d'enchâsser des reliques dans le pommeau des épées est souvent attesté dans nos poèmes : il était certainement pratiqué dans la vie réelle. » (G. Paris.) — Cf. plus haut le v. 607.

3. Cf. la note du v. 2257.

La face au sol, s'étend sur l'herbe verte ;
Pose sous lui son cor et son épée ;
Vers les païens tient la tête tournée.
S'il fait ainsi, le preux, c'est qu'il entend
Que Charles dise avec toute sa gent :
« Le gentil comte est mort en conquérant. »
Battant sa coulpe et puis la rebattant,
Pour ses péchés il offre à Dieu son gant[1].

CLXXV

Roland sent bien que son temps est fini.
Sur un haut puy, devers l'Espagne, il gît
Et d'une main bat sa poitrine. Il dit :
« Mea culpa, mon Dieu ! par tes vertus,
Pour mes péchés, les grands et les menus,
Ceux que j'ai faits dès l'heure où je naquis
Jusqu'à ce jour, où j'en suis repentant ! »
Et, de sa dextre, il tend vers Dieu son gant.
Anges du Ciel descendent près de lui.

CLXXVI

Dessous un pin gît le comte Roland,
Les yeux tournés vers l'Espagne. Il se prend

1. « Rien n'est plus caractéristique que ce geste, tout féodal du héros mourant. Conformément à des idées très répandues dans la haute société du Moyen Age, Roland regarde Dieu comme son seigneur suzerain, envers lequel il se conduit comme un loyal vassal. Le gant est le symbole de la personne même : remettre son gant à un envoyé, c'est lui donner plein pouvoir ; offrir son gant, comme ici, c'est abandonner sa personne entière ; jeter son gant, c'est mettre en avant sa force et son courage pour appuyer ce qu'on avance. » (G. Paris.) — Cf. aussi la note du v. 247.

A rappeler mainte ressouvenance :
Tant de pays conquis par sa valeur,
Les gens de son lignage, et douce France,
Et l'empereur, qui nourrit son enfance.
Il ne retient ses soupirs et ses pleurs.
Mais il ne met son salut en oubli,
Clame sa coulpe, et crie à Dieu merci :
« Vrai Père ! ô toi qui jamais ne mentis,
Qui ranimas Lazare pour ses sœurs[1]
Et des lions sauvas Daniel, Seigneur !
De tous périls sauve mon âme aussi,
Pour les péchés qu'en ma vie j'ai commis ! »
Sa dextre, alors, présente à Dieu le gant,
Et, de sa main, saint Gabriel le prend.
Le chef penché sur son bras, le doux preux
S'en est allé, mains jointes, à sa fin.
Dieu lui envoie son ange Chérubin
Et saint Michel du Péril[2]. Avec eux,
Vers lui s'en vient encor saint Gabriel ;
Et tous les trois portent son âme au Ciel.

1. Marthe et Marie (Évangile de saint Jean, xi, 1-45). — Dans les prières de nos chansons de geste, il est question à chaque instant des miracles de Lazare, de Daniel, de Jonas. Cf. plus loin la prière de Charlemagne, v. 3100-3109.

2. L'ange Chérubin est saint Raphaël. Quant à saint Michel, il a pour mission de guider les âmes des morts à leur dernière demeure. — Sur l'expression « saint Michel *du Péril* », cf. la note du v. 152.

III

LE CHÂTIMENT

III

LE CHÂTIMENT

Poursuite des Sarrasins par Charlemagne.

CLXXVII

Mort est Roland ; son âme est avec Dieu...
Le roi parvient à Roncevaux. Ce lieu,
Pour lors, n'a pas de route ou de sentier,
Pas de coin vide ou d'une aune ou d'un pied,
Où l'on ne voie, gisants, corps de guerriers.
« Où donc, crie Charle, êtes-vous, beau neveu ?
Où l'archevêque et le comte Olivier ?
Où sont Gérin et son ami Gérier ?
Où sont Othon, le comte Bérenger,
Ivoire, Ivon, par moi si fort chéris ?
Qu'est devenu le Gascon Engelier ?
Le duc Samson et le fier Anséïs ?
Où est le vieux Gérard de Roussillon ?
Les douze pairs laissés derrière moi ? »
Mais à quoi bon ? Hélas ! nul ne répond.
« Dieu ! puis-je assez déplorer, dit le roi,
D'être venu trop tard pour batailler ! »
Il tire alors sa barbe avec colère,
Et, de leurs yeux, pleurent ses chevaliers.
Ils sont vingt mille à pâmer contre terre :
Naimes le duc en a très grand'pitié.

CLXXVIII

Il n'est entre eux baron ni chevalier
Qui durement ne pleure de pitié.
Ce sont leurs fils, leurs frères, leurs neveux
Qu'ils pleurent tous, leurs amis, leurs seigneurs ;
Et contre terre ils pâment très nombreux.
Naimes le duc agit en sage preux,
Et, le premier, il dit à l'empereur :
« Sire, voyez devant nous, à deux lieues :
Vous pouvez voir les grands chemins poudreux
Partout couverts des païens orgueilleux.
Chevauchez donc, vengez cette douleur ! »
— « Ils sont déjà si loin ! dit l'empereur.
Conseillez-moi selon le droit, l'honneur !
De France douce ils m'ont ravi la fleur. »
Le roi commande alors Géboin, Othon [1],
Thibaut de Reims et le comte Milon :
« Gardez le champ et les vaux et les monts ;
Laissez les morts étendus comme ils sont ;
Écartez d'eux les bêtes, les lions,
Les écuyers et les varlets. J'entends,
Seigneurs, que nul n'y touche avant l'instant
Où Dieu voudra qu'ici nous revenions. »
Eux, par amour, répondent en douceur :
« Nous le ferons, Sire, droit Empereur. »
Ils restent là, gardant mille des leurs.

CLXXIX

Donc, l'empereur fait sonner ses clairons,

1. Il s'agit ici, bien entendu, d'un autre Othon que le pair mort à Roncevaux, et que vient de pleurer Charlemagne (v. 2405).

Puis il chevauche avec sa grande armée.
De ceux d'Espagne en fuite, les barons
Font en commun la poursuite acharnée.
Lorsque le roi voit le soir décliner,
Sur l'herbe verte il descend en un pré,
Se couche à terre, et demande au Seigneur
Que le soleil s'arrête en sa faveur,
Que la nuit tarde et que le jour demeure.
Voici qu'un ange à la voix familière [1]
Rapidement lui parle de la sorte :
« Charle, à cheval ! Compte sur la lumière.
Oui, — Dieu le sait, — la fleur de France est morte.
Venge-toi donc de la gent criminelle. »
Et, sur ce mot, le roi remonte en selle.

CLXXX

Pour l'empereur Dieu fait une merveille,
Car dans les cieux s'arrête le soleil [2].
Païens s'enfuient, pourchassés par les Francs.
Ceux-ci, bientôt, dans le Val-Ténébreux
Les ont rejoints ; tombant, frappant sur eux,
Vers Saragosse ils poussent, massacrant
Les ennemis, leur coupant les chemins.
L'Èbre surgit devant les Sarrasins :

1. Saint Gabriel, comme il ressort des v. 2526-2527 et 2847.

2. « C'est le seul miracle visible que le poète ait introduit dans la *Chanson de Roland,* car il ne faut pas compter comme miracles l'intervention fréquente des anges : le poète, en effet, ne précise pas s'ils sont visibles en même temps que présents. Cette sobriété dans l'emploi du merveilleux est remarquable. » (PETIT DE JULLEVILLE.) — Souvenir évident du miracle biblique qui nous montre le soleil s'arrêtant à la voix de Josué, pour lui permettre une victoire plus complète sur les Amorrhéens (*Josué,* x, 12-14).

Profonde est l'eau, rapide le courant.
De barge, point ; ni dromon, ni chaland.
Faisant appel à leur dieu Tervagant,
Païens dans l'eau sautent, mais sans garant.
Les mieux armés, étant les plus pesants,
Pour la plupart enfoncent à l'instant ;
Les autres vont au fil de l'eau flottant ;
Les plus heureux boivent abondamment ;
Tous sont noyés en merveilleux tourment.
Français s'écrient : « Fatal vous fut Roland ! »

CLXXXI

Quand l'empereur voit tous les païens morts,
Aucuns occis et la plupart noyés,
(Riche butin à tous ses chevaliers), —
De sa monture il descend, et dès lors,
Se prosternant, remercie le Seigneur.
Et le soleil se couche... L'empereur,
Relevé, dit : « Du campement c'est l'heure.
Il est trop tard pour gagner Roncevaux.
Tout ennuyés et las sont nos chevaux ;
Délivrez-les de la selle et du frein,
Et par ces prés laissez-les au repos. »
Chacun répond : « Sire, vous parlez bien. »

CLXXXII

L'empereur Charle a pris son campement,
Et les Français, à terre descendant,
A leurs chevaux, tout frémissants encore,
Otent bien vite et selles et freins d'or,
Pour les lâcher parmi les prés herbeux :
Quels autres soins pourraient-ils prendre d'eux ?

Ceux qui sont las s'endorment contre terre.
Nul guet n'eut lieu de cette nuit entière.

CLXXXIII

L'empereur Charle en un pré s'est couché,
A son chevet mettant son grand épieu,
Pour n'être pas sans armes en ce lieu ;
Il a vêtu son blanc haubert brodé [1],
Il a lacé son heaume d'or gemmé,
Et ceint Joyeuse, une épée sans pareille
Qui, par jour, a trente clartés vermeilles [2].
Nous savons tous l'histoire de la lance
Dont fut en croix Notre Seigneur percé :
Grâces à Dieu, Charles, le roi de France,
En a le fer, en sa garde [3] enchâssé.
Pour cet honneur et pour cette bonté,
Le nom « Joyeuse » à l'épée fut donné.
Barons Français s'en doivent souvenir :
Leur cri guerrier, « Monjoie », en est tiré [4],
Et nulle gent contre eux ne peut tenir.

1. Même observation qu'au v. 1032.

2. L'histoire de Joyeuse, épée de Charlemagne, est racontée diversement dans les chansons de geste. La version du *Roland* est d'accord avec le récit primitif du *Pèlerinage de Charlemagne à Jérusalem* (XIe siècle) : dans ce poème, Charlemagne reçoit en présent de Hugues le Fort, empereur de Constantinople, la pointe de la sainte lance ; il l'enchâsse dans le pommeau de son épée, qu'il nomme désormais *Joyeuse*. — Quant aux trente reflets qu'elle prend chaque jour, il en est encore question dans la *Karlamagnussaga* [cf. la note du v. 2321] : « Karlamagnus resta ceint de son épée, nommée *Joïus*, qui était à trente couleurs pour chaque jour. »

3. Le texte dit exactement : « au pommeau d'or de son épée ».

4. D'après ce vers, *Monjoie* signifierait *ma joie* (en latin *meum gaudium*). Mais cette étymologie est très contestable, et notre auteur rattache à tort le cri d'armes au nom de l'épée. Cf. la note du v. 1181.

CLXXXIV

Claire est la nuit, et la lune luisante[1].
Charle est couché, mais sa tête est pesante
Au souvenir d'Olivier, de Roland,
Des douze pairs, enfin de tous ses gens
Qu'à Roncevaux il a laissés sanglants.
Il ne se tient de pleurer longuement,
Et prie Dieu d'être à leurs âmes clément.
Las est le roi, car son chagrin est grand;
Il n'en peut plus et finit par dormir.
Par tous les prés dorment aussi les Francs.
Pas un cheval debout ne peut tenir :
Qui veut de l'herbe, il la broute en gisant.
Beaucoup apprit qui connut le tourment[2].

CLXXXV

Charles dormait, de souci travaillé.
Saint Gabriel, par Dieu même envoyé,
De le garder a reçu mission.
A son chevet assis toute la nuit,
Il lui révèle, en une vision,
Qu'on livrera bataille contre lui.
Du songe il ouvre au roi le sens cruel.
Charles, levant ses regards vers le ciel,
Voit se mêler orages, vents, gelées,
Coups de tonnerre et tempêtes puissantes;
Flammes et feux éclairent la tourmente.

1. Comparer les v. 2646 et 3345.
2. C'est déjà la pensée de Musset :

L'homme est un apprenti, la douleur est son maître.

Ce grand chaos s'abat sur son armée.
Il voit brûler les lances de pommier
Et des écus fondre les boucles d'or.
Ce n'est que bris d'épieux, fracas sonore
Et de hauberts et de heaumes d'acier.
En grand' douleur clament ses chevaliers.
Pour les manger, soudain, ours, léopards,
Guivres, serpents, et dragons, et démons,
Et plus encor, trente mille griffons,
Sur les Français se ruent de toutes parts.
Les Français crient : « Charlemagne, au secours ! »
Lui, tout ému de douleur et pitié,
Y veut aller, mais en est empêché :
Devers un bois un grand lion accourt,
Très violent, très fier, très orgueilleux,
Et c'est au roi qu'il s'attaque. Tous deux,
Prêts à lutter, ils se prennent à bras.
Mais on ne sait le vainqueur du combat...
Et l'empereur ne se réveille pas.

CLXXXVI

Après, lui vient une autre vision.
Dans Aix, en France, il est sur un perron,
Tenant un ours par une double chaîne.
Trente autres ours surgissent de l'Ardenne ;
Ils ont chacun comme une voix humaine,
Et disent tous : « Sire, rendez-le-nous.
Le droit ne veut qu'il soit gardé par vous.
C'est un parent, nous lui devons secours. »
Mais du palais un lévrier accourt
Qui, prompt, assaut le plus fort de la bande,
Sur l'herbe verte, entre ses compagnons.
Le roi, témoin d'une lutte si grande,

Ne sait lequel va l'emporter ou non...
L'ange a fait voir ces songes tour à tour,
Et Charles dort jusqu'à l'aube du jour[1].

CLXXXVII

En Saragosse a fui le roi Marsile.
Là, descendant sous une olive, à l'ombre,
Et déposant ses armes inutiles,
Sur l'herbe verte il se couche, l'air sombre.
Il a perdu sa main droite[2], et se sent
Pâmer d'angoisse, à voir couler son sang.
Par devant lui, sa femme Bramimonde
Pleure et s'écrie, en sa douleur profonde ;
Et plus de vingt mille hommes lui répondent,
Maudissant Charle ainsi que douce France.
Sur Apollon, dans une grotte, ils fondent,
Et, laidement, tous à l'envi le tancent :
« Ah ! mauvais dieu, cet affront vient de toi !
Pourquoi laisser confondre notre roi ?
Qui bien te sert, mal tu le récompenses ! »
Et, lui tirant son sceptre et sa couronne,
Ils le vont pendre au long d'une colonne

1. De ces deux visions successives, la première présage la bataille prochaine livrée à Charlemagne par le lion de l'Islam, Baligant, émir de Babylone. La seconde figure le châtiment du traître : l'ours enchaîné est Ganelon, et les trente ours sont ses parents ; le lévrier qui s'attaque au plus fort de la bande, c'est Thierry luttant contre Pinabel. — Ces deux songes font pendant aux deux qui sont décrits plus haut (v. 717-736). On notera spécialement l'analogie symbolique que présente dans les deux cas la seconde des visions.

2. Comme on l'a vu plus haut (v. 1903), Roland l'a tranchée d'un seul coup.

Par les deux mains, puis, aux pieds le foulant,
De leurs bâtons ils lui brisent le corps.
Son escarboucle ôtée à Tervagant,
C'est Mahomet que tous jettent dehors
En une fosse, où le broient chiens et porcs.

CLXXXVIII

Marsile, après sa pâmoison passée,
Se fait porter en sa chambre voûtée,
Où sont tableaux peints de plusieurs couleurs.
Là, s'arrachant les cheveux, toute en pleurs,
Est Bramimonde ; elle dit son malheur,
Et, gémissante, à haute voix s'écrie :
« Ah ! Saragosse, aujourd'hui démunie
Du gentil roi qui t'avait en baillie !
Nos dieux, hélas ! ont commis félonie,
Qui, ce matin, à ce brave ont manqué.
L'émir fera preuve de lâcheté,
S'il ne combat cette race hardie,
Ces Francs si fiers, qui n'ont soin de leur vie[1].

1. Cette exclamation de la reine annonce et rattache au poème l' « épisode de Baligant », que certains ont cru devoir retrancher comme un hors-d'œuvre. J. Fabre dit avec raison : « Selon moi, la mise en présence du chef de l'Islam et du chef de la Chrétienté vengeant sur lui les morts de Roncevaux est un élément essentiel de la *Chanson de Roland,* destinée à glorifier Charlemagne en même temps que le premier de ses preux. » Et J. Bédier est du même avis : « Les convenances du sujet ne seraient pas respectées si Charlemagne se bornait à enterrer les morts, à poursuivre les fuyards jusqu'à Saragosse, à vaincre les vaincus ; il lui faut en outre, étant le chef de la chrétienté, vaincre Baligant, le chef de la païenie, afin que soit démentie la prophétie de Ganelon (aux v. 391, 578, 595), que, Roland mort, c'en serait fait de la force chrétienne, et que la païenie aurait toute paix. »

Leur empereur à la barbe fleurie
A grand courage et grand' témérité ;
S'il a bataille, on ne le verra fuir.
Quel deuil, s'il n'est personne pour l'occire ! »

Baligant au secours de Marsile.

CLXXXIX

Or, l'empereur, puissant et redouté,
Sept ans tout pleins en Espagne est resté,
Prenant castels avec mainte cité [1].
De ces succès Marsile tourmenté
Par brefs scellés avait, au premier an,
A Babylone [2] averti Baligant :
C'était l'émir, que son antiquité
Faisait plus vieux qu'Homère et que Virgile [3].
A son secours l'avait mandé Marsile
En Saragosse ; ou sinon, disait-il,
Quittant ses dieux et toutes ses idoles,
Il recevrait la sainte chrétienté
Et conclurait avec Charle un traité.
L'émir, très loin des rives espagnoles,
A bien tardé. De ses quarante terres
Levant la gent, il a fait apprêter
Dromons, esquifs, barges, nefs et galères.
Alexandrie, un vaste port de mer,

1. Cf. le début du poème et la note du v. 704.

2. Ce nom désigne, au Moyen Age, tantôt Bagdad, tantôt Le Caire. G. Paris songe à Bagdad. Le v. 2626 ferait plutôt songer au Caire.

3. Visiblement, d'après ce vers, les deux grands poètes anciens ne sont pour l'auteur que des noms.

Voit rassembler sa flotte tout entière.
Un jour de mai, le premier jour d'été,
Il lance enfin sa grande armée en mer[1].

CXC

Grande est l'armée de la païenne race,
Qui cingle à force et navigue et gouverne.
Au haut des mâts, sur les vergues, en masse,
D'un vif éclat escarboucles, lanternes
Brillent, jetant une lumière telle
Que, par la nuit, la mer en est plus belle;
Et quand la flotte aborde enfin l'Espagne,
Ses feux partout éclairent la campagne.
Jusqu'à Marsile en parvient la nouvelle.

CXCI

Sans nul répit, les nefs, que le flot pousse,
Quittant la mer pour entrer en eau douce,
Laissent bientôt et Marbrise et Marbrousse[2],
Et, de concert, montent l'Èbre et ses boucles.
Toute la nuit, lanternes, escarboucles
Jettent au loin une clarté très vive.
Au jour, la flotte à Saragosse arrive.

CXCII

Clair est le jour, et le soleil luisant[3].

1. « L'escadre met à la voile au mois de mai. Elle entre dans l'Èbre le 15 août. Cette navigation n'est pas extraordinairement longue pour l'époque. » (Petit de Julleville.)

2. Ces deux localités, que l'auteur situe en Espagne, sont sans doute imaginaires.

3. Comparer le v. 2512.

Le vieil émir sort de son beau chaland.
Espanelis à sa droite s'avance,
Et dix-sept rois, graves, le vont suivant ;
Comtes et ducs font un cortège immense.
Sous un laurier, tout au milieu d'un champ,
Sur l'herbe verte on place un satin blanc,
Puis un fauteuil fait de dent d'éléphant.
Dessus s'assied le païen Baligant ;
A ses côtés, les autres sont debout.
Il parle alors, lui, le premier de tous :
« Oyez, dit-il, francs chevaliers vaillants.
Le roi des Francs, l'empereur Charlemagne,
Ne doit manger si, moi, je n'y consens,
Car il m'a fait rude guerre en Espagne.
En douce France, oui, je veux jusqu'au bout
Le pourchasser, n'ayant plus qu'un souci :
Faire qu'il meure ou se rende à merci. »
Et, du gant droit, il frappe son genou[1].

CXCIII

Ce qu'il a dit, l'émir le tient : jamais
Il ne voudra, pour tout l'or de la terre,
N'aller dans Aix, où Charles tient ses plaids.
A son parti chacun des siens adhère.
Il mande alors deux de ses chevaliers,
L'un, Clarifan, et l'autre, Clarïen :
« Vous êtes fils du bon roi Maltraien,
Lequel faisait messages volontiers.
En Saragosse allez donc, je le veux,
Trouver Marsile en mon nom. Dites-lui

1. Ce geste symbolique de l'émir confère à ses paroles la valeur d'un serment.

Contre les Francs qu'il aura mon appui,
Et que je viens batailler avec eux.
Faites-lui don de ce gant brodé d'or,
Que son poing droit le chausse[1] ; et puis encore
Remettez-lui ce bâton tout en or.
Qu'il vienne ici me rendre hommage. Alors,
J'irai moi-même en France guerroyer.
Si l'empereur ne se couche à mes pieds
Et ne renonce à la loi des chrétiens,
De sa couronne il sera dépouillé. »
Païens s'écrient : « Sire, vous parlez bien. »

CXCIV

Baligant dit : « Chevauchez donc, barons.
A l'un le gant, à l'autre le bâton[2]. »
— « Ainsi ferons, Sire ! » répondent-ils,
Et tous les deux chevauchent vers la ville.
Ils ont franchi dix portes, quatre ponts,
Toutes les rues où les bourgeois demeurent,
Lorsque, approchant du haut de la cité,
Vers le palais ils oient grande rumeur.
Là, sont massés païens en quantité,
Pleurant, criant, démenant grand' douleur,
Et maudissant, pour leur inaction,
Leurs dieux, Mahom, Tervagant, Apollon :
« Pauvres chétifs, ah ! que deviendrons-nous ?
En quel malheur nous sommes plongés tous !
Perdu pour nous est Marsile le roi :
Le preux Roland lui trancha le poing droit.

1. Investiture bien inutile, — et qui, pour le lecteur, n'est pas sans ironie, — puisque Marsile a perdu son poing droit dans la bataille.
2. Cf. la note du v. 247.

Et c'en est fait de Jurfaleu le blond.
Des Francs l'Espagne est aujourd'hui la proie. »
Les messagers descendent au perron.

CXCV

Sous une olive ils laissent leurs chevaux,
Que par la rêne ont saisis deux varlets,
Et, se tenant tous deux par leurs manteaux,
Montent ensemble au plus haut du palais.
En pénétrant dans la chambre voûtée,
D'un beau salut ils marquent leur entrée :
« Que Mahomet, dont nous suivons la loi,
Que Tervagant, qu'Apollon, notre sire,
Gardent la reine et conservent le roi ! »
Mais Bramimonde : « Hé ! c'est là pur délire !
Ces dieux, nos dieux, se sont montrés félons :
En Roncevaux, ils ont à nos barons
Fait tort et mal, en les laissant occire.
Dans la bataille, ils ont trahi messire :
Il a perdu, vous voyez, son poing droit,
Que lui trancha Roland, le comte adroit.
Charle aura donc l'Espagne en son empire !
Que devenir, douloureuse, abattue ?
Que n'ai-je, hélas ! un homme qui me tue ! »

CXCVI

Clarïen dit : « Dame, ne parlez tant !
Vers vous nous a dépêchés Baligant :
Du roi Marsile il se fait le garant,
Et lui envoie son bâton et son gant.
L'Èbre a reçu quatre mille chalands,

Barges, esquifs, rapides galions,
Avec un nombre inouï de dromons.
L'émir est riche, il est puissant. Ainsi,
Il poursuivra Charles jusques en France,
Voulant qu'il meure ou se rende à merci. »
Mais Bramimonde : « Hélas ! vaine espérance !
Plus près d'ici vous trouverez les Francs ;
En cette terre ils sont depuis sept ans.
Leur empereur est un preux combattant,
Et qui mourra plutôt que fuir du champ.
Pour lui, tout roi terrestre est un enfant.
Charles ne craint aucun homme vivant. »

CXCVII

— « Laissez cela, dit Marsile le roi ;
Et vous, seigneurs messagers, parlez-moi.
Vous le voyez, la mort m'étreint ; et moi,
Point n'ai de fils, ni de fille, ni d'hoir.
J'en avais un, il fut occis hier soir.
Que mon seigneur ici me vienne voir.
Comme l'émir sur l'Espagne a des droits,
S'il veut l'avoir, je la lui cède. Mais
Qu'il la défende et l'arrache aux Français !
Et s'il écoute un bon conseil, je crois
Qu'il sera d'eux vainqueur avant un mois.
En lui portant les clefs de la cité,
Dites-lui bien de ne pas s'écarter. »
— « Sire, c'est bon ; vous dites vérité. »

CXCVIII

Marsile ajoute encor : « Charles m'a nui :
Morts sont mes gens, ma terre est dévastée,

Et sous ses coups ont croulé mes cités.
Au bord de l'Èbre il a passé la nuit ;
J'ai bien compté qu'il n'est plus qu'à sept lieues.
Par vous je mande à l'émir qu'en ces lieux
Il se transporte et lui livre combat. »
De Saragosse il leur remet les clefs[1],
Et, saluant le roi, les messagers
Prennent congé pour retourner là-bas.

CXCIX

Les messagers à cheval sont montés.
Rapidement, ils quittent la cité
Et vers l'émir s'en vont, épouvantés.
De Saragosse ils lui donnent les clefs.
Et Baligant dit : « Qu'avez-vous trouvé ?
Où est Marsile, ici par moi mandé ? »
Lors, Clarïen : « Il est à mort navré.
Hier, l'empereur par les ports a passé :
En douce France il s'en voulait aller.
Or, il se fit à l'arrière garder,
En grand honneur, par le comte Roland,
Son cher neveu, par le brave Olivier,
Et tous les pairs, et vingt milliers de Francs.
Le roi Marsile en baron a lutté
Contre Roland, qu'il avait affronté ;
Mais Durendal d'un tel coup l'a touché
Que son poing droit du corps s'est détaché.
Son fils est mort, qu'il soulait tant chérir,

1. Antérieurement, Marsile a déjà fait remettre par Ganelon à Charlemagne les clefs de Saragosse (v. 654 et 677). Il y a donc contradiction, — à moins de supposer qu'indifférent à l'acte symbolique, le trouvère a voulu simplement indiquer la double soumission du roi de Saragosse, à l'empereur d'abord, puis à l'émir ensuite.

Et les barons qu'il avait amenés.
Lui-même a fui, ne pouvant plus tenir,
Et pourchassé longtemps par Charlemagne.
Le roi vous prie de l'aller secourir
Et vous remet le royaume d'Espagne. »
Et Baligant, tout pensif à ce coup,
A si grand deuil qu'il croit devenir fou.

CC

« Seigneur émir, lui dit Clarïen, hier,
Roncevaux vit un combat rude et fier.
Mort est Roland, et le comte Olivier,
Et tous les pairs, que Charle avait si chers ;
De leurs Français il est mort vingt milliers.
Le roi Marsile a perdu le poing droit,
Et l'empereur l'a pourchassé tout droit.
En cette terre, il n'est plus chevalier
Qui ne soit mort ou dans l'Èbre noyé.
Au bord des eaux les Francs ont pris quartier ;
Tout près de nous, ils sont aux alentours.
Si vous voulez, dur sera leur retour. »
Et Baligant a plus fier le regard,
Et dans son cœur la joie a pénétré.
De son fauteuil il se lève, assuré,
Puis il s'écrie : « Barons, pas de retard !
Sortez des nefs ! à cheval ! en campagne !
Si je ne vois fuir le vieux Charlemagne,
Marsile aura, dans ce jour qui le venge,
Pour son poing droit, une tête en échange. »

CCI

La gent Arabe est sortie des vaisseaux,

Et tous, montés sur mulets et chevaux,
(Que feraient-ils de plus?) vont de l'avant.
L'émir, qui les a mis en mouvement,
Fait appeler Gemalfin, son ami :
« Je te confie, dit-il, mon ost entier. »
Il monte alors sur son brun destrier,
Puis, emmenant quatre ducs avec lui,
Vers Saragosse il vole d'une traite.
Près d'un perron de blanc marbre il s'arrête ;
Quatre barons lui tiennent l'étrier.
Du grand palais il gravit l'escalier,
Et Bramimonde à lui vient en courant.
Elle s'écrie : « Quel n'est pas mon malheur !
Honteusement j'ai perdu mon seigneur ! »
Elle s'affaisse ; en ses bras il la prend.
Jusqu'en la chambre ils vont à grand' douleur.

CCII

Le roi Marsile, en voyant Baligant,
A deux païens s'adresse : « A bras le corps
Soulevez-moi, dit-il, sur mon séant. »
De son poing gauche il prend un de ses gants :
« Seigneur émir, ô Roi ! dit-il alors,
Toute ma terre, ici je vous la rends,
Et Saragosse, et le fief dépendant.
J'ai tout perdu : moi-même, avec ma gent. »
L'émir répond : « Mon chagrin en est grand.
Je ne puis pas vous parler plus longtemps :
Car, je le sais, Charles n'attendrait point.
Mais votre gant, je l'accepte du moins. »
Et, tout en deuil, il s'éloigne en pleurant.
Par les degrés du palais il descend,

Monte à cheval, et vers les siens s'élance.
Il a couru si bien qu'il les devance.
Alors, à tous, partout, il va criant :
« Venez, païens, car déjà fuient les Francs. »

Honneurs funèbres rendus aux morts de Roncevaux.

CCIII

Or, au matin, dès que l'aube paraît,
S'est éveillé l'empereur des Français [1].
Saint Gabriel, son céleste gardien,
A fait sur lui le signe du chrétien.
Le roi se lève et quitte là ses armes,
Et par tout l'ost les barons se désarment.
Tous les Français, montés sur leurs chevaux,
Volent, par longs chemins et larges routes,
Revoir le lieu de l'immense déroute,
Le champ de la bataille, — Roncevaux !

CCIV

En Roncevaux est rentré l'empereur.
Des morts qu'il voit, il se prend à pleurer
Et dit aux Francs : « Tenez le pas, seigneurs.
Seul en avant je dois moi-même aller,
Pour mon neveu que je voudrais trouver.
Un jour, j'étais dans Aix, à la Noël.

1. Après l' « épisode de Baligant », ces deux vers nous ramènent aux faits résumés par les v. 2568-2569, dont ils sont la suite directe.

Là, se vantaient à l'envi tous mes preux
De grands combats et de coups valeureux.
J'ouïs Roland dire, — je me rappelle, —
Qu'il ne mourrait en contrée étrangère
Que dépassant ses hommes et ses pairs,
Le chef tourné vers la terre ennemie,
En conquérant voulant finir sa vie[1]. »
Charles, plus loin que le jet d'un bâton,
Gravit un puy devant ses compagnons.

CCV

En recherchant son neveu, l'empereur,
A travers prés, trouve fleurs et gazons
Partout vermeils du sang de nos barons.
Il a pitié, ne peut tenir ses pleurs.
Puis, parvenu sous deux arbres, le roi
Sur trois perrons voit les coups de Roland[2];
Par l'herbe verte il l'aperçoit, sanglant.
Quoi d'étonnant, s'il en a vif émoi?
Il saute à terre, accourt, le tient pressé
Entre ses bras... et sur lui, malgré soi,
Tombe en pâmant, tant il est angoissé!

1. « C'était un usage répandu dans les réunions de jeunes guerriers, surtout aux jours de fêtes, que les plus aventureux se vantassent des prouesses qu'ils accompliraient un jour; ces vanteries, où l'un enchérissait sur l'autre, n'étaient, comme on le pense bien, pas toujours mises à exécution. » (G. Paris.) — Ce n'est pas le cas de Roland, et l'on a vu plus haut (v. 2263-2266 et 2357-2363) qu'il a de tout point accompli ce qu'il s'était vanté de faire.

2. Il s'agit des deux arbres déjà mentionnés au v. 2267. S'il n'est plus question que de *trois* perrons, tandis que plus haut (v. 2268 et 2272) on parle de *quatre*, c'est que Roland, de son épée, n'a frappé que sur *trois* perrons (v. 2300, 2312, 2338).

CCVI

Mais l'empereur de pâmoison revient.
Naimes le duc et le comte Acelin,
Geoffroy d'Anjou, Thierry son frère, enfin,
Prenant le roi, l'adossent contre un pin.
Et lui, regarde à terre, où Roland gît !
Très doucement, il le regrette ainsi [1] :
« Ami Roland, Dieu te prenne à merci !
Nul ne vit onc un tel preux ici-bas
Pour engager et finir grands combats.
Ah ! quel déclin de tout mon vieil honneur ! »
Et derechef se pâme l'empereur.

CCVII

Charles le roi revient de pâmoison :
Aux mains l'ont pris quatre de ses barons.
Et lui, regarde à terre son neveu.
Roland, le corps gaillard, mais sans couleur,
Est là, les yeux tournés et ténébreux.
Avec amour et foi, Charles le pleure :
« Dieu mette, ami, ton âme en saintes fleurs [2],
Au Paradis entre les glorieux !
Comme en ces lieux tu vins pour ton malheur !
Jour ne sera que de toi n'aie douleur.
Que vont déchoir ma force et mon ardeur !
Qui désormais soutiendra mon honneur ?
Las ! je n'ai plus un ami sous les cieux.

1. Nouvel exemple de « regret funèbre ». Cf. la note du v. 1853.
2. Cf. la note du v. 1856.

J'ai des parents, mais aucun d'aussi preux ! »
A pleines mains il tire ses cheveux.
Cent mille Francs en ont si grand' douleur
Qu'il n'en est pas qui durement ne pleure.

CCVIII

« Je vais rentrer en France, ami Roland.
Quand je serai dans ma chambre de Laon[1],
Des étrangers viendront de mainte ville
Me demander : « Le chef, où donc est-il ? »
Je leur dirai qu'il est mort en Espagne.
A grand' douleur régnera Charlemagne,
Las ! tous les jours versant pleurs inutiles. »

CCIX

« Ami Roland, jeunesse brave et belle,
Quand je serai dans Aix, en ma chapelle[2],
Les gens viendront demander des nouvelles.
J'en donnerai d'étranges et cruelles :
Mort, mon neveu, qui savait tout dompter !
Et je verrai dès lors se révolter
Saxons, Hongrois, Bugres, peuples de haine,
Romains, Pouillains, et tous ceux de Palerne,
Et ceux d'Afrique, et ceux de Califerne[3].

1. « Laon fut, comme on sait, la capitale des derniers Carolingiens, à partir de Charles le Simple. C'est alors que l'épopée en fit, par un anachronisme naturel, la résidence de Charlemagne. » (G. Paris.) — Pour le sens du mot *chambre,* cf. la note du v. 2332.

2. Même formule aux v. 52, 726, 3744.

3. Dans cette revue de peuples vassaux, — qui n'a pas, cela va sans dire, la moindre valeur historique, — les Bugres désignent les Bul-

Puis grandiront ma détresse et ma peine.
Qui conduira mes gens en assurance,
Quand meurt celui qui fut le capitaine ?
Que te voilà déserte, ô douce France !
J'ai si grand deuil que la vie m'est amère. »
De ses deux mains, l'empereur douloureux
Tire sa barbe, arrache ses cheveux.
Cent mille Francs se pâment contre terre.

CCX

« Ami Roland, Dieu te prenne à merci,
Et que ton âme en Paradis soit mise !
Qui t'a frappé frappa la France aussi.
J'ai si grand deuil que vivre m'est souci :
Car ma maison, pour moi, vient d'être occise.
Ah ! fasse Dieu, fils de sainte Marie,
Qu'avant d'atteindre aux premiers ports de Cize [1],
Mon âme soit de mon corps départie !
Qu'entre les leurs [2] mon âme soit admise,
Et que ma chair soit près d'eux enfouie ! »
L'empereur Franc tire sa barbe et pleure,
Et Naimes dit : « Charles a grand' douleur. »

CCXI

Alors Geoffroy d'Anjou : « Sire Empereur,

gares ; Palerne est le nom ancien de Palerme, ville de Sicile ; on ne sait ce qu'est Califerne.

1. Cf. la note du vers 583.

2. Je garde tel quel ce pluriel hardi, mais non insolite, amené par l'idée de *maison* (v. 2937) : Charlemagne pense aux âmes des preux qui lui sont le plus chers.

Ne démenez si fort votre douleur.
Par tout le champ faites querir les corps
De ceux qu'ici païens ont mis à mort.
En un charnier qu'on les porte à cette heure. »
Le roi répond : « Sonnez de votre cor. »

CCXII

Geoffroy d'Anjou de son cor a sonné.
Les Francs, ainsi que l'a Charle ordonné,
Sautent de selle, et de leurs amis morts
En un charnier transportent tous les corps.
Il y a là force évêques, chanoines,
Clercs tonsurés, prêtres, abbés et moines,
Qui, de par Dieu, les ont absous, signés,
Dans un parfum de myrrhe et de timoine
Les ont chacun bravement encensés,
Et, les ayant avec pompe enterrés,
Faute de mieux, les ont enfin laissés.

CCXIII

Charles fait mettre à part, pieusement,
Turpin l'évêque, Olivier et Roland,
Et devant lui les fait ouvrir tous trois[1].
On met leurs cœurs en des tissus de soie,
Et puis en des cercueils de marbre blanc.
Quant aux trois corps, traités séparément,
Lavés chacun de vin et de piment,
En cuirs de cerf on les met avec soin[2].

1. Afin d'enlever les entrailles, sujettes à la putréfaction.

2. « On a trouvé dans des sépultures, du VIIIe siècle environ au XIIe, plus d'un corps cousu dans un grand sac de cuir. Les historiens et

Le roi commande alors Thibaut, Géboin,
Milon le comte et le marquis Othon[1] :
« Sur trois chariots qu'ils fassent le chemin. »
Un drap de soie couvre les trois barons[2].

Préparatifs des deux armées.

CCXIV

L'empereur Charle est tout prêt à partir,
Quand des païens l'avant-garde se montre.
Deux messagers courent à sa rencontre
Lui déclarer la guerre pour l'émir :
« Prince orgueilleux, t'en aller est folie !
Vois Baligant qui chevauche après toi ;
Grande est l'armée qu'il mène d'Arabie.
Ce jour dira si tu es brave, ô Roi ! »
Charles le roi se prend la barbe ; il pense
A son grand deuil, à son désastre immense,
D'un fier regard parcourt sa gent loyale,
Et puis s'écrie de toute sa puissance :
« Barons Français, aux armes ! à cheval ! »

CCXV

Et l'empereur s'adoube le premier.
Vite, il revêt sa cuirasse d'acier,

les poètes mentionnent souvent la préférence donnée pour cet usage au cuir de cerf. » (G. PARIS.)

1. Cf. plus haut les v. 2432-2433.

2. Le texte parle exactement d'un drap de soie *galazin*, c'est-à-dire de Glaza, ville d'Orient, célèbre alors pour ses étoffes.

Lace son heaume, à son flanc ceint Joyeuse,
Qui plus que le soleil est radieuse,
Pend à son col un écu de Girone,
Brandit sa lance aiguisée à Blandone[1],
Et monte enfin son cheval Tencendor,
Qu'il a conquis aux gués dessous Marsonne,
En jetant mort Malpalin de Narbonne[2].
L'ayant piqué de ses éperons d'or,
Charles galope au vu de cent mille hommes,
Réclamant Dieu et l'apôtre de Rome[3].

CCXVI

Et par la plaine on peut voir tous les Francs,
— Plus de cent mille ! — ensemble s'adoubant.
Comme ils ont tous un riche équipement,
De vifs chevaux et de gentes armures !
Que de science à mener leurs montures !
A quels guerriers païens auront affaire !
Les gonfanons sur les heaumes de fer
Pendent... Voyant leur belle contenance,
Charle interpelle Anthelme de Mayence,
Naimes le duc, Jozeran de Provence :
« En tels vassaux qui n'aurait confiance ?
Au milieu d'eux, bien fou qui désespère !

1. Le texte d'Oxford est ici fautif. J'ai dû pour ces deux vers, qui n'assonnent pas dans l'original, suivre le texte corrigé par les éditeurs d'après les autres manuscrits. — Girone est une ville d'Espagne, située en Catalogne, sur la route de Barcelone à Perpignan. Blandone nous est inconnue.

2. L'allusion est obscure, aucun poème de nous connu ne nous ayant transmis l'histoire du cheval Tencendor.

3. C'est, dans plusieurs chansons de geste, le nom qu'on donne au pape, successeur de saint Pierre.

Si dans ses plans l'Arabe persévère,
Il paiera cher la mort de mon neveu. »
— « Que Dieu, dit Naime, exauce notre vœu ! »

CCXVII

Charle a mandé Rabel et Guinemant :
« Seigneurs, dit-il, — c'est mon commandement, —
Tenez-moi lieu d'Olivier et Roland :
A l'un l'épée, à l'autre l'olifant ;
Et chevauchez tous deux au premier rang,
Ayant sous vous quinze milliers de Francs,
Tous bacheliers, et de nos plus vaillants.
Il en viendra derrière eux tout autant,
Que je confie à Géboin et Laurent. »
Naimes le duc, le comte Jozeran
Vont disposer aussitôt ces échelles.
L'heure venue, la lutte sera belle.

CCXVIII

Les premiers corps sont formés de Français.
Quant au troisième, on l'établit après
En le formant des vassaux de Bavière.
Ils sont bien là vingt mille chevaliers,
Qui ne seront au combat les derniers.
Aucune gent à Charles n'est plus chère,
Fors les Français, le peuple conquérant.
Le comte Ogier le Danois, le vaillant,
Commandera cette troupe si fière.

CCXIX

Voilà trois corps qu'a le roi Charlemagne.

Naimes le duc en forme un quatrième
De bons barons qui sont la valeur même,
Tous Allemands des marches[1] d'Allemagne.
Ils sont vingt mille, à ce que l'on murmure,
Et bien fournis de chevaux et d'armures.
Devant la mort aucun d'eux ne fuira.
Le duc de Thrace, Hermann, les guidera :
Plutôt qu'agir en couard, il mourra.

CCXX

Naimes le duc, le comte Jozeran
Font la cinquième échelle de Normands.
Ils sont vingt mille, affirment tous les Francs,
Très bien armés, ayant chevaux courants.
Devant la mort ils ne crieront merci ;
Il n'est au champ peuple plus endurci.
Richard le Vieux, qui les conduit au champ,
Y frappera de son épieu tranchant.

CCXXI

Le corps suivant est formé de Bretons.
Ils sont bien là trente mille environ,
Tous chevaliers ayant l'air de barons.
Lances dressées, ils vont, leurs gonfanons
Fermes au vent. Leur seigneur est Eudon.
Il mande à lui le comte Nevelon,
Thibaut de Reims et le marquis Othon :
« Guidez ma gent ; je vous en fais le don. »

1. « Les *marches,* dans l'empire de Charlemagne, étaient les provinces voisines de pays étrangers, qui étaient soumises à un régime particulier. » (G. Paris.) — Cf. la note du v. 630 sur le mot *marquis*.

CCXXII

Charle a donc prêts six corps. Le vieux duc Naimes,
Sans perdre temps, compose le septième
De Poitevins et d'Auvergnats. Ils sont
Quarante mille, et ces chevaliers ont
De bons chevaux, un très bel armement.
Ils sont à part, au pied d'une hauteur,
Et de sa main les bénit l'empereur[1].
Leurs chefs seront Gauselme et Jozeran.

CCXXIII

Naime établit le huitième : il comprend
Et des barons de Frise et des Flamands,
Quarante mille au moins. Tous ces vaillants,
Bons chevaliers, ne fuiront la tuerie.
« Eux, dit le roi, feront bien mon service. »
A deux, Raimbaud et Hamon de Galice
Les guideront par leur chevalerie.

CCXXIV

Naimes, aidé par Jozeran le comte,
Pour le neuvième a des preux d'ardeur prompte :
Ceux de Lorraine avec ceux de Bourgogne.
Cinquante mille en tout, tel est le compte.
Ils ont lacé leurs heaumes, mis leurs brognes,
Et pris de forts épieux à bois très court.
Si malgré tout les Arabes accourent,

1. Cf. la note du v. 340.

Ils frapperont qui d'entre eux s'abandonne.
Ils ont pour chef Thierry, le duc d'Argonne[1].

CCXXV

Le dernier corps sur tous les autres tranche :
Ils sont cent mille, et des meilleurs de France,
Barons gaillards, aux fières contenances,
Aux chefs fleuris, aux barbes toutes blanches.
Ils ont vêtu double brogne et haubert,
Et ceint épées ou de France ou d'Espagne.
Sur leurs écus sont des signes divers[2].
Montés, ils n'ont qu'un vœu : croiser le fer.
« Monjoie ! » crient-ils. Près d'eux est Charlemagne.
Geoffroy brandit l'oriflamme saint Pierre,
Qui de « Romaine » eut le nom autrefois,
Et qui dès lors prit le nom de « Monjoie »[3].

1. Ce Thierry, duc d'Argonne, n'est pas le même que le Thierry, frère de Geoffroy d'Anjou (v. 2883), que nous verrons à la fin du poème se faire contre Pinabel le champion de Roland.

2. « Vers obscur. C'est la seule trace que nous trouvions, en notre poème, d'un ornement de l'écu qui, suivant quelques érudits, pourrait, de près ou de loin, ressembler à des armoiries. Or, ce n'étaient en aucune façon de vraies armoiries, mais un signe quelconque, ou plutôt une multitude de signes divers pour se reconnaître dans la bataille. » (L. GAUTIER.)

3. Ces vers sur l'oriflamme ont besoin d'éclaircissement. L'oriflamme est un étendard fait d'un tissu de soie de couleur rouge tirant sur l'orangé, que nos anciens rois, partant pour la guerre, allaient recevoir des mains de l'abbé de Saint-Denis. Mais la légende a compliqué ses origines et son histoire. La plus ancienne représentation de l'oriflamme nous est offerte par deux curieuses mosaïques de Saint-Jean-de-Latran, à Rome (IXe siècle) : l'une représente saint Pierre remettant à Charlemagne une bannière *verte,* étendard de la ville des papes ; l'autre représente le Christ remettant à Charlemagne une bannière *rouge,* étendard de l'empire. Or, non seulement on a confondu ces

CCXXVI

Or, l'empereur de son cheval descend.
Sur l'herbe verte il se prosterne à terre,
Tourne son front vers le soleil levant,
Et, de tout cœur, fait à Dieu sa prière[1] :
« Notre vrai Père, en ce jour défends-moi !
Toi qui sauvas Jonas, lorsque, vivant,
Il fut au corps de la baleine ; toi
Qui épargnas de Ninive le roi ;
Qui délivras Daniel de son tourment,
Dans cette fosse aux lions dévorants ;
Qui préservas du feu les trois enfants[2] ;
Que ton amour ici me soit présent !
Accorde-moi, s'il te plaît, ô mon Dieu,
De bien venger Roland, mon cher neveu. »
Ayant prié, Charle, en se redressant,
Signe son chef du signe tout-puissant.
Il monte alors son fougueux destrier ;
Jozeran, Naime, ont tenu l'étrier.
Il porte, avec l'écu, l'épieu tranchant.
Son corps est beau, vigoureux, imposant,

deux bannières en une (appelée autrefois *Romaine*), mais encore, par un rattachement factice, on a confondu l'oriflamme carolingienne avec l'oriflamme capétienne, quoiqu'il n'y ait rien de commun, historiquement, entre la rouge bannière de l'empire et le rouge étendard des abbés de Saint-Denis. — Quant à la tradition d'après laquelle la bataille de Saragosse aurait amené la substitution du nom de *Monjoie* à celui de *Romaine*, c'est une légende de plus. Sur le nom de *Monjoie*, cf. les notes des v. 1181 et 2510.

1. Cf. la note du v. 2385, à propos de la prière de Roland.

2. Tous ces miracles sont contés dans ces deux livres de la Bible : *Jonas*, II et III ; *Daniel*, VI et III.

Clair son regard, noble sa contenance.
Sur son cheval, fermement il s'avance.
Tous les clairons, et derrière et devant,
Sonnent ; sur tous domine l'olifant.
Et l'armée pleure, en pitié de Roland.

CCXXVII

Donc, l'empereur chevauche avec noblesse.
Il a mis barbe au vent sur sa cuirasse[1],
Et c'est assez pour que chacun le fasse :
Cent mille Francs ainsi se reconnaissent.
Ils vont, passant ces rocs et ces montagnes,
Ces vaux profonds, ces défilés sauvages.
Sortis des ports et des sombres passages,
Ils sont entrés dans la marche d'Espagne,
Et font enfin halte en pleine campagne.

. . . .

Vers Baligant reviennent ses légats[2] ;
Un Syrien en ces termes lui parle :
« Nous avons vu cet orgueilleux roi Charles.
Fiers sont ses gens : ils ne lui faudront pas.
Adoubez-vous pour de prochains combats. »
Baligant dit : « Tant mieux pour nos barons !
Pour qu'ils en soient instruits, sonnez clairons ! »

CCXXVIII

Alors, très haut, partout aux environs,
Sonnent tambours, trompettes et clairons.

1. Cf. la note du v. 48.
2. Ceux qu'il avait envoyés à Charlemagne pour lui déclarer la guerre (laisse CCXIV).

Païens, sautant à bas, courent s'armer.
Le vieil émir, non plus, ne veut tarder :
Vite, il revêt sa brogne à pans brodés,
Lace aussitôt son heaume d'or gemmé,
Puis ceint sa bonne épée à son côté.
A cette épée, son humeur orgueilleuse,
Qui la prétend l'égale de Joyeuse,
A conféré le nom de « Précieuse ».
Et ce mot même est aussi son cri d'armes [1] ;
Ses chevaliers le crient dans les alarmes.
A son cou pend un large écu bombé,
A boucle d'or, et de cristal bordé ;
La guige en est de beau satin broché.
Il tient en main son bon épieu Maltet,
Dont le bois est massif, et dont le fer,
A lui tout seul, chargerait un mulet.
Soutenu par Marcule d'outre-mer,
Sur son cheval Baligant est monté.
Son enfourchure est vaste ; il a grand air.
Mince de flanc et large de côté,
Gros de poitrine, il est très bien moulé.
L'épaule est forte en lui, le regard clair,
Fier le visage, et les cheveux bouclés.
Il est tout blanc, comme fleur en été.
Pour la valeur, c'est un chef éprouvé.
Dieu ! quel baron, s'il avait chrétienté [2] !
Le sang jaillit de son cheval qu'il pique.
D'un bond, il saute un fossé qui mesure
Cinquante pieds. Frappés de cette allure,

1. Comme le cri « Monjoie ! » est celui des Français. Cf. le v. 2510 et la note.

2. Cf. un regret analogue exprimé plus haut (v. 899), à propos de l'émir de Balaguer.

Païens s'écrient : « Quel champion magnifique !
Il n'est Français, s'il l'ose provoquer,
Qui, malgré lui, ne doive succomber.
Charle est un fou de ne s'en être allé. »

CCXXIX

Le vieil émir a l'air d'un vrai seigneur.
Sa barbe est blanche à l'égal d'une fleur.
Homme très sage et savant en sa loi,
C'est, en bataille, un fier et noble roi.
Il a pour fils Malprime, un chevalier
Grand, fort, de ses ancêtres héritier[1].
« Sire, dit-il à son père, en avant !
N'allons-nous pas voir Charle ? » Et Baligant :
« Nous le verrons, mon fils, car c'est un preux,
Et mainte geste en parle avec honneur.
Mais il n'a plus l'aide de son neveu,
Et contre nous ne tiendra pas une heure. »

CCXXX

« Beau fils Malprime, ajoute Baligant,
Hier fut occis le bon vassal Roland,
Avec le preux et vaillant Olivier,
Les douze pairs, de Charles tant aimés,
De France, enfin, vingt mille combattants.
Tout le surplus, je ne le prise un gant.
Oui, l'empereur revient certainement.
Mon messager, le Syrien, m'apprend
Qu'il a formé dix corps d'armée très grands.
Un de ses preux sonne de l'olifant,

1. C'est-à-dire : héritier des vertus ancestrales.

Un autre sonne un clairon éclatant ;
Tous deux, montés, marchent au premier rang.
Avec eux vont quinze milliers de Francs,
Tous bacheliers que Charle appelle enfants.
Et derrière eux, il en vient tout autant,
Qui frapperont très fièrement sur nous. »
Malprime alors : « A moi le premier coup ! »

CCXXXI

— « Beau fils Malprime, a dit le vieil émir,
Je vous l'octroie selon votre désir.
Contre Français sur l'heure allez férir.
Prenez Torleu, roi de Perse, avec vous,
Et Dapamort, roi des Leutis[1]. Si vous
Pouvez mater leur grand orgueil à tous,
Je vous promets un pan de mon pays,
De Chérïant jusques au Val-Marquis. »
L'autre répond : « Sire, très grand merci. »
Et s'avançant, il se voit investi
Du fief qui fut jadis au roi Fleuri ;
Mais depuis lors Malprime onc ne le vit,
Onc il n'en fut revêtu ni saisi[2].

CCXXXII

L'émir chevauche à travers son armée.
Son fils le suit, fier guerrier au grand corps,

1. D'après G. Paris, les Leutis (en latin *Leuticii*) ne sont pas, comme on l'a cru, les Lithuaniens, mais les Wilzes, qui habitaient au Moyen Age le grand-duché de Mecklembourg.

2. Investiture tout idéale, que la mort de Malprime empêchera bientôt de jamais devenir réalité.

Le roi Torleu et le roi Dapamort.
Ils ont bientôt trente échelles formées :
Si nombreux sont les chevaliers en file
Que la plus faible en a cinquante mille.
Viennent d'abord les gens de Butentrot[1] ;
Puis les Misniens, dont le chef est si gros,
Et dont l'échine, au beau milieu du dos,
Est hérissée de soies, comme les porcs.
Un bataillon comprend Nubles et Blos ;
Un autre est fait de Bruns et d'Esclavos ;
Un autre est fait de Sorbres et de Sors ;
Un autre est fait d'Ermines et de Mors ;
Un autre est fait de ceux de Jéricho ;
Les deux suivants, de Nègres et de Gros ;
Et le dernier, de Balide-la-Forte,
Qui ne fit onc le bien d'aucune sorte.
Le vieil émir tant qu'il peut fait serment
Par Mahomet, ses vertus et son corps :
« Charles chevauche ainsi qu'un fou, vraiment !
S'il ne s'enfuit, c'est la bataille ; et lors,
Il n'aura plus au chef couronne d'or. »

CCXXXIII

Dix bataillons sont établis après,

1. Dans tout le passage qui suit (v. 3220-3261), assez sèche nomenclature des peuples qui composent l'armée de Baligant, j'ai dû le plus souvent me borner à transcrire des noms propres qu'on ne saurait en général identifier, et dont beaucoup d'ailleurs semblent imaginaires. Pour les assimilations possibles ou probables, on consultera le *Lexique-Index*. — Dans ce chaos d'incertitudes, une seule chose paraît établie : l'intention du poète de nommer les peuples qui, dans les derniers siècles, avaient effrayé l'Europe chrétienne. Tous ces ennemis, de races

Dont l'un formé de Canelieux très laids,
De Val-Fuït venus par le travers ;
L'autre, de Turcs ; de Perses, le troisième ;
De Pincenois cruels, le quatrième ;
Et le suivant, de Soltras et d'Avers ;
Puis, d'Ormalois et d'Euglés, le sixième ;
Et de la gent Samuel, le septième ;
Les deux suivants, de Bruise et d'Esclavers ;
Et le dernier, d'Occiant-le-Désert :
Ces gens sans foi ne servent le Seigneur ;
Vous n'en verrez jamais de plus trompeurs ;
Ayant le cuir tout aussi dur que fer,
Ils n'ont besoin de heaume ou de haubert,
Et, se battant, sont félons et pervers.

CCXXXIV

Quant aux dix corps qu'enfin l'émir dispose,
L'un est formé des Géants de Malprose ;
L'autre, de Huns ; de Hongrois, le troisième ;
Baldis-la-Longue est dans le quatrième ;
Viennent après tous ceux de Val-Penuse,
Que suivent ceux de Joye et de Maruse ;
Et puis les gens de Leux et d'Astrimone ;
Les gens d'Argoille ; et les gens de Clarbone ;
Et, les derniers, les barbus de Val-Frond :
Pour aimer Dieu, ceux-là sont trop félons.
La geste ainsi nombre trente colonnes[1].
Grande est l'armée où tant de clairons sonnent.
Païens en marche ont l'air de vrais barons.

diverses, mais surtout slaves et tartares, sont confondus en une seule armée, l'armée des ennemis du Christ.

1. Cf. la note du v. 1443.

CCXXXV

L'émir lui-même, homme riche et puissant,
Par-devant soi fait porter son dragon,
L'enseigne où sont Mahom et Tervagant,
Et le portrait d'Apollon le félon.
Dix Canelieux chevauchent alentour,
A pleine voix proférant un sermon :
« Qui de nos dieux veut avoir le secours,
Les prie et serve avec componction ! »
Païens très bas courbent chefs et mentons ;
Leurs heaumes clairs s'inclinent tour à tour.
Français leur crient : « Vous mourrez tous, gloutons !
Ce jour verra votre confusion.
O notre Dieu, protégez l'empereur !
Que ce combat se juge en sa faveur. »

CCXXXVI

L'émir, guerrier dont le savoir est grand,
Appelle à soi son fils et les deux rois :
« Seigneurs barons, chevauchez par-devant,
Et conduisez tous mes corps à la fois.
Moi, des meilleurs, j'en veux retenir trois :
Celui des Turcs, celui des Ormalois,
Enfin, celui des Géants de Malprose.
Ceux d'Occiant marcheront avec moi
Pour attaquer les Français et leur roi.
Charles aura, s'il se mesure à moi,
La tête ôtée du buste. Par ma foi,
Il ne saurait y gagner autre chose. »

CCXXXVII

Les deux armées sont immenses et belles.
Ni puy ni val ni tertre n'est entre elles ;
Bois ni forêt ne s'oppose à la vue ;
Tous se voient bien parmi la plaine nue.
Baligant dit à la gent qu'il gouverne :
« Chevauchez donc ! en bataille ! » Il a mis
L'enseigne aux mains d'Amboire d'Oluferne.
Tous d'appeler « Précieuse ! » à grands cris.
Et les Français : « Dieu vous perde aujourd'hui,
Païens ! — Monjoie ! » crient-ils à pleins poumons.
Et l'empereur fait sonner ses clairons,
Et l'olifant, qui plus que tous bruït.
Païens alors : « La gent de Charle est belle,
Et nous aurons dur combat avec elle. »

CCXXXVIII

Grande est la plaine, et large la contrée.
On voit briller ces heaumes d'or gemmés,
Et ces écus, ces cuirasses bordées,
Et ces épieux, ces gonfanons fixés[1].
A voix très claire ont sonné les clairons ;
De l'olifant se prolongent les sons.
Le vieil émir à son frère en appelle :
C'est Canabeu, le roi de Floredée,
Chef du pays jusques au Val-Sevrée.
Il lui fait voir de Charles les échelles :

1. Reprise presque textuelle des v. 1031-1033.

« Voyez l'orgueil de France la louée !
Son empereur chevauche, plein d'audace,
Là-bas, derrière, avec ces gens barbés,
De qui la barbe ondoie sur leur cuirasse,
Blanche à l'égal de la neige glacée.
Ils frapperont de lances et d'épées,
Et nous aurons batailles acharnées ;
On n'aura vu jamais telle mêlée. »
Alors, plus loin que le jet d'un bâton,
L'émir dépasse un peu ses bataillons,
Et crie ces mots à l'armée qui l'écoute :
« Venez, païens ! Je vous montre la route. »
Et, brandissant son bois de lance en l'air,
Vers l'empereur il en tourne le fer.

CCXXXIX

Charles, jetant sur l'émir un regard,
Voit le dragon, l'enseigne et l'étendard,
Et tout ce flot d'Arabes, si nombreux
Que la contrée est couverte par eux,
Hormis les points que l'empereur a pris.
Le roi de France à haute voix s'écrie :
« Barons français, vous êtes bons vassaux.
Que de combats livrés par vous ! Barons,
Tous ces païens sont couards et félons ;
Toute leur loi un denier ne leur vaut.
S'ils sont nombreux, seigneurs, que vous en chaut ?
Qui veut marcher, à moi vienne ! » Aussitôt,
De l'éperon il point son destrier,
Et Tencendor, du coup, fait quatre sauts.
« Voilà, s'écrient les Francs, un fier guerrier !
Chevauchez, Roi ! Nul ne vous fait défaut ! »

Dernière bataille.

CCXL

Clair est le jour, et le soleil luisant[1].
Des deux côtés les bataillons sont grands.
Aux prises sont déjà les premiers rangs.
Le preux Rabel et le preux Guinemant,
Lâchant la rêne à leurs chevaux courants,
Piquent des deux. Ainsi font tous les Francs :
Ils vont férir de leurs épieux tranchants.

CCXLI

Le preux Rabel est hardi chevalier.
De l'éperon piquant son destrier,
Il va férir Torleu, le roi de Perse,
Et son épieu tout doré le transperce :
Écu ni brogne au coup n'ont pu tenir.
Sur un petit buisson il l'abat raide.
Français s'écrient : « Le Seigneur Dieu nous aide !
Charles a droit : il ne faut lui faillir. »

CCXLII

Et Guinemant joint le roi des Leutis,
Auquel il brise et sa targe fleurie
Et sa cuirasse. Il lui enfonce alors
Son gonfanon tout entier dans le corps,

1. Reprise textuelle du v. 2646.

Et, qu'on en pleure ou non [1], il l'abat mort.
A ce beau coup, ceux de France s'écrient:
« Frappez, barons, pas de relâchement !
Charles a droit contre la gent impie.
Voilà de Dieu le plus vrai jugement ! »

CCXLIII

Malprime, assis sur un cheval tout blanc,
Se précipite au plus épais des Francs.
De tous côtés il va, frappant très fort,
Amoncelant sans cesse mort sur mort.
Tout le premier crie l'émir Baligant :
« Mes barons, vous que j'ai nourris longtemps,
Voyez mon fils ! il cherche l'empereur !
Que de barons ressentent sa fureur !
Je ne demande aucun vassal meilleur.
Secourez-le de vos épieux tranchants. »
Sur ce, païens s'élancent en avant.
Durs sont les coups ; le carnage est très grand ;
C'est un combat merveilleux et pesant [2] ;
Jamais ne s'en livra de plus sanglant.

CCXLIV

Les deux armées sont immenses et fières [3].
Aux prises sont les colonnes entières.
Dieu ! que de coups par les païens frappés !
En deux tronçons que de lances brisées,

1. Cf. une formule analogue aux v. 1279 et 1546.
2. Reprise textuelle du v. 1412.
3. Rapprocher le v. 3291.

D'écus froissés, de brognes démaillées !
Partout, de morts la terre est recouverte ;
L'herbe du champ, ce matin tendre et verte,
Du sang des corps est toute envermeillée.
Le vieil émir réclame tous les siens :
« Frappez, barons, sur la gent des chrétiens ! »
Et la bataille est farouche, acharnée ;
Nul n'en verra d'égale à l'avenir ;
Rien que la mort ne la pourra finir.

CCXLV

Le vieil émir à sa gent fait appel :
« Venus pour bien férir, frappez, païens,
Et vous aurez femmes gentes et belles,
Et vous aurez fiefs, domaines et biens. »
— « C'est un devoir pour nous, » crient les païens.
Ils perdent leurs épieux, tant ils travaillent,
Et des fourreaux tirent cent mille épées.
La douloureuse et terrible mêlée !
Ah ! qui fut là vit une vraie bataille !

CCXLVI

Mais l'empereur réclame ses Français :
« Seigneurs barons, que j'aime, en qui je crois,
Oui, vous avez fait maint combat pour moi,
Pris maint royaume et détrôné maint roi.
Je vous en dois le loyer, je le sais :
Prenez mon corps, mes terres, mon avoir.
Vengez vos fils, vos frères et vos hoirs,
En Roncevaux mis à mort l'autre soir.
Vous le savez, contre païens j'ai droit. »
Les Francs s'écrient : « C'est chose vraie, ô Roi ! »

Charles en a vingt mille autour de soi,
Qui, d'une voix, lui promettent leur foi
De ne faillir pour mort ni pour détresse.
A coups de lance et d'épée, dans la presse
Ils vont, frappant d'une ardeur sans pareille ;
Et la bataille est cruelle à merveille.

CCXLVII

Parmi le champ va Malprime avec rage ;
De ceux de France il fait très grand dommage.
Naimes, l'ayant regardé d'un œil fier,
Court le férir de toute sa vertu :
Il brise net le cuir de son écu,
Ote l'orfroi des pans de son haubert,
Lui met sa jaune enseigne dans le corps,
Puis entre sept cents autres l'abat mort.

CCXLVIII

Mais Canabeu, le frère de l'émir,
Des éperons pique bien son cheval.
Tirant l'épée à pommeau de cristal,
Sur le cimier de Naime il va férir,
Et de son heaume il brise une moitié,
Coupant cinq lacs du tranchant de l'acier.
Le capuchon[1] ne lui vaut un denier ;
Car la coiffe est fendue jusqu'à la chair,
Et même un bout s'en abat sur la terre.

1. « Le haubert avait un capuchon de mailles (*capelier*) sur lequel se fixait le heaume avec des lacs. » (Petit de Julleville.)

Rude est le coup, et le duc étonné,
Si Dieu ne l'eût soutenu, fût tombé.
De son cheval il embrasse le cou.
Si le païen eût redoublé son coup,
C'en était fait du preux plein de vaillance.
Mais à son aide accourt Charles de France.

CCXLIX

Naimes le duc est en grande détresse,
Et le païen à le frapper s'empresse.
Charles s'écrie : « Malheur à toi, culvert ! »
Et, fracassant de sa main vengeresse
L'écu du roi [1] sur son cœur, du haubert
Il lui dérompt la ventaille, et, rapide,
Il l'abat mort. La selle reste vide.

CCL

Moult a grand deuil Charlemagne le roi,
Voyant le duc tout navré, presque inerte,
Dont le sang clair coule sur l'herbe verte.
Lors, il lui donne un conseil : « Près de moi
Chevauchez donc, beau sire. Par ma foi,
Le drôle est mort, qui vous tint en émoi.
Au corps il a mon épieu, cette fois. »
Le duc répond : « Sire, je vous en crois.
Si je survis, tout à vous je me dois. »
Ensemble ils vont, par amour et par foi,
Accompagnés de vingt mille Français,
Dont la valeur accomplit maints hauts faits.

1. Canabeu était roi de Floredée (v. 3312).



CCLI

L'émir païen chevauche par le champ.
Il va férir le comte Guinemant,
Contre le cœur lui froisse l'écu blanc,
De son haubert met en pièces les pans,
Sépare l'un de l'autre les deux flancs,
Et l'abat mort de son cheval courant.
Et puis, il tue encor Géboin, Laurent,
Richard le Vieux, seigneur de Normandie.
Païens s'écrient : « Précieuse est hardie.
Frappez, barons, nous avons un garant ! »

CCLII

Il fait beau voir chevaliers d'Arabie,
Ceux d'Occiant et d'Argoille et de Bâcle,
De leurs épieux frapper avec furie.
Mais les Français ignorent la débâcle.
De part et d'autre il en meurt tour à tour,
Et jusqu'au soir la bataille fait rage.
Des barons Francs il se fait grand dommage [1].
Quels deuils encore avant la fin du jour !

CCLIII

Arabes, Francs, tous frappent à l'envi,
Brisant leur bois et leur acier fourbi.
Qui donc eût vu ces écus maltraités,
Ces blancs hauberts sous les coups frémissants,
Ces boucliers sur les heaumes grinçants,

1. Rapprocher le v. 1885.

Ces chevaliers tomber ensanglantés,
Les gens hurler et sur le sol mourir, —
De grand' douleur se pourrait souvenir !
Cette bataille est bien rude à souffrir.
Pour réclamer leur secours, Baligant
Prie Apollon, Mahomet, Tervagant :
« Mes seigneurs dieux, je vous ai bien servis.
Je vous ferai des statues en or fin ;
Mais sauvez-moi des Francs, mes ennemis. »

. . . .

Voici venir son ami Gemalfin[1].
Il est porteur de mauvaises nouvelles :
« Sire, pour vous la journée est cruelle :
Vous n'avez plus Malprime, votre fils,
Et Canabeu, votre frère, est occis.
Oui, deux Français de leur mort ont l'honneur,
Et, je crois bien, l'un d'eux est l'empereur.
Très grand de corps, il a l'air d'un marquis,
Et, comme fleur d'avril, sa barbe est blanche. »
L'émir, alors, sous son heaume qui penche,
Lugubrement baisse sa tête altière ;
Il croit mourir, tant son deuil est amer.
Il fait appel à Jangleu d'outre-mer.

CCLIV

L'émir lui dit : « Jangleu, venez avant.
Vous êtes preux, votre savoir est grand,
Et j'ai suivi vos conseils en tout temps.
Que pensez-vous d'Arabes et de Francs ?
Aurons-nous bien la victoire du champ ? »
— « Vous êtes mort, dit l'autre, Baligant,

1. Cf. plus haut les v. 2813-2815.

Et tous vos dieux ne vous seront garants.
Charles est fier, et ses hommes vaillants ;
Onc je ne vis de pareils combattants.
Appelez donc vos barons d'Occiant,
Enfrons et Turcs, Arabes et Géants [1] ;
Et ce qu'il faut, faites-le dès l'instant. »

CCLV

Le vieil émir s'empresse d'étaler
Sa barbe [2], blanche ainsi que fleur d'épine ;
Quoi qu'il arrive, il ne se veut celer.
D'une voix claire, et qui partout domine,
Il fait sonner sa trompette, et ses gens
De tous les points se rallient, diligents :
Ceux d'Occiant de braire et de hennir,
Et ceux d'Argoille, en vrais chiens, de glapir.
Avec fureur ils attaquent les Francs,
Au plus épais les rompent, et du coup
En jettent morts, hélas ! sept mille en tout.

CCLVI

Le comte Ogier n'est point de lâche race ;
Meilleur vassal ne vêtit la cuirasse.
Voyant des Francs se rompre les colonnes,
Ogier appelle, avec Thierry d'Argonne,
Geoffroy d'Anjou, le comte Jozeran,
Et puis s'adresse à Charles, fièrement :

1. Les Enfrons sont un peuple inconnu, qui n'a pas été mentionné dans l'énumération des colonnes païennes. — Quant aux Géants, ce sont les Géants de Malprose (v. 3253 et 3285).
2. Cf. la note du v. 48.

« Voyez païens occire vos barons !
Ne plaise à Dieu qu'au chef portiez couronne,
Si votre épée ne venge un tel affront ! »
A ce discours ne répond mot personne.
Rênes lâchées, tous piquent avec rage
Et vont, frappant partout sur leur passage.

CCLVII

Là frappe bien Charlemagne le roi,
Et, comme lui, Naime, Ogier le Danois,
Geoffroy d'Anjou, porteur de la bannière.
Quel noble preux est Ogier le Danois !
A son cheval laissant libre carrière,
Il va férir le porteur du dragon
D'un tel élan, qu'il abat devant soi
Et le dragon et l'enseigne du roi.
Baligant voit tomber son gonfanon
Et l'étendard de Mahomet. L'émir,
A cette vue, clairement s'aperçoit
Qu'il a le tort, Charlemagne le droit.
Ceux d'Arabie commencent à faiblir,
Et l'empereur réclame tous les siens :
« M'aiderez-vous, pour Dieu, barons chrétiens ? »
— « En doutez-vous ? répondent ceux de France.
Félon celui qui ne frappe à outrance ! »

Victoire de Charlemagne sur Baligant.

CCLVIII

Le jour se passe, et proche est la vêprée.
Francs et païens frappent de leurs épées.

Deux chefs vaillants dirigent ces armées ;
Ils n'ont omis leur devise de guerre,
Et Baligant a crié « Précieuse[1] ! »
Charles « Monjoie ! » la devise fameuse.
Se connaissant à leur voix haute et claire,
Tous deux au champ se rencontrent, tous deux
Se vont férir très fort, de leurs épieux
S'entre-frappant sur leurs targes ornées[2],
Qui, au-dessous des boucles, sont brisées.
De leurs hauberts ils s'arrachent les pans,
Mais sans pouvoir s'atteindre plus avant.
Sangles rompues, selles versées, les rois
Tombent tous deux sur la terre à la fois.
Vite, chacun sur ses pieds se relève
Et bravement se saisit de son glaive.
Ce fier combat ne va plus s'arrêter,
Et sans mort d'homme il ne peut s'achever.

CCLIX

Moult est vaillant Charles de douce France ;
Quant à l'émir, il ne connaît les transes.
Ils vont, montrant leurs épées toutes nues,
S'entre-frappant très fort sur leurs écus,
Tranchant les cuirs et les bois qui sont doubles,
Faisant sauter les clous, brisant les boucles.
Les coups à nu[3] sur leurs brognes redoublent ;
Leurs heaumes clairs luisent comme escarboucles.

1. Comme on l'a vu plus haut (v. 3147), le nom de son épée est aussi son cri d'armes.

2. Exactement *rouées,* ornées de rosaces.

3. C'est-à-dire : les coups qu'ils se portent sans être couverts par l'écu.

De ce combat ne cessera l'effort,
Que l'un des deux n'ait reconnu son tort.

CCLX

« Réfléchis bien, ô Charles ! dit l'émir,
Et envers moi songe à te repentir.
Car, je le sais, tu m'as tué mon fils,
Et, bien à tort, tu prétends mon pays.
Deviens mon homme, et je te le remets.
En Orient suis-moi pour me servir. »
Charles répond : « A ce point m'avilir !
Je ne te dois, païen, amour ni paix.
Reçois la loi que Dieu nous fit tenir,
La loi chrétienne, et je t'aime à jamais ;
Puis, crois et sers le vrai Roi tout-puissant. »
— « Mauvais sermon ! » réplique Baligant.
Et le combat de plus belle reprend.

CCLXI

Le vieil émir, robuste et vigoureux,
Frappe le roi sur son heaume d'acier,
Que, sur sa tête, il brise tout entier.
Son fer atteint jusqu'aux menus cheveux,
Et de la chair prend une paume et plus[1] ;
En cet endroit l'os demeure tout nu.
Près de tomber, Charlemagne chancelle ;
Mais Dieu ne veut qu'il soit mort ni vaincu.
Auprès de lui descend saint Gabriel,
Qui lui demande : « O grand Roi, que fais-tu ? »

1. Entendez : un morceau plus large que la paume de la main.

CCLXII

De l'ange ayant ouï la sainte voix,
Charle, assuré, ne craint plus de mourir.
Il sent renaître et force et souvenir,
Et son épée de France atteint l'émir,
Brise son heaume, où les gemmes flamboient,
Lui fend le crâne et le cerveau, lui tranche
Le chef entier jusqu'à la barbe blanche,
Bref, l'abat mort sans remède. « Monjoie ! »
Crie-t-il, voulant se faire reconnaître.
Naime, à ce mot, accouru vers son maître,
Prend Tencendor, où remonte le roi.
Païens s'enfuient, Dieu ne veut qu'ils demeurent;
Et les Français l'emportent à cette heure.

CCLXIII

Païens s'enfuient, ainsi que Dieu le veut,
Chassés des Francs, et de Charle avec eux.
Et le roi dit : « Vengez vos deuils, seigneurs ;
Assouvissez le désir de vos cœurs :
Car ce matin j'ai vu pleurer vos yeux. »
Les Francs s'écrient : « Sire, c'est notre vœu. »
Chacun, alors, de férir tant qu'il peut.
De ces païens il s'échappe bien peu.

Prise de Saragosse. — Retour à Aix-la-Chapelle.

CCLXIV

Il fait très chaud, et grande est la poussière.

Païens s'enfuient, par les Français pressés,
Et jusque dans Saragosse chassés.
Or, sur sa tour Bramimonde est montée
Avec tous ses chanoines et ses clercs,
Gens dont jamais Dieu n'aima l'imposture,
Et qui n'ont pas d'ordres [1] ni de tonsures.
De ces païens voyant l'écrasement,
Elle s'écrie : « A notre aide, Mahom !

. . . .

Ah ! gentil Roi, vaincus sont tous nos hommes ;
L'émir lui-même est mort honteusement. »
Marsile entend ; la face au mur tournée,
Il pleure et tient son visage caché.
Il meurt de deuil. Esclave du péché,
Aux diables vifs son âme s'est donnée.

CCLXV

Tous les païens sont morts ou bien ont fui,
Et Charles a sa bataille vaincue.
De Saragosse est la porte abattue,
Et, la cité n'étant plus défendue,
Le roi dès lors la prend. Ses gens et lui,
Victorieux, y couchent cette nuit.
Fier est le roi, dont la barbe est chenue ;
Et Bramimonde humblement lui remet
Dix grandes tours et cinquante menues.
Heureux celui pour qui Dieu s'entremet !

CCLXVI

Le jour s'en va, la nuit sombre descend [2],

1. Ils ne connaissent pas les degrés de la hiérarchie ecclésiastique.
2. Reprise du v. 717. Cf. aussi le v. 3991.

Claire est la lune, et les étoiles luisent.
Par l'empereur Saragosse est conquise.
Mille Français vont fouiller en tous sens
La synagogue et les mahomeries;
De leurs cognées, de leurs maillets de fer,
Ils brisent net les idoles d'enfer;
Plus de mensonge et de sorcellerie.
Du Dieu qu'il croit Charles fait le service,
Et, par ses soins, les évêques bénissent
Les eaux qui vont baptiser les païens.
Si de ceux-là quelqu'un veut résister,
Charles le fait pendre, occire ou brûler.
Cent mille et plus deviennent vrais chrétiens[1].
Quant à la reine, il l'isole des siens;
Captive, en France il la fera partir:
C'est par amour qu'il la veut convertir.

CCLXVII

La nuit fait place à la clarté du jour.
De la cité Charles garnit les tours;
Il laisse là mille bons chevaliers,
Pour la garder au nom de l'empereur;
Et puis il part avec tous ses guerriers.
Il mène sa captive; mais son cœur
N'a pour désir que lui faire du bien.
Ils s'en vont tous, pleins de joie et d'ardeur,
Et, traversant Narbonne[2] en fier maintien,
Gagnent Bordeaux, la cité de valeur.

1. Cf. la note du v. 102.

2. D'après de savantes recherches, il ne s'agirait pas ici de Narbonne en Septimanie, qui n'est pas sur la route de Saragosse à Bordeaux,

Là, sur l'autel de Saint-Seurin[1], le cor
Est déposé, rempli de mangons d'or.
Les pèlerins peuvent l'y voir encore[2].
Par les grands bacs de la Gironde[3], alors,
Jusques à Blaye le roi conduit Roland,
Et Olivier, son noble compagnon,
Et l'archevêque, homme sage et vaillant.
Il les fait mettre en des cercueils tout blancs,
A Saint-Romain[4] : là gisent les barons,
Recommandés à Dieu[5] par tous les Francs.

. . . .

Charles chevauche et par vaux et par monts,
Mais avant Aix il ne veut s'arrêter.
Enfin, il vient descendre à son perron[6].
A peine est-il dans son palais monté,
Qu'il mande à lui ses juges par messages,

mais d'une autre Narbonne, ville du pays basque, à une lieue de Biarritz, appelée aujourd'hui Arbonne.

1. La collégiale de Saint-Seurin, une des plus antiques églises de Bordeaux, bâtie sur l'emplacement d'un cimetière gallo-romain.

2. L'indication est confirmée par le *Guide des Pèlerins* (XIIe siècle), qui recommande cette relique à la vénération des pieux voyageurs : « Tuba vero eburnea, scilicet scissa, apud Burdegalem urbem in basilica beati Severini habetur. » — Cf. la note du v. 2295.

3. « La Garonne par-devant Bordeaux ne portait point au Moyen Age d'autre nom que celui de Gironde. » (J. Bédier.)

4. Vocable de l'église de Blaye, où Roland fut inhumé. On sait qu'en 1526, à son retour d'Espagne, François Ier se fit ouvrir la « tombe de Roland ». Nul document ancien ne permet d'affirmer que cette tombe fût authentique.

5. Le texte porte : « recommandés à Dieu *et à ses noms* ».

6. Le perron d'Aix était fameux. D'après la *Karlamagnussaga* [cf. la note du v. 2321], Charlemagne avait fait fondre et dresser devant son palais une grande masse d'acier, pour servir à l'épreuve des épées. Durandal, essayée sur ce perron d'acier, ne s'était même pas ébréchée.

Saxons, Lorrains, Bavarois et Frisons ;
Il mande encore Allemands, Bourguignons,
Et Poitevins, et Normands, et Bretons,
Et de tous ceux de France[1] les plus sages.
Dès lors a lieu le plaid de Ganelon.

Mort de la belle Aude.

CCLXVIII

Rentré d'Espagne en son Aix-la-Chapelle,
Le meilleur lieu de France, l'empereur
Monte au palais. En la salle, à cette heure,
Vers lui s'en vient Aude, la damoiselle :
« Sire, où donc est Roland le preux, dit-elle,
Qui de me prendre à femme fit serment ? »
Pesant chagrin et douleur en a Charles ;
Tirant sa barbe, il pleure longuement :
« Sœur, chère amie, c'est d'un mort que tu parles.
Mais va, je veux te donner en échange
Mon cher Louis[2]. Je ne saurais mieux dire :
Il est mon fils et tiendra mon empire. »
Aude répond : « Ce propos m'est étrange !
A Dieu ne plaise, à ses saints, à ses anges,
Qu'après Roland je vive ! » Elle se pâme,

1. Le mot *France* a, dans ce passage, un sens plus restreint qu'il n'a d'ordinaire. Il ne désigne pas l'empire tout entier, mais simplement la France du Nord (sauf la Bretagne, la Normandie et la Flandre). La France du Nord comprend l'Allemagne en deçà du Rhin : Aix est en France (v. 135, 726, 2556, 3706).

2. Louis le Débonnaire, fils de Charlemagne, venait à peine de naître : il naquit précisément en 778, pendant l'expédition d'Espagne.

Et tombe aux pieds de Charles, sans couleur,
Morte à jamais[1]. Dieu veuille avoir son âme!
Barons Français la plaignent et la pleurent.

CCLXIX

Aude la belle à sa fin est allée.
L'empereur croit qu'elle n'est que pâmée.
S'apitoyant, il se met à pleurer,
Lui prend les mains, et la veut relever.
La tête choit sur l'épaule, inclinée.
Quand il la voit morte, — plein de tristesse,
Sur l'heure il fait venir quatre comtesses,
Qui, la portant dans un moutier de nonnes,
Passent la nuit jusqu'au jour en prière.
Près d'un autel bellement on l'enterre :
Suprême honneur que le grand roi lui donne.

Jugement de Ganelon.

CCLXX

Donc, l'empereur dans Aix est revenu.
En la cité, par ses fers retenu,
Gane le traître est devant le palais.

1. « On a relevé quelque brutalité dans cette proposition si promptement faite à Aude d'un « échange » pour Roland; elle-même déclare qu'elle lui est « étrange ». L'émotion de Charlemagne lui fait dire trop tôt ce qu'il aurait dû réserver pour un avenir plus ou moins éloigné. Mais ce qui nous paraît ici un peu barbare n'en atteste que mieux la profondeur de l'émotion qui domine le vieil empereur, à la vue de cette jeune fille tombée à ses pieds. » (G. Paris.)

Contre un poteau l'ont attaché des serfs,
Qui lient ses mains par des courroies de cerf,
Le rouent de coups de bâtons et de nerfs[1] :
Il a ce que mérite son forfait !
A grand' douleur il attend là son plaid[2].

CCLXXI

Or, dans la geste ancienne, il est écrit[3] : —
Charles, mandant ses gens de maint pays,
Les assembla dans Aix, en sa chapelle[4],
Par un grand jour de fête solennelle,
Le jour de saint Sylvestre, à ce qu'on dit.
Dès lors, s'ouvrit le plaid. — Oyez ici
Ce qu'il advint de Ganelon le traître,
Que devant soi Charle a fait comparaître.

CCLXXII

« Seigneurs barons, a dit Charles le roi,
Jugez-moi tous Gane selon le droit !
Il fut de l'ost en Espagne avec moi ;
Il m'a ravi vingt mille de mes Francs,
Et mon neveu, que vous ne verrez plus,
Et Olivier, courtois et résolu ;
Il a trahi les pairs — pour de l'argent ! »

1. Nerfs de bœuf.

2. « Charles a le droit de torturer Ganelon, c'est une des formes de l'instruction du procès ; mais il n'a pas le droit de le juger, ni par conséquent de le faire mourir. Le jugement appartient au « plaid » (*placitum*), qui est la haute cour formée de l'aristocratie de tout l'empire. » (Petit de Julleville.) — Cf. la note du v. 1829.

3. Cf. la note du v. 1443.

4. Même formule aux v. 52, 726, 2917.

Gane répond : « En vain je le nierais.
D'or et d'argent Roland m'avait fait tort [1],
Et j'ai cherché sa détresse et sa mort.
Mais trahison ? Cela, je ne l'admets. »
— « Nous en tiendrons conseil, » crient les Français.

CCLXXIII

Devant le roi, debout, est Ganelon,
Le corps gaillard, le visage éclatant.
Loyal, il eût semblé un vrai baron.
Il voit, avec ses juges, tous les Francs,
Et, près de lui, trente de ses parents.
Lors, d'un ton ferme, il s'écrie hautement :
« Au nom de Dieu, barons, entendez-moi !
J'étais en l'ost avec notre empereur,
Et le servais par amour et par foi,
Quand son neveu, plein de haine pour moi,
Me condamnant à mort et à douleur,
Me fit choisir pour aller vers Marsile.
Mon savoir seul me sauva du péril.
Je défiai Roland le batailleur,
Et Olivier, et tous leurs compagnons [2].
Charles l'ouït, et ses nobles barons.
Vengeance, soit ! mais non pas trahison ! »
Les Francs s'écrient : « En conseil nous irons. »

1. Le sens de ce vers n'est pas clair : on ne voit pas quel tort matériel Roland avait fait à son beau-père. Mais la pensée de Ganelon est peut-être un peu plus subtile. L'empereur vient de l'accuser d'avoir trahi « pour de l'argent ». C'est aussi vrai, réplique-t-il, qu'il est vrai que Roland m'avait fait tort d'argent. Or, ni l'un ni l'autre n'est vrai ; ce n'est pas là question d'argent ; j'ai simplement répondu *par la haine* à la haine de Roland pour moi (cf. v. 3771).

2. Sur cette formalité du *défi,* que n'avait pas oubliée Ganelon (v. 326), cf. la note du v. 2002.

CCLXXIV

Gane, voyant que son grand plaid commence,
A rassemblé trente de ses parents.
Il en est un qui tient le premier rang :
C'est Pinabel, du castel de Sorence[1].
Il sait très bien parler et discuter,
Et non moins bien, armes en main, lutter.
Gane lui dit : « En vous je me confie ;
Préservez-moi de mort et calomnie ! »
Mais Pinabel : « Je saurai vous défendre.
Il n'est Français vous jugeant bon à pendre,
Si l'empereur nous met en face ici,
A qui mon fer ne donne un démenti. »
Gane, à ses pieds tombant, lui dit merci.

CCLXXV

Sont au conseil Saxons et Bavarois,
Et Poitevins, et Français, et Normands,
Et, très nombreux, Allemands et Thiois.
Les Auvergnats, de tous les plus cléments,
A Pinabel se montrent complaisants :
« Restons-en là ! se disent-ils. Laissons
Tout ce procès, et demandons au roi
Pour cette fois d'acquitter Ganelon,
Qui servira par amour et par foi.
Mort est Roland, plus on ne le verra ;
Argent ni or ne le ramènera.
Vraiment, un duel serait bien téméraire[2] ! »

1. Cf. les v. 362-363 et la note.
2. Il s'agit du *duel judiciaire* ou *jugement de Dieu*, d'après lequel,

Il n'en est point qui soit d'avis contraire,
Hormis Thierry, du duc Geoffroy le frère.

CCLXXVI

Vers l'empereur retournent ses barons :
« Nous vous prions, viennent-ils dire au roi,
De pardonner au comte Ganelon,
Qui servira par amour et par foi.
Laissez la vie à si gentil seigneur !
Mort est Roland, plus nous ne le verrons,
Et, pour argent, ne le recouvrerons. »
— « Vous m'êtes tous félons ! » crie l'empereur.

CCLXXVII

Voyant que tous lui font défaut, le roi
Baisse la tête, et telle est sa douleur
Qu'à haute voix il clame son malheur.
Voici venir un guerrier sans effroi,
Thierry d'Anjou, frère du duc Geoffroy.
Corps maigre et grêle, il est svelte d'allure ;
Son teint est brun, noire sa chevelure ;
Sans être grand, il n'est pas trop petit.
Courtoisement, à l'empereur il dit :
« Beau sire Roi, ne vous troublez ainsi !
Vous le savez, je vous ai bien servi.
Du droit de mes aïeux, je siège ici.
Quoi que Roland eût fait à Ganelon,
Votre service eût dû le garantir.

pour décider du sort d'un accusé, deux champions en venaient aux mains, Dieu devant révéler clairement le bon droit (cf. v. 3891) en faisant succomber le champion de l'erreur.

Dès lors qu'il l'a trahi, Gane est félon.
A votre égard, il s'est parjuré, Sire.
Donc, je le juge et condamne à mourir :
Qu'il soit pendu, son corps aux chiens jeté,
Comme un félon qui sans honte a trahi !
Si l'un des siens me donne un démenti,
De cette épée, que j'ai ceinte au côté,
Je soutiendrai l'arrêt par moi porté. »
Les Francs alors : « C'est bien parlé, Thierry. »

CCLXXVIII

Devant le roi Pinabel est venu.
Il est grand, fort, agile, résolu ;
Celui qu'il frappe a bien fini son temps.
« Sire, dit-il, c'est ici votre plaid :
Faites cesser tout ce bruit, s'il vous plaît.
Thierry céans a rendu son arrêt :
Eh bien ! tous deux luttons : je le démens ! »
Il met au poing de Charles son gant droit [1].
L'empereur dit : « Je veux de bons garants. »
Pour caution s'offrent trente parents.
« Je donne aussi caution, » dit le roi,
Gardant ceux-là tant qu'il en soit fait droit [2].

CCLXXIX

Quand Thierry voit le combat s'apprêter,
De son gant droit à Charle il fait hommage.

1. En signe d'hommage et de soumission (cf. la même cérémonie de la part de Thierry, v. 3851).

2. C'est-à-dire : jusqu'à ce que la justice ait prononcé sur leur compte, le sort du combat devant décider du sort des otages comme du sort de l'accusé.

Le roi répond de lui par des otages,
Et sur la place il fait alors porter
Des bancs, où vont s'asseoir les deux rivaux.
Le plaid par tous reconnu régulier
Et clamé tel par le Danois Ogier,
Chacun demande armures et chevaux.

Duel de Pinabel et de Thierry.

CCLXXX

Le duel ainsi réglé, les deux guerriers,
Bien confessés, puis absous et bénis,
S'en vont ouïr leur messe[1] et communient,
Et font encor mainte offrande aux moutiers.
Devant le roi revenus, les barons
Chaussent tous deux aux pieds leurs éperons,
Vêtent de blancs hauberts légers et forts,
Couvrent leur chef de clairs heaumes d'acier,
S'arment le flanc d'épées à garde d'or,
Pendent au cou leurs écus à quartiers,
Et, le poing droit tenant le rude épieu,
Montent enfin sur leurs prompts destriers.
On voit en pleurs cent mille chevaliers,
Qui de Thierry, pour Roland, ont pitié.
La fin du duel est le secret de Dieu.

CCLXXXI

Au-dessous d'Aix, un large pré s'étend.
Là, des barons la bataille s'engage.

1. La messe du jugement de Dieu.

Tous deux sont preux et de grand vasselage,
Et leurs chevaux rapides et fringants.
Éperonnant, toutes rênes lâchées,
L'un contre l'autre ils se jettent, ardents.
Leurs écus sont froissés et fracassés.
Bientôt, hauberts rompus, sangles cassées,
Selles tournées, ils tombent... O douleur !
Cent mille Francs les regardent et pleurent.

CCLXXXII

Tombés à terre, alors, les chevaliers
D'un bond tous deux se dressent sur leurs pieds.
Pinabel est fort, alerte et dispos.
L'un cherche l'autre. Ils n'ont plus de chevaux,
Mais leurs épées à la garde d'or pur
Frappent sans fin les heaumes d'acier dur.
Pour les trancher, les coups avec fureur
Pleuvent. Les Francs se lamentent. « Seigneur !
Rendez-nous clair le droit ! » dit l'empereur.

CCLXXXIII

Pinabel dit : « Or donc, Thierry, rends-toi !
Et je suis tien par amour et par foi,
Et je te donne à ton gré mes biens. Mais
Fais accorder Ganelon et le roi. »
Thierry répond : « Un tel conseil, à moi !
Sois-je félon, si j'y consens jamais !
Qu'entre nous deux, ce jour, Dieu fasse droit ! »

CCLXXXIV

Thierry reprend : « Tu es, ô Pinabel,

Un vrai baron, grand et fort, bien moulé,
Vaillant ; tes pairs te connaissent pour tel.
Arrête donc ce combat acharné.
Certes, je veux t'accorder avec Charles.
Ganelon, lui, sera si bien jugé
Qu'il n'y aura de jour où l'on n'en parle. »
— « Ne plaise à Dieu ! lui répond Pinabel.
Je soutiendrai toute ma parenté,
Sans reculer devant homme mortel.
Plutôt mourir que d'en être blâmé ! »
Le fier combat reprend ; et leurs épées
Frappent si dur les heaumes d'or gemmés,
Que le feu clair en jaillit vers le ciel.
Rien ne peut plus dès lors les séparer ;
Ce duel ne peut sans mort d'homme cesser.

CCLXXXV

Guerrier très preux, Pinabel de Sorence
Frappe Thierry : le heaume de Provence
Lance un feu tel, que l'herbe s'en enflamme.
A l'adversaire il présente sa lame
Et, lui tranchant le heaume sur le front,
La pousse en plein visage. Le baron
A la joue droite en sang, et son haubert,
Atteint du coup, jusqu'au ventre est ouvert.
Contre la mort c'est Dieu qui l'a couvert.

CCLXXXVI

Thierry, voyant sa blessure au visage
Et son sang clair qui coule sur l'herbage,
Frappe à son tour d'un tel coup son rival,
Qu'il fend son heaume en deux jusqu'au nasal.

Le crâne éclate, et la cervelle en sort.
Puis, brandissant son glaive, il l'abat mort.
Dans ce combat Thierry donc a vaincu.
Les Francs s'écrient : « Dieu a fait là vertu.
Il est bien droit que Gane soit pendu,
Et ses parents, qui en ont répondu. »

CCLXXXVII

Dès que Thierry du combat sort vainqueur,
Vers lui s'en vient Charlemagne lui-même.
Quatre barons escortent l'empereur :
Ce sont Ogier le Danois, le duc Naimes,
Geoffroy d'Anjou et Guillaume de Blaye.
Prenant Thierry dans ses bras, le roi passe
Ses grandes peaux de martre sur sa face,
Pour essuyer tout le sang de la plaie.
Puis, doucement, on désarme le preux ;
Sur une mule arabe il part, joyeux,
Rentre dans Aix au milieu des barons,
Et sur la place il descend avec eux.
L'heure a sonné d'occire les félons.

Supplice de Ganelon.

CCLXXXVIII

Comtes et ducs, Charles s'adresse à tous :
« De ceux que j'ai gardés, que jugez-vous ?
Pour Gane ils sont venus, à son appel,
Et se sont faits garants pour Pinabel. »

Les Francs s'écrient : « Qu'il n'en vive pas un ! »
Le roi commande à son viguier Basbrun :
« Va, qu'ils soient tous au bois maudit pendus !
Par cette barbe aux poils blancs et chenus,
S'il en échappe un seul, tu es perdu. »
Basbrun répond : « Qu'en ferais-je, au surplus ? »
Lors, avec cent sergents, il les conduit
Par force, et tôt les trente sont pendus.
Le traître ainsi se perd et perd autrui.

CCLXXXIX

Et là-dessus, Bavarois, Allemands,
Et Poitevins, et Bretons, et Normands,
Sont tous d'avis, et plus encor les Francs,
Que Gane meure en merveilleux tourments.
On fait venir quatre forts destriers,
Auxquels on lie Ganelon, mains et pieds.
Fiers et fougueux sont les quatre coursiers.
Quatre sergents les entraînent devers
Une cavale, au beau milieu d'un champ.
Supplice affreux pour Gane ! Tous ses nerfs
Vont se tendant ; de son corps s'arrachant,
Ses membres sont tirés en sens divers ;
Le sang vermeil s'épand sur le pré vert.
Ainsi meurt Gane, en grande lâcheté.
A qui trahit n'est droit de s'en vanter.

CCXC

Quand l'empereur a tiré sa vengeance,
Il mande à lui ses évêques de France,

Ceux de Bavière avec ceux d'Allemagne :
« Une captive est là, venue d'Espagne,
Qui tant ouït de sermons pleins de flamme [1],
Qu'elle veut croire et devenir chrétienne.
Baptisez-la, pour que Dieu ait son âme ! »
— « Soit ! disent-ils. Ayez-lui des marraines
Parmi les plus grandes et nobles dames. »
A ces bains d'Aix l'affluence est extrême.
Donc, à la reine on donne le baptême :
Elle reçoit le nom de Julienne,
Et sciemment elle se fait chrétienne.

CCXCI

Quand l'empereur, sa justice achevée,
A dissipé sa colère profonde,
Et qu'il a fait chrétienne Bramimonde,
Le jour a fui, la nuit sombre est tombée [2].
Charles se couche en sa chambre voûtée.
Saint Gabriel de par Dieu lui vient dire :
« Convoque, ô Roi, les armées de l'empire,
Et va par force en la terre de Bire.
Porte secours dans Imphe au roi Vivien [3] :
Dans la cité qu'assiègent les païens,
Charle, à grands cris t'appellent les chrétiens. »
Le roi voudrait s'arrêter, faire trêve :

1. Le texte porte ici : « de sermons et d'*exemples* ».
2. Rapprocher les v. 717 et 3658.
3. « Il y a deux Viviens célèbres dans nos chansons de geste, l'un frère de Maugis l'enchanteur, et l'autre neveu de Guillaume d'Orange. Il ne peut s'agir ici ni de l'un ni de l'autre. » (Petit de Julleville.)

« O Dieu ! dit-il, ma vie n'est que douleur ! »
Tirant alors sa barbe blanche, il pleure...[1]

De Turoldus la geste ici s'achève[2].

1. « Cette conclusion qui n'en est pas une et qui laisse entrevoir, derrière notre épopée, d'autres épopées sans nombre ; après tant d'exploits, d'autres exploits encore et sans fin, — c'est là quelque chose de bien original et de tout à fait saisissant. » (PETIT DE JULLEVILLE.)

2. Ce dernier vers de la chanson, *Ci falt la geste que Turoldus declinet,* est tout plein de mystère. S'agit-il de l'*auteur* qui « achève » (*declinet*) de composer cette geste ? du *jongleur* qui « achève » de la chanter ? ou simplement du *scribe* qui « achève » de la copier ? On ne sait. J. BÉDIER incline à croire que Turoldus est bien l'auteur.

LEXIQUE-INDEX



LEXIQUE-INDEX

Les chiffres renvoient au numéro des vers. L'astérisque signale à l'attention les éclaircissements du commentaire.

gné, *Lettre à Mme de Grignan,* 30 mars 1672 : « Ce pauvre Grignan *a* bien *affaire d'*avoir la complaisance pour vous de lire de tels volumes. »

Afrique, 1550, 2924.

ahan, subst. masc. = effort, labeur, 864. Vieux mot, qui n'a plus guère d'usage que dans l'expression *suer d'ahan* = faire une chose très pénible. « Ce mot populaire, très usité jadis, tombe en désuétude. Pourtant, il serait bon de faire des efforts pour le conserver ; car il est expressif. » (Littré.)

Aix-la-Chapelle, siège de l'empire de Charlemagne : 36, 52*, 135, 154* (bains d'Aix), 188, 435, 478, 726, 1409, 2556, 2667, 2860, 2917, 3696 (perron d'Aix, 3697*), 3705, 3734, 3744, 3873, 3944, 3984 (bains d'Aix).

Alexandrie, port d'Égypte, 2626. — Soie *alexandrine,* 408*, 463.

Alferne, localité inconnue, 1915.

Allemagne, 3038, 3977. — Allemands, 3038, 3701, 3795, 3960.

Almace, épée de Turpin, 2089.

Almaris, roi de Belferne, 812.

Alphaien, Sarrasin tué par Olivier, 1511.

Amboire d'Oluferne, Sarrasin, porte-enseigne de Baligant, 3297 ; tué par Ogier le Danois, 3548-3550.

amende = proprement, ce par quoi on *amende* sa faute, réparation d'un tort causé, 517.

Angleterre, 372*, 2332*.

angoisseux, adj. = plein d'angoisse, 823, 2198. Mot d'un emploi courant jusqu'au début du XVIIe s. Malherbe l'a blâmé chez Desportes, mais à tort. Bossuet en fait encore usage, *Lettre à Mme de Luynes,* 31 oct. 1693 : « Vous êtes trop *angoisseuse* ; dilatez-vous. » [Un peu plus haut, même lettre, il avait dit : « Ne vous faites point de la confession un exercice *angoisseux,* mais de confiance et d'amour. »]

Anjou, 2322.

Anséïs, un des douze pairs français, 105, 795 ; tue à Roncevaux Turgis de Tourtelouse, 1281-1288 ; est tué par Malcuidant, 1554-1561 ; 2188, 2408.

Anthelme de Mayence, baron français, 3007.

Apollon, un des trois dieux des Sarrasins, 8*, 416, 2697, 2712, 3491 ; statue d'Apollon, 2580-2588 ; portrait d'Apollon, 3268.

Aquitaine, 2325.

Arabie, 2282, 2980, 3473, 3555. — Arabes, 1513, 2810, 3011, 3081, 3331, 3481, 3511, 3518.

arçons, 1229 : pièces de bois arquées formant les parties antérieure et postérieure de la selle.

Ardenne, région montueuse et boisée, qui s'étend au nord-est de la France, dans la direction d'Aix-la-Chapelle : 728, 2558.

Argoille, pays païen, 3259, 3474, 3527.

armement = ensemble des armes, équipement, 1552, 3064.

assaillir : au présent de l'indicatif, 3e pers. du sing., *assaut* (= assaille), 729, 2564, est la forme très régulière de l'ancienne conjugaison, qu'on trouve encore dans Malherbe (« la troupe qui l'*assaut* et la veut mettre bas ») et dans Régnier (« Amour dedans le cœur m'*assaut* si vivement... »).

assurance : *en assurance,* loc. adv. = en sécurité, 2926. Corneille, *Nicomède,* V, I : « Pour-

fleuret ou l'épée (mot dérivé de *brette,* sorte de longue épée), 113.

Brigal, ville d'Espagne = d'après G. Baist, Berbegal, près de Barbastre (Aragon) : 889, 1261.

brogne, subst. fém. = sorte de cuirasse, formée à l'origine d'un vêtement de cuir garni de plaques ou d'anneaux de fer : 1495, 1543, 3079, etc. Voy. le mot *haubert.*

Bruise, pays païen = peut-être la Prusse, 3245.

brunissant, adj. verb. (*brunir,* v. intr. = prendre une couleur brune) : des épieux *brunissants,* 1621, sont des épieux qui, par le frottement, ont pris une teinte brillante et brune à la fois.

Bruns, peuple païen, 3225.

Bugres, ou Bougres = les Bulgares, 2922.

Butentrot = d'après G. Paris, peut-être Butrinto, ville d'Épire; plus probablement, d'après P. Meyer, vallée de Botentrot, en Cappadoce, près du Taurus : 3220.

Calabre, contrée de l'Italie méridionale, 371.

calife, mot d'origine arabe (*khalifa* = successeur [de Mahomet]). Nom d'une dignité spéciale aux Musulmans. — Le calife, oncle de Marsile, peut-être nommé Marganice (cf. la note du v. 1914), 453-455, 493, 505, 679-691 ; reste sur le champ de bataille, avec son peuple d'Éthiopie, après la fuite de Marsile, 1913-1921 ; blesse mortellement Olivier, qui le tue, 1943-1963.

Califerne, pays inconnu (peut-être formé sur *calife* = le pays du calife ?), 2924.

Canabeu, roi de Floredée, frère de Baligant, 3312 ; blesse le duc Naimes, 3429-3443 ; est tué par Charlemagne, 3444-3450 ; 3499.

Canelieux, peuple païen = d'après P. Meyer, les Chananéens, 3238, 3269.

Cappadoce, ancienne contrée de l'Asie Mineure, 1571.

Capuel, roi de Cappadoce, père de Grandogne, 1571.

Carcassonne, ville française de Septimanie [Languedoc], 384.

Carthage, ville d'Afrique, 1915. — D'après J. Bédier, le contexte semble indiquer plutôt une ville d'Orient.

castel = château, 4, 23, 704, 2611, 3783. Vieux mot, gardé par Saint-Simon : « C'était un petit *castel* blanc qui se voyait de partout. » D'après l'Académie (1877), « il s'emploie encore dans le langage familier ».

Cazmarine : cf. la note du v. 956.

Cerdagne : cf. la note du v. 856.

chaland, bateau plat servant aux transports, 2467, 2647, 2728.

chaloir, v. intr. impers. = importer : au présent de l'indicatif, 3e pers. du sing., point ne lui *chaut,* 227 ; que vous en *chaut* ? 3339.

chambre : 1° sens ordinaire : *chambre* voûtée, 2593, 2709, 3992 ; 2° sens particulier : « domaine privé », 2332*, 2910.

champ, souvent employé seul au sens de « champ de bataille », 555, 865, 1046, 1260, 1498, etc.; — l'honneur du *champ,* 922 ; la victoire du *champ,* 3512.

chansons (mauvaises), 1014*, 1466.

chape, sorte de manteau : la *Chanson de Roland* dit « sous la *chape* du ciel », 545, comme on dit aujourd'hui familièrement

« sous la calotte des cieux ». (L. Clédat.)

Charles ou Charlemagne (Charles le Grand), roi des Francs, empereur : son portrait, 114-119, 140-141, 3115-3116 ; son grand âge, 117*, 523-524, 538-539, 551-552 ; son cheval Tencendor et son épée Joyeuse (voy. ces mots) ; ses songes, 717-736*, 2525-2569*. — Maître de l'Espagne sauf de Saragosse, 1-6 ; reçoit à Cordre l'ambassade du roi Marsile, 96-161 ; tient conseil avec ses barons, et, sur l'avis de Roland, envoie Ganelon à Marsile, 162-341 ; au retour de Ganelon, reprend la route de France, 661-706 ; son regret d'avoir laissé Roland à l'arrière, 823-843 ; son émoi lorsqu'il entend le son du cor, 1753-1758, 1761-1769, 1785-1789 ; fait saisir et bâtonner Ganelon, 1816-1829*, 3734-3741* ; revient sur ses pas avec son armée, 1796-1815, 1830-1847 ; poursuit les Sarrasins et les met en déroute, 2443-2475 ; sa douleur au sujet des morts de Roncevaux, 2398-2417, 2512-2520 ; honneurs funèbres qu'il leur rend, 2855-2973 ; se prépare à la bataille contre Baligant et divise son armée en dix corps, 2974-3095 ; sa prière à Dieu avant le combat, 3096-3112 ; ses appels aux barons français, 3334-3344, 3405-3420, 3555-3559 ; sauve le duc Naimes des coups de Canabeu, 3444-3462, et tue lui-même Baligant qui l'a blessé, 3560-3624 ; pourchasse les païens, 3625-3635, et prend Saragosse, 3648-3674 ; son retour en France, à Aix-la-Chapelle, 3675-3697 ; voit pâmer et mourir à ses pieds la belle Aude, 3705-3733 ; fait juger Ganelon par ses pairs, 3742-3974 ; fait baptiser sa captive, la reine Bramimonde, 3975-3987 ; reçoit l'ordre de Dieu d'aller à de nouveaux combats, 3988-4001.

charnier = lieu de dépôt des ossements, cimetière, 2949, 2954. Cf. la méditation de Villon (xve s.) au *charnier* des Innocents : « Quand je considère ces têtes Entassées en ces *charniers...* »

chausser, v. tr. : *chausser* un gant, 2678 ; *chausser* des éperons, 3863. Ces deux expressions, dont le sens est clair, sont traduites de l'original.

chef : outre le sens actuel (= qui est à la tête, qui commande ou dirige), ce mot, en maint endroit, 44, 58, 117, 139, 482, etc., a l'ancien sens de « tête », fréquent encore au xviie s. (Corneille, Pascal, Bossuet, Molière, La Fontaine, etc.). Pascal écrit dans ses *Pensées* : « Le corps n'est non plus vivant sans le *chef* que le *chef* sans le corps. »

chenu, adj. = devenu blanc par l'âge, 538, 551, 2048, 2308, 3654, 3954. Boileau parle encore, *Épître* x, de sa « vieillesse *chenue* ».

Chérïant, localité inconnue, 3208.

Chernuble de Valneire, un des douze pairs sarrasins, 975-989 ; 1310 ; tué par Roland, 1324-1337.

Chérubin (ange), saint Raphaël, 2393.

chétif = malheureux, misérable (sens originel : prisonnier, captif), 2698. Le sens de « malheureux » est constant au xvie s.

« *Chétif*, c'est pauvre, misérable, infortuné. » (*Dict.* de Nicot, 1606.) On le trouve encore dans Malherbe, Corneille, Molière, etc.

chevalerie = prouesse de chevalier, 594, 960, 3074. « Faire *chevalerie* se disait, dans la langue du Moyen Age, des actes de vaillance et de courtoisie que faisait un chevalier. » (Littré.)

choir, v. intr. = tomber : laisser *choir*, 333, 769 (encore courant); au présent de l'indicatif, 3e pers. du sing., *choit*, 2220, 3727 (forme vieillie).

chrétienté. Ce mot est, dans la vieille langue, synonyme de *christianisme* : la loi de *chrétienté*, 86, 471, 687. Par suite, avoir *chrétienté*, 3164 = avoir la foi chrétienne; soutenir *chrétienté*, 1129 = soutenir la foi chrétienne ; se soumettre à sainte *chrétienté*, 431 = consentir à recevoir le saint baptême chrétien ; recevoir la sainte *chrétienté*, 2620 = même sens.

ciclaton, 846 : d'après J. Quicherat, qui écrit *siglaton*, « espèce de brocart fabriqué d'abord dans les Cyclades, et ensuite dans tout l'Orient ».

CIZE (ports de), 583*, 719, 2939. — « Le pays de Cize est la vallée qui comprend le canton de Saint-Jean-Pied-de-Port en entier et la commune de Suhescun. » (P. Raymond, cité par J. Bédier.)

clamer : 1° v. intr. = crier, 2541; — 2° v. tr. = proclamer, 1161, 2383, 3817, 3856. Ce verbe, redevenu très français dans ses deux acceptions, après avoir cessé de l'être pendant la période classique, est resté d'un emploi courant jusqu'à la fin du XVIe s. « Permettez-moi que vôtre je me *clame*, » s'écrie J. du Bellay dans une *Élégie amoureuse*. « *Clamer*, dire et crier haut et clair... *Clamer* aussi signifie déclarer à haute voix, publier haut et clair. » (*Dict.* de Nicot, 1606.)

CLARBONE, pays païen, 3259.

CLARÏEN, Sarrasin, fils du roi Maltraien : est, avec Clarifan, son frère, chargé par Baligant d'une mission près de Marsile, pendant laquelle il est témoin du désespoir des Sarrasins, de la reine et du roi, 2669-2764; revient annoncer à son maître le désastre de Roncevaux, 2765-2801.

CLARIFAN, Sarrasin, frère de Clarien (voy. ce mot), 2669, etc.

CLARIN DE BALAGUER, Sarrasin, messager de Marsile, 63.

CLIMBORIN, Sarrasin, donne à Ganelon son heaume, 627-633; tue Engelier de Gascogne, 1483-1501; est tué par Olivier, 1502-1510.

coiffe, capuchon de mailles, qui faisait partie du haubert, et que l'on portait sous le heaume (voy. ces mots), 1327, 3436.

col, forme archaïque de *cou*, 1826, 2991. « En ce sens, il ne se dit que par euphonie, et encore l'usage s'en perd de plus en plus; il serait bon cependant de le conserver pour la poésie. » (Littré.) — Cf. le mot *fol*.

commander, v. tr. (suivi d'un nom de personne) = donner un ordre à quelqu'un en le chargeant d'une mission, 2432, 2970. Nous disons encore dans

le même sens : *commander* de service un officier, *commander* des hommes pour une corvée.

COMMIBLE, ville d'Espagne inconnue, 199.

confondre = détruire, accabler, 17, 2583 ; — au sens plus général de « perdre », 389, 788.

connaître (*se*) = se reconnaître, 3566. Le XVIIe s. emploie souvent *connaître* au sens de « reconnaître ». Ainsi Racine, *Plaideurs,* II, II : « Et qui t'aurait *connu,* déguisé de la sorte ? »

CONSTANTINOPLE, 2329.

CORDRE, ville d'Espagne = peut-être Cordoue, 71*, 97.

CORSABLIS, roi de Barbarie, un des douze pairs sarrasins, 885-888 ; tué par Turpin, 1235-1260.

couard = lâche, 888, 1116, 1647, etc.

couardise = lâcheté, 1107, 1647, 2351.

coulpe = faute, péché : battre sa *coulpe,* 2364 = faire son *mea culpa,* en se frappant la poitrine ; crier, clamer sa *coulpe,* 2239, 2383 = confesser à haute voix ses péchés.

courage = cœur, sentiment, 56, 256, 650, 2152. Sens courant au XVIIe s. Corneille, *Rodogune,* IV, V : « Que tu pénètres mal le fond de mon *courage* ! » La Fontaine, *Fables,* IX, II : « Au moins, que les travaux, Les dangers, les soins du voyage, Changent un peu votre *courage.* »

courant, adj. = rapide : cheval *courant,* 1153, 1302, 3468 ; chevaux *courants,* 3047, 3349. L'épithète est partout transcrite de l'original.

courtois, adj. = gracieux et poli [mot dérivé de *cour,* ancienne forme *court*], 576, 3755. Dans les deux cas, l'épithète qualifie Olivier.

courtoisement, adv. 1164, 3823.

croire, v. tr. (en matière religieuse) : *croire* Dieu, 3666. Emploi très fréquent encore au XVIIe s. Nicole écrit : « C'est un aveuglement de vivre mal en *croyant* Dieu. » Et dans le *Don Juan* de Molière, I, I, Sganarelle dépeint son maître comme « un enragé, un chien, un diable, un Turc, un hérétique, qui ne *croit* ni ciel, ni enfer, ni loup-garou ».

culvert, terme d'injure, 763*, 1207, 1232, etc.

damoiselle, titre donné jadis aux filles nobles : Aude la *damoiselle,* 3708.

DANEMARK, 1650.

DANIEL, prophète hébreu, 2386, 3104. — Cf. la note du v. 3106.

DAPAMORT, roi des Leutis, 3205, 3216 ; tué par Guinemant, 3360-3368.

DATHAN, nom biblique, 1215*.

défi : cf. la note du v. 2002.

démener, v. tr. = exhaler, manifester : *démener* sa douleur, 2695, 2946. Expression courante dans la vieille langue, qui disait également *démener* sa joie, *démener* son ire, etc. ; *démener* des cris, c'était pousser des cris.

denier, ancienne monnaie française, d'argent, d'or ou de cuivre : pour beaux *deniers* d'argent et d'or, 1147 = à beaux deniers comptants. — Presque toujours, le mot est employé comme négation explétive : ne valoir *un denier,* 1262, 1666, 3338, 3435 = ne rien valoir,

être inutile : ne valoir *quatre deniers*, 1880 = même sens.

Denis (saint), apôtre des Gaules, premier évêque de Paris, martyr sous Valérien (IIIe s.), 2347.

départi = séparé, 2940. Sens ancien, fréquent encore au XVIe s. Ronsard dit dans une élégie : « Et je suis resté veuf sans prendre autre parti, Dès l'heure que mon cœur du sien s'est *départi*. » Le sens ordinaire est : partagé, distribué.

dépendant (fief), voy. *fief*.

dérompre = mettre en pièces, 19, 3449. Ancien terme de guerre, fréquent dans les chansons de geste, où les héros ne font que *dérompre* hauberts.

dessous, prép. = sous, 114, 1216, 1314, etc.

destrier, cheval de bataille, conduit de la main droite (*dextre*) par l'écuyer, quand le chevalier ne le montait pas : 347, 479, 756, 792, 1001*, etc.

deuil = douleur, 15, 304, 971, etc.; — avoir grand *deuil*, 834, 1196, 1538, etc.

devers, prép. = vers, 468, 728, 2165, etc.; — *par-devers* vous, 1549 = de votre côté.

dextre, adj. = droit, droite : main *dextre*, 47 ; pris subst., 340, 2373, 2389. Corneille et Boileau emploient tous deux l'expression « *dextre* vengeresse ».

Dijon, ville française de Bourgogne, 1892.

dolent (s'appliquant aux personnes) = plein de douleur, 1608, 1813, 1835 ; — être *dolent* d'une chose, 951. En ce sens, le mot a disparu au XVIIe s. Mairet en use encore heureusement (1634), lorsqu'il fait dire par *Sophonisbe* à Massinisse, III, IV : « Que si le sentiment de la misère humaine Vous fait avoir pitié d'une *dolente* reine... » Aujourd'hui, une personne *dolente* est une personne qui se plaint. — Cf. le mot *douloureux*.

dommage = carnage (le sens général est celui de perte causée ou subie), 1885, 3422, 3479.

don : tenir en *don*, 224, à titre de vassal, après investiture ; — par votre *don*, 246 = avec votre permission (si vous voulez bien m'investir).

douloureux (s'appliquant aux personnes) = qui ressent de la douleur, 2722, 2930. Emploi vieilli, dont on trouve encore des exemples au XVIe s. Jean Marot écrit : « J'en aimai tant fort une, Que nuit et jour j'en étais *douloureux*. » Et J. du Bellay, sonnet 84 de l'*Olive* : « Seul et pensif par la déserte plaine, Rêvant au bien qui me fait *douloureux*... » — Cf. le mot *dolent*.

droit : 1° adj. = juste, 308, 766, 2441 ; — il est *droit* que = il est juste que, 3932. — 2° subst. : *avoir droit* = avoir le droit pour soi, avoir raison, 1015*, 1212, 3359, etc.; — *faire droit* = juger selon le droit, 3849, 3898 ; d'où le sens spécial de faire réparation, 515.

drôle, terme d'injure = misérable, 3456.

dromon, « sorte de barque légère », d'après Littré ; « navire de guerre et de marche », d'après L. Gautier : 1521, 2467, 2625, 2730. L'origine du mot est douteuse.

Droon, oncle de Gautier de l'Hum, 2048.

endroit : à notre *endroit*, 1014 = envers nous.

ENFRONS, peuple païen, 3518*.

engeigner = tromper (prendre par *engin*, par artifice), 95. Vieux mot, gardé par La Fontaine, *Fables*, IV, XI : « Tel, comme dit Merlin, cuide *engeigner* autrui, Qui souvent *s'engeigne* soi-même. J'ai regret que ce mot soit trop vieux aujourd'hui : Il m'a toujours semblé d'une énergie extrême. »

ENGELIER DE GASCOGNE (autrement dit : le Gascon de Bordeaux, 1289), un des douze pairs français : tue Escremis de Valterre, 1289-1296; puis Esperveris, fils de Borel, 1388-1389; est tué par Climborin, 1493-1498; 1503, 2407. — Voy. le mot GAIFIER.

ennuyé = fatigué, harassé : chevaux *ennuyés*, 2484. On sait que le verbe *ennuyer* a gardé jusqu'à la fin du XVIIe s. une force qu'il n'a plus aujourd'hui. Corneille dit d'Auguste, *Cinna*, III, I : « *Ennuyé* de supplices, Ayant puni les chefs, il pardonne aux complices. » Et La Bruyère, XII, 46 : « Le fat lasse, *ennuie*, dégoûte, rebute. »

entendu, adj. = qui s'entend aux choses : être mal *entendu*, 2098 = être mal au courant.

entreprendre = attaquer, envahir, 2355. Sens encore très français à l'époque classique. Ainsi Bossuet écrit, *Hist. univ.* I, VIII : « Alexandre voulut s'affermir avant que d'*entreprendre* son rival. »

envermeillé = rendu vermeil, d'un rouge vif, 3390. Joli mot du Moyen Age, qui méritait bien de ne pas mourir.

épée, arme offensive à lame d'acier, que l'on portait ceinte au côté, dans un fourreau. C'était par excellence l'arme chevaleresque, et chaque héros donnait à la sienne un nom distinctif (cf. la note du v. 346). — L'épée avait quatre parties : 1° la *lame*, terminée en pointe ; 2° la *garde*, faite de deux quillons le plus souvent droits, quelquefois recourbés vers la pointe ; 3° la *poignée*, en général étroite et grêle ; 4° le *pommeau*, plat et circulaire, fait parfois de cristal ou d'or, 1364, 2345, 3431, et qui pouvait cacher des reliques, 2345*-2348.

éperon : au Moyen Age, « l'éperon était d'or ou doré. Sa forme générale n'a pas changé. Tout le monde la connaît : talonnière à deux branches recourbées, attachée au pied par une bride et un sous-pied, et portant une tige pointue destinée à aiguillonner le cheval. L'extrémité seule de la tige a varié dans sa disposition. Depuis Guillaume le Conquérant jusqu'aux premières années du XIIIe siècle, les sceaux représentent l'éperon armé d'un petit fer en pyramide ou de forme conique, souvenir de l'éperon romain. » (G. Demay.)

éperonner, v. intr. = piquer des deux (éperons), enfoncer les éperons de droite et de gauche pour partir au galop : 1591, 1802, 2055, 3877.

épieu, arme offensive faite d'une *hampe* de bois (bois de frêne le plus souvent, 720), armée d'un *fer* d'acier bruni en forme de losange, 1043, 1621. Au som-

des douze pairs sarrasins, 879-884; tué par Olivier, 1213-1234.

féaux = fidèles, 84. On connaît la formule de la chancellerie royale : « A nos amés et *féaux...* » Chateaubriand a dit, *Génie du Christianisme*, I, II, 2 : « Roland, Duguesclin, Bayard, étaient de *féaux* chevaliers. »

félon, constant au sens de « traître », 7, 69, 213, etc. — Par une extension logique du sens, au v. 3897, sois-je *félon* = sois-je maudit.

femme : prendre *à femme* = épouser, 3710. Nous disons aujourd'hui : prendre *pour femme.* — La vieille langue disait également : prendre *à mari*. P. Larivey, *le Fidèle* (1611), V, VII : « Ce gentilhomme m'avait dit que votre fille lui avait promis de le prendre *à mari.* »

férir = frapper. Terme vieilli, qui n'est plus usité que dans la locution *sans coup férir*, sans frapper un seul coup. « Il est dommage que ce verbe soit confiné à une seule forme dans une locution unique. Il faut louer les écrivains qui essaient d'en ramener quelque peu l'usage. » (Littré.) — Part. passé, *féru*, 1952, 2084. Molière l'emploie encore, mais au sens figuré (frapper le cœur), *École des Femmes*, I, IV : « Peut-être en avez-vous déjà *féru* quelqu'une. »

fermé = rendu ferme, assujetti, bien fixé, 683, 711. Sens ancien, qui s'est conservé dans quelques expressions techniques (*fermer* un bateau, *fermer* une voûte).

fief, terme féodal : domaine noble dont le possesseur relève du seigneur d'un autre domaine, lui doit foi et hommage, et est tenu envers lui à certains services et certaines redevances : 45, 76, 315, etc. — Un *fief dépendant*, 2833, est un fief qui relève lui-même d'un autre fief. — Au v. 866*, *fief* = grâce, faveur.

FLANDRE, 2328. — FLAMANDS, 3069.

FLEURI, roi païen, 3211.

fleuri, adj. = blanc (comme l'aubépine en fleur, ou comme la plupart des arbres fruitiers au temps de la floraison), 117, 970, 1771, 2353, 2605. — Aux v. 3162 et 3173, le poète dit de Baligant : « Il est tout blanc, comme fleur en été... Sa barbe est blanche à l'égal d'une fleur. » Cf. aussi v. 3521.

FLOREDÉE, pays païen, 3312.

fol, forme archaïque de *fou*, 2294. D'après Littré, « *fol*, adjectif masculin, n'a plus d'emploi que devant son substantif ; mais autrefois il s'employait dans toutes les positions : Meilleur est l'enfant pauvre et sage que le roi vieux et *fol* (Pascal). » *Fol*, substantif, est très fréquent dans les proverbes : *Fol* devise, et Dieu départ. Ne fais pas d'un *fol* ton messager. Il n'est pas sage, qui n'a peur d'un *fol*. — Cf. le mot *col*.

force : 1° *à force*, 2631, *à toute force*, 1246 = de toute sa force (cf. *à toute vitesse*). Nous disons encore : travailler *à force*. — 2° *par force*, 3958, 3995 = de vive force, en usant de force.

fors, prép. (autre forme de *hors*) = hormis, excepté, 6, 23, 3032. On sait le mot que la légende attribue à François Ier défait à Pavie (1525) : « Tout est perdu,

portait sur le bliaud, et qui protégeait tout le corps. A sa partie supérieure, il se terminait par une *coiffe* (voy. ce mot), capuchon de mailles qui serrait la tête, et sur lequel était lacé le heaume. Une autre partie, la *ventaille* (voy. ce mot), qui s'attachait sur le menton, protégeait le bas du visage et le haut de la poitrine. Il était fendu par en bas, sur le devant et le derrière, de façon à former culotte ; les deux moitiés de la culotte s'appelaient les *pans* du haubert, qui souvent étaient brodés d'or, 1032*, 3141, 3426. — Le v. 1284 parle d'un haubert à doubles mailles porté par un pair sarrasin. On notera qu'au v. 995, le poète a déjà donné aux Sarrasins des hauberts *doublés en trois,* expression obscure que j'ai reproduite sans l'interpréter, et qui sans doute signifie que le tissu de mailles avait une triple doublure en cuir. — Le haubert présentait d'étroits rapports avec la brogne, et quelquefois on les confond. D'après J. Quicherat, « la brogne était formée de plaquettes carrées, triangulaires, rondes ou en façon d'écailles, cousues sur une étoffe ; le haubert était tout de métal, fait de mailles à crochets ou de petits anneaux engagés les uns dans les autres ».

HAUTECLAIRE, épée d'Olivier, 1363, 1463, 1507, 1953.

heaume, casque d'acier, ovoïde ou conique, prolongé sur le devant par un appendice qui couvrait le nez, et qu'on nommait *nasal* (voy. ce mot). Il était bordé d'un cercle ciselé ; parfois, il était renforcé dans toute sa hauteur par deux arêtes placées l'une devant, l'autre derrière, ou par quatre bandes de métal ornementées, venant aboutir et se croiser à son sommet. Cercle, arêtes et bandes étaient ornés souvent de pierreries et d'or : d'où l'épithète *gemmé d'or* appliquée à ce casque, 1031, 1542, 1995, etc. — Le heaume se mettait au-dessus de la *coiffe* (voy. ce mot), et, pour être « fermé » (683), se « laçait », s'attachait au haubert par des « lacs » de cuir, 1042, 2500, 2989, 3079, 3434. Roland, aidant Turpin blessé, lui « délace » son heaume, 2170.

HENRI, baron français, neveu de Richard le Vieux, 171.

HERMANN, duc de Thrace, seigneur français, 3042.

hoir = héritier, 2744, 3411. Le mot est encore un terme de droit.

HOMÈRE, poète grec, 2616*.

hommage, terme féodal : acte du vassal se déclarant l'*homme* de son seigneur, et lui promettant service fidèle et dévoué : *faire hommage,* 85, 223 = rendre hommage. — Pour rendre hommage, le vassal, sans ceinture, sans épée, sans éperons, un genou en terre et la tête nue, prêtait serment au seigneur, qui tenait ses mains dans les siennes : d'où l'expression *à jointes mains,* 223, 696.

homme : être l'*homme* de quelqu'un (au sens féodal) = le reconnaître pour son suzerain : 39, 297, 800, 3593.

HONGRIE, 2328. — HONGROIS, 2922, 3254.

LAZARE, ressuscité par Jésus-Christ, 2385*.

légat = envoyé, 3130. Le mot existe dès le XIIe s. Pascal l'emploie encore au sens d'*envoyé* (Jésus-Christ *légat* de Dieu).

légerie = légèreté, 1726. J'ai cru devoir garder tel quel le vieux mot de l'original.

LEUTIS, peuple païen = d'après G. Paris, les Wilzes, 3205*, 3360.

LEUX, pays païen, 3258.

liesse = joie, 96, 1745. Terme vieilli, courant jadis, et qu'emploie encore La Fontaine, *Fables,* VI, XII : « Aux noces d'un tyran tout le peuple en *liesse* Noyait son souci dans les pots. »

lignage = ascendance (ensemble des ascendants), 2379. « *Lignage,* c'est extraction de lignée, sang et parenté. » (*Dict.* de Nicot, 1606.) L'Académie, en 1694, observe du mot qu' « il vieillit ».

LOMBARDIE = toute l'Italie septentrionale, 2326.

LORRAINE, 3077. — LORRAINS, 3700.

lors, adv. = alors, 88, 137, 243, etc. Courant jusqu'au milieu du XVIIe s., employé par Corneille, Pascal, Molière, La Fontaine, etc., cet adverbe n'a plus d'usage que dans certaines expressions, *dès lors, depuis lors, pour lors,* et dans la loc. prép. *lors de.*

LOUIS, fils de Charlemagne, 3715*.

MACHINER, Sarrasin, messager de Marsile, 65.

MAËLGUT, nom de ville ou nom d'homme (?), 2047*.

MAHEU, Sarrasin, messager de Marsile, 66.

MAHOM ou MAHOMET, un des trois dieux des Sarrasins, 8*, 417, 611, 868, 920, 1336, 1616, 1906, 2697, 2711, 3233, 3491, 3641 ; image de Mahomet, 853*; statue de Mahomet, 2590-2591 ; étendard de Mahomet, 3267, 3552.

mahomerie = mosquée (temple de Mahom), 3662. Comme Maurice Bouchor, j'ai gardé le vieux mot du texte.

main : *la main haute,* 394 = impérieusement. Molière, *Femmes savantes,* II, VI : « La grammaire, qui sait régenter jusqu'aux rois, Et les fait, *la main haute,* obéir à ses lois. » — Pour l'expression *à jointes mains,* 223, 696, voy. le mot *hommage.*

MAINE, 2323.

MALBIEN D'OUTRE-MER, Sarrasin, messager de Marsile, 66.

MALCUD, roi païen, père de Malcuidant, 1551.

MALCUIDANT, Africain, fils du roi Malcud, 1550-1553; tue Anséïs, 1554-1561 ; est tué par Turpin, 1562-1569.

malement = fâcheusement, 2106. Ce vieux mot, que j'ai transcrit du texte, existait encore au XVIe s. « Il me va *malement,* ou mal. » (*Dict.* de Nicot, 1606.)

MALPALIN de NARBONNE, païen tué jadis par Charlemagne, 2995.

MALPRIME, fils de Baligant, 3176-3179 : réclame et obtient de son père l'honneur du premier coup, 3200-3213; l'aide à préparer son armée, 3215; se bat avec fureur, entassant mort sur mort, 3369-3378 ; est tué par le duc Naimes, 3421-3428 ; 3498.

MALPRIMIS DE BRIGAL, un des douze pairs sarrasins, 889-893 ; tué par Gérin, 1261-1268.

82, 239 = lui faire grâce; *prendre à merci,* 2887, 2933 = prendre en grâce; — 3° bon vouloir: *réduire à merci,* 393 = forcer à demander grâce; *se rendre à merci,* 2663, 2733 = se rendre à discrétion, s'en remettre au bon vouloir du vainqueur, qui fera grâce, s'il le veut.

merveille = miracle, 2458. Bossuet, *Oraison funèbre d'Anne de Gonzague* : « Quelle *merveille* de la grâce! Malgré une vocation si peu régulière, la jeune abbesse devint un modèle de vertu. » Racine, *Athalie,* I, I: « Peuple ingrat! Quoi! toujours les plus grandes *merveilles* Sans ébranler ton cœur frapperont tes oreilles? » — *A merveille,* 3420 = merveilleusement, prodigieusement.

merveilleux = prodigieux, 370, 598, 1320, 1412, 1610, 1620, 2474, 3381, 3963. Le mot est partout plus fort qu'aujourd'hui (idée de grandeur *extraordinaire*).

messire = mon sire, mon seigneur, 636, 1254, 2718. Cf. le mot de Jeanne d'Arc: « J'ai accompli ce que *messire* [mon seigneur Dieu] m'a commandé, qui était de lever le siège d'Orléans et de faire sacrer le gentil roi. »

MICHEL (saint), 37*, 53; nommé *saint Michel du Péril,* 152, 2394. — Voy. SAINT-MICHEL DU PÉRIL.

mieux, adv. = plus, 539. Ce sens ancien, qu'on trouve encore dans « aimer *mieux* » et « valoir *mieux* », s'est conservé, d'après Littré, dans plusieurs locutions familières, ainsi: « Cette dame se donne trente ans, elle a *mieux* que cela. »

MILON, comte français, cousin de Thibaut de Reims, 173, 2433, 2971.

miracle : faire *miracle,* 1413 = faire merveille, se distinguer d'une façon extraordinaire.

MISNIENS, peuple païen de la Lusace (Saxe), 3221.

Monjoie, cri de guerre de Charlemagne et des Francs, 1181*, 1234, 1260, 1350, 1378, 1482, 1974, 2151, 2510*, 3092, 3095*, 3300, 3565, 3619.

MORIANE, pays païen (terre des Mores?), 909*. — L'aumaçour de Moriane, un des douze pairs sarrasins, 909-915; tué par Samson, 1275-1280.

MORS, peuple païen = sans doute les Mores ou Maures, 3227.

mot : ne sonner *mot* de quelqu'un, 1027 = ne point parler de lui; — dire de quelqu'un de mauvais *mots,* 1190 = tenir sur son compte de mauvais propos, l'injurier, l'insulter.

moult, adv. = beaucoup, 2041, 3451, 3579. Mot regretté par La Bruyère, *De quelques usages,* 73: « Je ne vois pas, dit-il, par où *beaucoup* l'emporte sur lui. » C'est aussi l'avis de Littré: « Il est malheureux qu'on ait perdu ce mot, qui est si préférable à *beaucoup.* »

moutier = monastère, 1750, 1881, 2097, 3730, 3861. Vieux mot, dont se sert encore La Fontaine, dans son conte de la *Gageure* : « Puis au *moutier* le couple s'alla rendre. »

MURGLEIS, épée de Ganelon, 346, 445, 607.

NAIMES, duc de Bavière, conseiller de Charlemagne, 230*: se range à l'avis de Ganelon, partisan d'accepter les offres de

Marsile, et se propose pour aller à Saragosse comme messager, 230-251; 673; conseille à l'empereur de donner son arc à Roland, 774-782; chevauche à ses côtés lors du retour en France, 831-832; entend l'appel du cor de Roland, 1767, et presse Charlemagne de voler à son secours, 1790-1795; 2417; exhorte l'empereur à se venger des Sarrasins, 2423-2428; 2882, 2944, 3008, 3013; l'aide à disposer contre Baligant les échelles de son armée, 3023-3024, 3036-3038, 3044-3045, 3060-3062, 3075-3077; 3113; tue Malprime, fils de Baligant, 3421-3428; est blessé par Canabeu, frère de l'émir, 3429-3442, et secouru par Charlemagne, 3443-3462; 3544, 3621-3622, 3937.

Narbonne, ville française de Septimanie (?), ou plutôt du pays basque = Arbonne, 3683*.

nasal, lame de fer étroite, qui prolongeait le heaume par devant et servait à garantir le nez : 1602, 1996, 3927.

navré = blessé, 1623, 1965, 1990, 2160, 2771, 3452. L'emploi de *navrer* au sens propre de « blesser » s'est maintenu jusqu'à la fin du xvie s. Amyot écrit : « César, couvrant son visage avec sa robe, abandonna son corps à qui le voulut *navrer.* » Au xviie s., le mot s'emploie au figuré : un cœur *navré* = un cœur blessé (d'amour ou de douleur). Depuis le xviiie s., il n'a plus qu'un sens atténué : être *navré* = sentir une affliction extrême.

nef = navire, 2625, 2639, 2806. « En ce sens, il n'a plus guère d'usage qu'en poésie. » (*Dict. de l'Acad.* 1694.) Nos poètes n'ont jamais cessé de l'employer.

Nègres, peuple païen, 3229.

Nevelon, comte français, 3057.

niellé = orné de nielles (gravures en creux dont on remplit les traits d'un émail noir), 684.

Ninive, ville d'Orient, 3103.

Nople, ville d'Espagne inconnue, 199, 1775.

Normandie, 2324. — Normands, 3045, 3702, 3794, 3961.

nourrir (au sens propre), 1860, 2380, 3374. D'après L. Gautier, « c'est la façon, très primitive, d'exprimer la protection que le seigneur féodal devait strictement à ses vassaux ».

Nubles, peuple païen = sans doute les Nubiens, 3224.

Occiant-le-Désert, pays païen, 3246, 3286, 3474, 3517, 3526.

occire = tuer, 581, 867, 884, etc.; part. passé *occis, occise,* 391, 555, 1308, etc. Terme vieilli, qui n'a plus cours que dans la langue familière.

Ogier le Danois, comte français, 170*, 749-750, 3033; apostrophe Charlemagne, 3531-3539; 3544; tue Amboire d'Oluferne, 3546-3550; 3856, 3937.

olifant = cor d'ivoire, 1059*, 1070, 1101, etc. — Sur l'olifant de Roland, cf. les notes des v. 1059, 2295, 3687.

olive = olivier, 2571, 2705; branche d'*olive,* 72*, 80, 93, 203. « *Olive* se dit quelquefois pour *olivier* : rameau d'*olive,* le jardin des *olives,* l'*olive* est le symbole de la paix. » (*Dict. de l'Acad.* 1694.) Jusqu'au xviiie s., on a souvent employé le nom du fruit pour celui de l'arbre, et l'on disait également *grenade*

pour *grenadier*, *orange* pour *oranger* (Corneille, *Menteur*, I, v : « Des bouquets de jasmin, de *grenade* et d'*orange*. »).

Olivier, un des douze pairs français, intime ami de Roland : assiste à l'arrivée de Blancandrin, 104*, puis au conseil de Charlemagne, 176; s'offre pour aller auprès de Marsile, 258; reste à l'arrière-garde avec Roland et les pairs, 793; prévoit toute la gravité de la bataille prochaine, 1005-1048; se querelle deux fois avec Roland (voy. ce mot) au sujet du cor, 1049-1123, 1691-1736; accomplit maint exploit : tue Falsaron, 1213-1234, Malsaron, Estorgus et Turgis, 1351-1366, Justin de Val-Ferrée, 1367-1378, Climborin, Alphaien, Escababi, sept cavaliers arabes, 1502-1518; est frappé, mais non atteint, par Margaris, 1311-1317; est blessé mortellement par le calife, qu'il tue, 1943-1964; meurt assisté par Roland, 1965-2023; est « regretté » par son ami, 2024-2030, 2207-2214; honneurs rendus par Charlemagne à sa dépouille, 2962-2973; son corps inhumé à Saint-Romain de Blaye, 3688-3694.

Oluferne, localité inconnue, 3297.

onc, adv. = jamais, 231, 629, 640, etc. Vieux mot, dont La Fontaine a fait souvent usage.

orfroi, broderie d'or mise en bordure (sorte de galon d'or), 3426.

oriflamme, 3093-3095*.

Ormalois, peuple païen, 3243, 3284.

ost, subst. masc. = armée, 18, 49, 1189, 2815, 2850, 3752, 3769. Courant encore au XVIe s., notamment chez Ronsard, ce terme, proscrit par Malherbe, est tombé de l'usage. La Fontaine s'en est plus d'une fois servi; ainsi, *Fables*, XI, III : « Apollon, irrité contre le fier Atride, Joncha son camp de morts; on vit presque détruit L'*ost* des Grecs; et ce fut l'ouvrage d'une nuit. »

Othon, un des douze pairs français, 795 : tue Estorgant, 1297-1303; est tué, mais le poème ne le dit pas; 2187, 2405.

Othon, marquis français, 2432*, 2971, 3058.

ouïr = entendre : au présent de l'indicatif, 2e pers. du plur., vous *oyez*, 1795; 3e pers. du plur., ils *oient*, 2693; — à l'impératif, 2e pers. du plur., *oyez*, 15, 2116, 2150, 2657, 3747; — au participe présent, *oyant*, 1737. Ces formes aujourd'hui vieillies (je n'ai pas relevé celles restées courantes) se rencontrent encore dans la première moitié du XVIIe s.

pairs (douze) : cf. la note du v. 262.

paladin, seigneur du palais (même étym. que *palatin*), qui suivait Charlemagne à la guerre; d'où, chevalier, héros, 630.

palefroi, cheval de marche ou de voyage : 480, 757, 1000.

Palerne, ville de Sicile, aujourd'hui Palerme, 2923.

pan = morceau, partie : se dit des jambes du *haubert* et des langues du *gonfanon* (voy. ces mots).

par : dans la locution *de par Dieu*, 2957, 3993 = de la part de Dieu, au nom de Dieu, c'est une erreur de faire de *par* une préposition; le texte original, *de part Deu*, montre assez la

I, vi : « Comme le plus vaillant, je *prétends* la troisième [part]. » Bossuet, *Hist. univ.* I, x : « Son frère Florien *prétendit* l'empire par droit de succession. »

preux, adj. = vaillant, 1093, 2737, 2905. Partout ailleurs, le mot est pris substantivement.

PRIAMON, Sarrasin, messager de Marsile, 67.

PRIMES, localité inconnue, 967.

PROVENCE, 2325. — Heaume de Provence. 3916.

prud'homme = homme preux et sage, 2068, 2137. Cf. Chateaubriand, *Dernier Abencerage* : « Sire chevalier, je vous tiens pour *prud'homme* et véritable fils de rois. »

puy = hauteur, montagne, 714, 814, 1017, etc. Le mot s'est conservé dans maint nom de lieu, principalement dans la géographie de l'Auvergne.

quartier : *prendre quartier*, 2799 = camper (*quartier* est un terme de guerre qui, entre autres acceptions, signifie « cantonnement d'un corps de troupes » : prendre ses *quartiers* d'hiver); — *écus à quartiers*, 3867, partagés en quatre *quartiers* par les bandes de fer qui fixaient le cuir sur le bois et qui consolidaient le fût. Telle serait l'origine, d'après Petit de Julleville, des armoiries *écartelées*.

querir, v. tr. = chercher, 2180, 2947. Encore fréquent au XVIIe s. (Corneille, Pascal, Bossuet, Molière, etc.). Le vieux français dit *querre*.

queux = cuisinier, 1817. Le mot n'a survécu que dans l'expression *maître queux*.

qui ? pron. interr. neut. = qu'est-ce qui ? 832. Cet emploi se rencontre à l'époque classique. Corneille, *Menteur*, II, III : « Alcippe, qu'avez-vous ? *Qui* vous fait soupirer ? » La Fontaine, *Fables*, II, v : « *Qui* fait l'oiseau ? c'est le plumage. » Racine, *Mithridate*, III, v : « Contre un si juste choix *qui* peut vous révolter ? »

RABEL, comte français, 3014, 3348; tue Torleu, roi de Perse, 3352-3359.

RAIMBAUD, baron français, 3073.

ramentevoir, v. tr. = rappeler, remettre en mémoire : Charles me *ramentoit* son ire, 489. Terme vieilli, courant jusqu'à la fin du XVIe s. (Montaigne écrit, par exemple : « Cette opinion me *ramentoit* l'expérience que nous avons... »), cher encore à Malherbe, à Molière, à La Fontaine, et dont Littré cite des emplois jusque chez Voltaire.

réclamer = appeler, invoquer, 8, 2998, 3391, 3405, 3556. J'ai gardé partout le terme du texte. Cet emploi se trouve au XVIIe s. Corneille, *Polyeucte*, III, III : « Ne les *réclamez* pas, Ces dieux dont l'intérêt demande son trépas. » Bossuet, *Oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre* : « Je me confie pour Madame en cette miséricorde qu'elle a si sincèrement et si humblement *réclamée*. »

reconnaître (se) = reprendre connaissance, 2036. Emploi classique : « Il était tombé en faiblesse, et quand il vint à *se reconnaître...* » (*Dict. de l'Acad.* 1694.)

regret funèbre : cf. la note du v. 1853.

rendre un combat = livrer un combat, 2122. Locution courante chez Corneille et Racine. *Nicomède,* III, IV : « Je n'avais contre Attale aucun combat à *rendre.* » *Iphigénie,* IV, IV : « Où sont-ils, ces combats que vous avez *rendus* ? »

RENIER, duc français, père d'Olivier et de la belle Aude, 2208*.

repaire = demeure, 51. Dans la *Chanson des Saisnes* [Saxons] par Jean Bodel d'Arras (XIIe s.), on lit ce vers : « Dites [à] chacun baron qu'il aille en son *repaire,* » c'est-à-dire chez soi. Le mot *repaire,* pris en ce sens, s'est maintenu jusqu'au XVIe s., et Clément Marot dit encore, en parlant du séjour terrestre : « J'ai pris plaisir d'ouïr les fantaisies De ceux qui sont en ce mortel *repaire.* » Il ne se dit plus aujourd'hui que pour désigner la demeure des bêtes fauves ou la retraite des brigands.

ressouvenance = souvenir, 2377. Vieux mot, qu'on trouve encore chez Malherbe : « Nous avons à retrancher deux choses : la crainte du mal à venir et la *ressouvenance* du passé. » Furetière le mentionne dans son *Dictionnaire* (1690) en ajoutant : « Ce mot vieillit, et on dit à la place *souvenance.* »

RHÔNE, fleuve de France, 1583.

RICHARD LE VIEUX, duc de Normandie, 171*, 3050; tué par Baligant, 3470.

ROLAND, neveu de Charlemagne, un des douze pairs français, intime ami d'Olivier : assiste à l'arrivée de Blancandrin, 104*, puis au conseil de Charlemagne, 175; est d'avis de rejeter les offres de Marsile, 193-213; sa querelle avec Ganelon, son beau-père, qu'il a fait désigner pour aller vers Marsile, 277*-307; sa mort tramée par Ganelon (voy. ce mot); sa fureur contre son beau-père, qui l'a désigné pour commander l'arrière-garde, 751-770; ne veut garder avec les pairs que 20000 hommes, 783-802; sa mort jurée par les douze pairs sarrasins, 860-993; sa querelle avec Olivier, qui l'engage à sonner du cor pour rappeler Charlemagne, 1049-1109; — son ardeur guerrière, 1005-1016, 1110-1123, 1152-1168, 1338-1344, 1456-1466, 1868, 1883, 1922-1937, 2134-2143; ses nombreux exploits : il tue Aëlroth, 1188-1212, Chernuble de Valneire, 1320-1337, Valdabron, 1537-1549, Grandogne, 1586-1609, Faldron du Puy et vingt-quatre païens, 1869-1873; tranche le poing droit à Marsile et la tête à son fils Jurfaleu, 1897-1905; tue encore vingt Espagnols, 2056-2058; repousse avec Turpin 400 Sarrasins, mais perd son cheval Veillantif, 2120-2163; tue un païen qui veut lui prendre son épée, 2274-2296; — « le grand deuil pour la mort de Roland », 1423-1437*; songe enfin à sonner du cor, et, de nouveau, se querelle avec Olivier, 1691-1736; sur l'avis de Turpin, sonne de l'olifant, 1737-1769, 1785-1795, 2099-2110; assiste Olivier blessé et mourant, 1975-2023; assiste de même Turpin, 2169-2175, et porte devant lui les corps des pairs tombés, 2176-2206; — ses regrets funèbres sur les héros

cuir formant le poitrail, garnie de franges espacées, terminées chacune par une boule; des étriers arrondis ou surbaissés, suspendus par des étrivières tantôt de cuir, tantôt en chaînette, attachées sous la couverture; une couverture carrée comme le quartier qu'elle déborde dans tous les sens, souvent découpée, à son bord inférieur, en lanières flottant sous le ventre du cheval. » (G. Demay.)

Sens, localité inconnue, 1428*.

seoir, v. intr. = être assis : au présent de l'indicatif, 3e pers. du sing., *sied,* 116. Pascal écrit encore : « Jésus-Christ... est monté au ciel et *sied* à la droite du Père. » — *Se seoir,* v. pron. = s'asseoir, 251, 272. Employé par Corneille, Molière et La Fontaine.

sergent = serviteur, 161, 3957, 3967. C'est le sens étymologique : au Moyen Age, on disait du roi de France qu'il était sur terre le « *sergent* de Dieu ». D'après L. Gautier, « ce mot, dans les exemples précédents, désigne des personnes d'une condition très inférieure, des serfs attachés à la maison ».

servant, subst. masc. = serviteur, 298. Le mot, courant au Moyen Age, s'est maintenu jusqu'à la fin du XVIe s. J. du Bellay, *Moretum,* dit d'un paysan : « Pour tous *servants* il avait seulement Cette Catou... » Nous employons encore le féminin *servante.*

Seurin (saint), patron de la collégiale de Bordeaux, 3685*.

Sézile, ville d'Espagne = peut-être Séville (?), 200*.

Sibile, ville d'Espagne = peut-être Séville (?), 955*.

Siglorel, enchanteur sarrasin tué par Turpin, 1390-1395.

signer, v. tr. = bénir en faisant le signe de la croix, 340, 1141, 2205, 2957, 3111. On dit encore *se signer.*

Sire = Seigneur. C'est le titre qu'on donne aux rois (Charlemagne ou Marsile) en leur adressant la parole. — En dehors de ce cas général, *sire* a très souvent le sens de *seigneur,* soit en parlant à quelqu'un (*sire* beau-père, 753; beau *sire* Gane, 512, 563, 580; *sire* Olivier, 1113, 1740; *sire* Roland, 1740), soit en parlant de quelqu'un (*sire* Olivier, 1367; Charles, mon *sire,* 1928; Apollon, notre *sire,* 2712). — Être le *sire* de quelqu'un (au sens féodal) = être son suzerain, 297. — Avec une nuance ironique, *sire* = personnage, 270, 1645.

soin = souci : n'avoir *soin* de sa vie, 2604. L'emploi de *soin* pour *souci* est courant à l'époque classique. Ainsi, Malherbe écrit : « Si mes amis ont quelque *soin* De ma pitoyable aventure, Qu'ils pensent à ma sépulture. » Et Mme de Sévigné, *Lettre à Mme de Grignan,* 19 août 1675 : « Nous allons plaider... N'ayez aucun *soin* de cette affaire; c'est la mienne et plus que la mienne. »

Soltras, peuple païen, 3242.

sommier, cheval de somme, 480, 702, 758, 1748, 1828.

sonner : ne *sonner* mot de quelqu'un, 1027 = ne point parler de lui.

Sorbres, peuple païen = sans doute les Sorabes, 3226.

Thiois = Teutons, Tudesques, 3795.

timoine, subst. masc. = encens, 2958. J'ai gardé le vieux mot du texte. — Dans l'ancienne langue, on trouve plus souvent la forme *timiame,* plus proche de l'étymologie (latin *thymiama,* encens).

Timozel, Sarrasin tué par Gérin et Gérier, 1382-1385.

tirer : *tirer sa vengeance,* 3975 = se venger. Corneille dit pareillement, *Cid,* I, vi : « Mourir sans *tirer ma raison* ! »

Tolède, ville d'Espagne (Castille) : écu de Tolède, 1568.

Torleu, roi de Perse, 3204, 3216 ; tué par Rabel, 3352-3357.

tort : *avoir tort* = avoir le droit contre soi (cf. la locution *avoir droit*), 1015*, 1212, 1942, etc.; — reconnaître son *tort,* 3588 ; — *à tort* = contre le droit, 1899.

tôt, adv. = bientôt, aussitôt, 49, 658, 2186, 3958. Emploi resté classique (Corneille, Molière, La Fontaine, etc.). Ainsi *Rodogune,* I, i : « Sachez donc que Tryphon, après quatre batailles, Ayant su nous réduire à ces seules murailles, En forma *tôt* le siège... »

tourné : yeux *tournés,* 2896 = retournés, renversés. L'expression est encore dans le *Pauvre diable* de Voltaire (1758) : « On me porta dans un logis voisin, Prêt d'expirer de douleur et de faim, Les yeux *tournés,* et plus froid que ma pièce. »

Tourtelouse, ville d'Espagne = sans doute Tortosa (Catalogne), 916*, 1283.

trahison (faire) = trahir : de ma famille il *a fait trahison,* 1820. C'est l'expression même du texte original.

Tudèle, ville d'Espagne = Tudela (Navarre), 200*.

Turcs, 3240, 3284, 3518.

Turgis de Tourtelouse, un des douze pairs sarrasins, 916-930 ; tué par Anséïs, 1281-1288.

Turgis, Sarrasin tué par Olivier, 1358*.

Turoldus, auteur présumé de la *Chanson de Roland,* 4002*.

Turpin, archevêque de Reims : assiste au conseil de Charlemagne, 170* ; s'offre pour aller auprès de Marsile, 264-270 ; reste à l'arrière-garde avec Roland et les pairs, 798 ; harangue et bénit les Français avant chaque bataille, 1124-1138, 1467-1482 ; apaise la querelle de Roland et d'Olivier, 1737-1752 ; accomplit maint exploit : tue Corsablis, 1235-1260, Siglorel, 1390-1395, Malcuidant, 1562-1569, Abîme, 1631-1670, cinq Sarrasins, 2059, puis une foule d'autres, 2083-2098 ; est blessé mortellement, 2077-2082 ; est assisté par Roland, 2169-2175 ; bénit les corps des pairs apportés par le preux, 2184-2205 ; meurt en allant chercher de l'eau pour Roland pâmé, 2215-2245 ; est « regretté » par lui, 2246-2258 ; honneurs rendus par Charlemagne à sa dépouille, 2962-2973 ; son corps inhumé à Saint-Romain de Blaye, 3688-3694.

vaincre, v. tr. = gagner : *vaincre un combat,* 2306 ; *vaincre une bataille,* 3649. Expressions de l'original. — La langue moderne en a d'analogues, dans le style oratoire ou poétique, lorsqu'elle construit transitive-

ment (avec un régime qui reprend l'idée contenue dans le verbe) des verbes intransitifs. Bossuet. *Oraison funèbre de Michel Le Tellier* : « *Dormez votre sommeil,* riches de la terre. » V. Hugo, *Odes,* II, x : « Bien : *aimez vos amours* et *combattez vos guerres.* »

vair, adj. = de couleur changeante (latin *varius*) : yeux *vairs,* 284. Cf. *Chanson des Saisnes* [Saxons] par Jean Bodel d'Arras (XII[e] s.) : « Le front poli et clair, les yeux *vairs* et riants. »

val = vallée, 1084; plur. *vaux,* 814, 856, 1831, etc. Cette forme vieillie est restée dans la loc. adv. *par monts et par vaux.*

VALDABRON, Sarrasin, parrain de Marsile : donne à Ganelon son épée, 617-626; tue le duc Samson, 1519-1536; est tué par Roland, 1537-1549.

VALENCE, ville française de Dauphiné, 1583. — Épieux *valentinois,* 998 (peut-être s'agit-il de Valence en Espagne; mais le v. 997 [épées d'acier *viennois*] permet de supposer Valence en Dauphiné).

VAL-FERRÉE, localité inconnue, 1370.

VAL-FONDE, localité inconnue, 23.

VAL-FROND (barbus de), peuple païen, 3260.

VAL-FUÏT, localité inconnue, 3239.

VAL-MARQUIS, localité inconnue, 3208.

VAL-MÉTAS, localité inconnue, 1664.

VALNEIRE, localité inconnue, 975. — Le texte d'Oxford donne *Muntgre.* La forme est ici restituée d'après les autres manuscrits.

VAL-PENUSE, pays païen, 3256.

VAL-SEVRÉE, localité inconnue, 3313.

VAL-TÉNÉBREUX, localité inconnue, 2461.

VALTERRE, ville d'Espagne = Valtierra (Navarre), 199 [cf. la note du v. 200], 931, 1291.

varlet, jeune noble au service d'un chevalier, 2437, 2706.

vassal, terme féodal : qui relève d'un seigneur à cause d'un fief (voy. ce mot) : 231, 352, 696, etc.

vasselage = ensemble des qualités qui font un bon vassal, courage, vaillance, loyauté : 25, 898, 1094, 2278, 3875. Ce sens ancien du mot ne s'est pas conservé. Dans la langue moderne, *vasselage* = état, condition de vassal.

VEILLANTIF, cheval de Roland, 1153*, 2032, 2127, 2160. — Cf. la note du v. 347.

véloce, adj. = rapide, 1572. D'après les dictionnaires, ce mot ne serait entré dans la langue qu'au XVIII[e] s. Il est sans doute plus ancien, puisqu'on rencontre en de vieux textes *vélocement* et *vélocité.*

ventaille, partie du haubert, qui s'attachait sur le menton (à l'endroit où passe le souffle ou *vent* de la respiration), et qui, d'après C. Enlart, protégeait non seulement le bas du visage, mais encore le haut de la poitrine : 1293, 3449.

vêprée = soir, 3560. Vieux mot, dont Ronsard fait encore un très gracieux usage : « Mignonne, allons voir si la rose... A point perdu, cette *vêprée,* Les plis de sa robe pourprée. »

vers, prép. = envers, 1792. Très courant encore au XVII[e] s. (Cor-

---

TABLE

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.



Eug. Morieu, Imp.


UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06573 1575